

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the entire page.

Les mirages de l'amour

Barbara Cartland

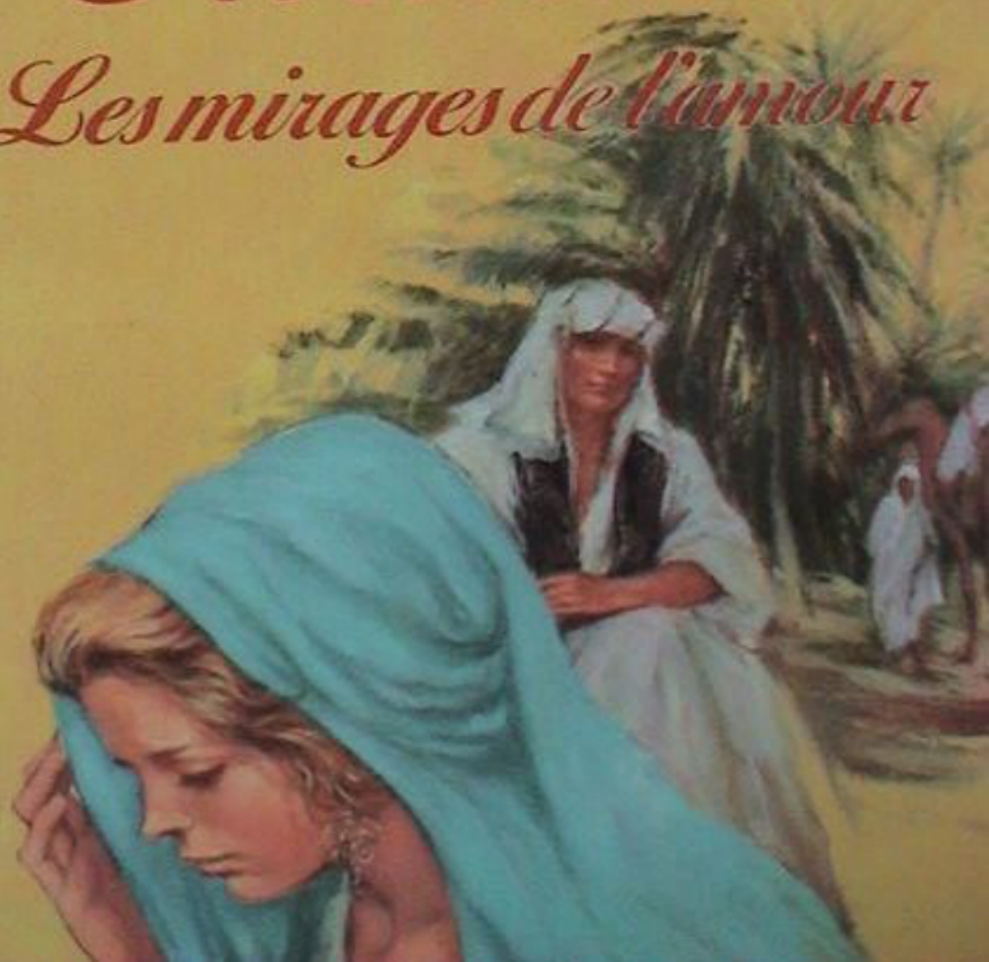
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Les mirages de l'amour



1870

1

- Oh ! Non, papa, je ne pourrai jamais épouser lord Bantham! s'exclama Vita.

Son père, le général Ashford, fit la sourde oreille :

- Je comprends ta surprise, Vita, mais nous sommes sûrs, ta mère et moi, qu'il fera pour toi un excellent mari.

- Mais papa, il est bien trop vieux ! C'est votre ami ! Jamais je n'aurais pensé qu'il puisse s'intéresser à moi.

- Bantham a une éducation et une distinction dont bien des jeunes gens de notre époque sont cruellement dépourvus, répliqua le général. Il est vrai qu'il n'affiche pas ses sentiments, mais cela ne l'empêche pas de t'aimer et de vouloir t'épouser.

- C'est ridicule, il est bien trop vieux !

Vita regretta aussitôt ses paroles en effet, son père avait quarante-cinq ans quand elle était venue au monde, alors que lord Bantham venait d'en avoir quarante. Cependant, l'idée de ce mariage la terrifiait.

Comme toutes les jeunes filles de son âge, elle avait bien l'intention de se marier un jour et déjà elle ne manquait pas de soupirants. Mais son père les tenait à distance, tant il redoutait les coureurs de dot. Et ce n'était pas une tâche aisée, car la beauté de Vita taisait tourner la tête de tous les hommes, jeunes ou vieux.

Elle avait un visage fin aux traits délicats et une magnifique chevelure blond vénitien rehaussait l'éclat de son teint clair; ses yeux d'un bleu profond, ourlés de longs cils noirs, prenaient parfois des reflets violets.

Mais plus encore que sa beauté, c'étaient sa gaieté et sa vivacité qui charmaient les hommes, la rendant irrésistible.

Vraiment, son père n'aurait pu être mieux inspiré en choisissant le nom de Vita.

Comme bien des Anglais, il espérait que son premier-né serait un garçon et l'arrivée d'une fille l'avait pris au dépourvu. L'accouchement avait été difficile : lady Ashford et le bébé avaient failli mourir et le médecin ne les avait sauvés que par miracle.

- C'est une fille, sir George, avait-il déclaré en présentant le nouveau-né au général.

- Je vois, avait répondu celui-ci d'un ton sec.

Il ne l'aurait jamais admis, et cependant son soulagement, après ces moments d'angoisse, l'emportait sur sa déception de ne pas avoir de fils.

- Cette enfant a fait preuve d'une remarquable volonté de vivre, car toutes les chances étaient contre elle, avait ajouté le docteur. Comment allez-vous l'appeler?

- Puisque c'est ainsi, je vais l'appeler Vita ! s'était exclamé le général, frappé d'inspiration.

À peine rétablie, lady Ashford avait protesté énergiquement contre le nom choisi par son époux. Mais celui-ci avait tenu bon, fidèle à cette détermination qui lui avait permis d'accéder aux plus hauts rangs dans l'armée.

Lady Ashford avait dû s'incliner, se contentant d'ajouter « Hermione, Alice et Helena » au moment du baptême. Mais Vita était le premier prénom et l'était resté.

La fillette grandit dans la propriété familiale du Leicestershire. À présent elle avait dix-huit ans et ses parents avaient décidé de la marier. Ils venaient de lui annoncer cette grande nouvelle.

Vita foudroyait son père du regard. La plupart du temps, elle réussissait à le mener par le bout du nez et le général se laissait faire avec bonne grâce car il aimait sa fille et était heureux de la gâter. Mais parfois, elle se heurtait à une résistance inflexible, surtout lorsqu'il était convaincu d'agir pour son bien.

Elle connaissait d'autant mieux son obstination qu'elle en avait héritée.

Il avait décidé de lui faire épouser lord Bantham et elle devrait se plier à sa volonté.

Comment l'intérêt que lui portait lord Bantham avait-il pu lui échapper ? Trop habituée à voir en lui un ami de son père, elle avait oublié qu'il était aussi un homme et capable de subir son charme.

Dans le milieu des Ashford, les jeunes filles étaient l'objet de spéculations et de manœuvres sans fin jusqu'à leur mariage.

Vita se savait riche et belle et depuis sa plus tendre enfance, elle n'ignorait pas ce qu'elle valait.

Son éducation avait été confiée à des précepteurs, mais les heures passées en salle d'étude ne l'avaient jamais empêchée de participer à la vie mondaine du comté.

Ainsi par exemple allait-elle à la chasse depuis l'âge de huit ans. Son père, qui avait toujours été un cavalier exceptionnel, l'emmenait volontiers, car elle lui faisait autant d'honneur que le fils qu'il n'avait pas.

Intrépide et aimant le risque, Vita montait remarquablement bien. Elle était vite devenue la coqueluche de la bonne société du Leicestershire qui se retrouvait au cours de ces chasses.

Tous l'aimaient et la choyaient.

Vita avait acquis beaucoup d'aisance à leur contact. Aussi était-elle, à quinze ans, plus sûre d'elle que toutes les jeunes filles de son âge, non sans avoir gardé l'apparence d'une enfant, avec sa silhouette menue, son regard étonné et son petit nez aquilin. Ce n'est qu'à son entrée officielle dans le monde, à l'âge de dix-sept ans, que les autres femmes commencèrent à la regarder avec méfiance, comprenant combien il leur serait difficile de rivaliser avec un être aussi exquis.

Vita sentait bien que ses parents s'inquiétaient de son succès auprès des hommes. Ils avaient décidé qu'elle épouserait un homme de leur choix, capable de protéger une telle beauté des mille dangers qui la guettent.

Elle était effondrée que leur choix se soit porté sur lord Bantham, même si elle reconnaissait honnêtement que c'était un excellent parti.

Lord Bantham était en effet l'un des hommes les plus riches et les plus distingués d'Angleterre.

Pilier de la Chambre des lords, il n'avait jamais fréquenté ces cercles mondains avides de commérages et dont l'extravagance et la frivolité choquaient tant la reine.

De plus, il avait une telle expérience de la campagne qu'il était devenu président de nombreux comités et associations pour la protection de l'Angleterre rurale et d'ailleurs ses propriétés n'avaient pas leurs pareilles dans tout le pays.

On ne pouvait donc rêver meilleur parti. Quant à l'homme... Vita frémit. Puis, repoussant ces pensées douloureuses, elle regarda successivement son père et sa mère.

Sir George avait été fort séduisant dans sa jeunesse et il avait encore beaucoup d'allure; quant à lady Ashford, Vita devina, à son air soumis et résigné, qu'elle soutiendrait son mari dans sa décision; elle n'avait donc pas d'aide à attendre de ce côté.

« Il va falloir que je me montre très habile », pensa-t-elle en écoutant son père lui vanter les mérites de lord Bantham.

- Bantham ne te laissera manquer de rien et tu seras l'une des femmes du monde les plus en vue de Londres. Il a toujours souhaité avoir une épouse qui l'aide dans sa carrière politique. Et qui plus est, il a une écurie de courses exceptionnelle.

Il espérait convaincre sa fille avec ce dernier argument. Le général n'avait que quelques chevaux et les destinait principalement à la chasse pendant l'hiver; quant aux courses, il se contentait d'y assister en spectateur et avait plus d'une fois emmené Vita, tant à Newmarket qu'à Epsom.

L'année précédente, à l'occasion de son entrée dans le monde, elle avait même assisté aux courses à Ascot dans la tribune royale sur les pelouses où était rassemblée la fine fleur de la société londonienne, elle avait attiré l'attention presque autant que les chevaux eux-mêmes.

Lord Bantham avait remporté la coupe d'or et le général, qui souhaitait ardemment sa victoire, en avait été ravi. Ils étaient allés le féliciter et Vita se souvint qu'il avait tenu sa main un peu plus longtemps que nécessaire.

Mais tous les hommes qui en avaient l'occasion n'en faisaient-ils pas autant ?

Vita était incapable de se rappeler aucun autre détail de cette rencontre, si ce n'est que lord Bantham lui avait paru encore plus

terne qu'à l'accoutumée.

Les amis de son père étaient gais et amusants, ils la taquinaient et la complimentaient outrageusement. Lord Bantham, lui, l'avait à peine regardée et de son côté elle ne lui avait guère prêté attention car elle avait sa cour d'admirateurs.

La voix de sa mère la fit soudain sortir de sa rêverie.

- Les diamants des Bantham sont magnifiques, plus beaux même que ceux de la reine ! La mère de Son Excellence les portait à un bal de la cour, elle en était couverte !

- Vita n'a pas besoin de bijoux pour le moment, intervint le général, mais avec les années elle s'apercevra qu'ils ajoutent beaucoup à la beauté d'une femme.

Vita se sentit acculée, prise au piège. À grand-peine, elle esquissa un sourire enjôleur

- Vous m'avez prise au dépourvu, papa ! Laissez-moi le temps d'y réfléchir. Il y a tant de choses que je voudrais vous demander, tant de choses qu'il faut m'expliquer encore.

Elle se faisait implorante, sachant que son père n'y résisterait pas. Effectivement, l'air déterminé du général fit place à une expression de tendresse. Il lui passa un bras autour des épaules et l'attira contre lui.

- Tu sais, ma chérie, que je veux par-dessus tout ton bonheur et te voir occuper la place qui te revient dans la société. (Il regarda sa femme avant de poursuivre :) Nous ne sommes plus tout jeunes, ta mère et moi, et malgré la fortune qui te reviendra, nous ne voudrions pas mourir en te laissant seule et sans protection.

Il soupira.

- Et lord Bantham est tout, sauf un coureur de dot, ajouta lady Ashford.

La façon qu'elle avait d'énoncer des évidences agaçait son mari, mais pour une fois il ne répliqua pas et se contenta d'embrasser sa fille sur le front.

- Puisque tu le désires, Vita, nous en reparlerons plus tard.

- Merci, papa.

Elle se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue,

sourit à sa mère et quitta la pièce en courant, avec la grâce et la légèreté d'un enfant.

Elle monta dans sa chambre et, ayant refermé la porte derrière elle, demeura un moment immobile, le regard sombre et les lèvres serrées, en proie à une grande agitation intérieure.

Que s'était-il passé? Comment une telle menace avait-elle pu surgir du néant ? Elle avait l'impression qu'une bombe venait d'exploser sous ses pas.

- En tout cas, je ne veux pas l'épouser ! Je ne veux pas.

Elle avait parlé tout haut sans s'en rendre compte et sa voix résonna dans la chambre. Elle se dirigea vers la cheminée et tira le cordon de la sonnette avec violence. Une servante arriva précipitamment, l'air effaré.

- Que se passe-t-il, miss Vita ?

- Mon costume de cavalière... vite ! Et fais seller un cheval... ou plutôt non, j'irai moi-même aux écuries ! Aide-moi seulement à me changer !

La servante s'empressait autour d'elle.

- Où est Martha ? demanda Vita.

- En bas, miss. Elle prend une tasse de thé. Elle ne pouvait pas deviner que vous vous changeriez à cette heure-ci.

- Je m'en doute !

Elle eut soudain une envie irrésistible de voir Martha, sa nurse et sa confidente depuis toujours. Mais Martha avait ses habitudes, et à l'heure de sa tasse de thé avec la gouvernante, pour rien au monde elle n'aurait repris son service.

Emily aida sa jeune maîtresse à enfiler un costume d'amazone en velours vert foncé qui mettait en valeur la beauté de son teint et les reflets roux de ses cheveux.

Vivement et sans même se regarder dans la glace, Vita mit un chapeau à voilette assorti, prit sa cravache et ses gants et sortit en trombe de sa chambre, prenant bien soin de descendre par l'escalier de service pour ne pas rencontrer son père. S'il la voyait, il voudrait l'accompagner, car il n'aimait pas qu'elle monte seule.

Elle gagna l'écurie et fit seller un de ses chevaux favoris, mais

lorsqu'un valet lui proposa de l'accompagner, elle refusa net.

- Je vais juste faire un tour dans le parc pour prendre un peu d'exercice.

- Ce qui vous manque, miss, c'est une bonne journée de chasse ! s'exclama le palefrenier avec la familiarité joviale d'un vieux domestique.

- Très juste, Headlam ! Raison de plus pour ne pas se laisser aller, les chevaux aussi ont besoin d'exercice.

- Ça, je m'en charge, miss, dit-il avec un sourire.

Il aida Vita à se mettre en selle et, admiratif, la regarda s'éloigner car elle maîtrisait sa monture avec adresse. À chaque fois qu'il la voyait ainsi, il ne pouvait s'empêcher de penser « Ça, c'est bien la fille de son père ! »

Quand elle fut hors de vue, Vita lâcha la bride. Le vent accentua le rose de ses joues et quelques boucles dorées s'échappèrent de sa coiffe. Elle se dirigea vers une grande maison basse entourée d'arbres, qui se dressait au milieu du domaine.

Avant même d'atteindre la barrière, elle vit un cavalier se diriger vers elle et lorsqu'il fut à sa hauteur, elle lut de l'admiration dans son regard.

- Je vous guettais, mais je ne vous attendais pas si tôt, dit-il.

- J'avais l'intention de venir après le déjeuner, mais il s'est passé quelque chose et il fallait que je vous voie tout de suite.

Frappé du ton inhabituel de sa voix, il la regarda avec attention.

C'était un jeune homme de belle apparence, à la silhouette mince et élancée. On voyait tout de suite que c'était un gentleman, même s'il n'avait pas l'élégance de ceux que Vita rencontrait dans les salons de Mayfair ou les bals londoniens.

Charles Fenton n'était que le fils du régisseur.

Son père avait servi sous les drapeaux avec sir George et le général avait apprécié ses services dans son état-major. Lorsque l'armée les avait libérés, il avait proposé au major Fenton de s'occuper de sa propriété.

Il n'avait jamais regretté cette décision, car le major prenait sa tâche

très au sérieux et s'employait avec zèle à faire fructifier les terres des Ashford.

Il était inévitable que Vita et Charles se connaissent et que le jeune homme tombe amoureux d'elle. Vita éprouvait une sincère affection pour Charles, mais elle ne prenait pas son admiration très au sérieux, car il n'était pas un véritable prétendant. Leur différence de rang et de fortune ôtait en effet à Charles tout espoir de l'épouser un jour. Il était assez sage pour se contenter de ce qu'on lui accordait et considérait l'amitié de Vita comme un honneur et un privilège.

Il était heureux qu'elle se soit adressée à lui pour obtenir un conseil amical.

- Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

- Papa veut que j'épouse lord Bantham !

- Lord Bantham ! Mais il est trop vieux, il pourrait être votre père !

- Je sais. Ils veulent me protéger et pour cela ils me mettent en cage s'exclama-t-elle avec colère.

- Qu'allez-vous faire ? demanda Charles. Avez-vous dit à votre père que vous ne vouliez pas épouser un homme aussi vieux et ennuyeux ?

- Telle était mon intention, mais il avait déjà pris sa décision. Il n'y a rien à faire quand il s'obstine.

Charles acquiesça. Il contemplait le ravissant visage tourné vers lui.

- Épouser un homme que vous n'aimez pas, mais vous ne le supporteriez pas ! s'écria-t-il, et l'émotion contenue dans sa voix n'échappa pas à Vita.

- En effet, mais que vais-je dire à papa ?

- Vous ne pouvez pas tenter de le convaincre ?

Il lui semblait impossible qu'on pût résister à Vita. Après un silence, celle-ci déclara :

- Certes, papa ne peut pas me traîner de force devant l'autel, mais il peut me rendre la vie impossible si je refuse de faire ce qu'il veut.

- Comment cela ? demanda Charles.

- L'année dernière, papa m'avait interdit de rencontrer un jeune

homme, car il ne lui plaisait pas. J'ai d'abord refusé d'obéir.

- Et que s'est-il passé ? demanda Charles, torturé de jalousie en imaginant Vita en compagnie d'un autre homme.

- Papa m'a menacée ! Oh, pas de me battre ! ajouta-t-elle en riant devant l'air horrifié de Charles. Il ne lèverait jamais la main sur moi. Ni lui ni maman ne m'ont jamais giflée, même lorsque j'étais enfant. Non, il est beaucoup plus raffiné dans ses punitions.

- Par exemple ?

- Eh bien, il peut par exemple m'empêcher de monter à cheval jusqu'à ce que je cède. (Elle soupira.) Pouvez-vous imaginer à quel point je serais malheureuse de ne plus pouvoir approcher les chevaux ?

- C'est de la cruauté pure et simple ! s'exclama Charles.

- Et ce n'est pas tout, poursuivit-elle. C'est papa qui garde mon argent et il peut très bien me priver de robes ou m'empêcher d'aller à Londres. Il m'a même menacée un jour de m'envoyer chez ma grand-mère Edith qui vit dans le Somerset.

- Ne partez pas, Vita !

- Et pourtant, c'est ce qui m'attend si je ne cède pas à papa, dit Vita dans un murmure. (Prise d'une soudaine inspiration, elle se tourna brusquement vers Charles :) Savez-vous, Charles? Je ressemble à ma cousine Jane et ils ont peur que je ne devienne comme elle; mais s'ils continuent ainsi, c'est exactement ce qui va se passer !

- Votre cousine Jane, qui est-ce ?

- Je vous en ai déjà parlé, voyons ! Jane Digby. Elle s'est mariée quatre fois, elle a collectionné les amants et elle est à présent la femme d'un sheikh arabe.

- Ah, lady Ellenborough ! s'exclama Charles.

- Lord Ellenborough était son premier mari et maintenant que j'y pense, il était tout à fait comme lord Bantham ! Riche, important, distingué. On m'a toujours dit que les Digby avaient forcé leur fille à se marier à l'âge de dix-sept ans en raison de sa beauté. Ils avaient peur et je suis sûre que papa et maman ont peur eux aussi. (Après un silence, elle ajouta :) C'est sans doute également à cause de William Steele qu'ils ont décidé de me marier !

- Qui est William Steele ? demanda Charles d'une voix glaciale.

- Oh ! Ce n'est qu'un séduisant coureur de dot, répondit-elle d'un ton léger. Il est beau garçon et ne manque pas de charme, alors toutes les jeunes filles se le disputent et se déclarent amoureuses de lui. Je me suis amusée à le leur chiper, mais il n'y a jamais rien eu de sérieux entre nous. (Elle marqua une pause avant de poursuivre :) Cela n'empêche pas que papa a entendu des insinuations perfides et qu'il en a fait une affaire d'État !

- Et c'est pour cela qu'il a décidé de vous marier à lord Bantham ? Ah, Vita, si seulement vous n'étiez pas si ravissante !

Elle lui adressa un sourire qui aurait fait perdre la tête à n'importe quel homme.

- Merci, Charles, mais pour le moment c'est plutôt un handicap. Que faire pour échapper à lord Bantham ? Comment mes parents peuvent-ils être aussi stupides ? Ils veulent donc me mettre dans la même situation que ma cousine Jane ? N'a-t-elle pas assez souffert ! s'exclama-t-elle avec colère. Elle s'est enfuie par amour avec le prince Félix Schwarzenberg. Elle était très malheureuse avec lord Ellenborough, car elle ne l'aimait pas.

- N'importe quelle femme serait malheureuse auprès d'un homme qu'elle n'aime pas, remarqua Charles.

- Allez dire cela à papa ! Mais vous avez raison, Charles, c'est ce que j'ai toujours pensé et je suis décidée, fermement décidée, à ne me marier qu'avec un homme irrésistible dont je ne pourrais me séparer un instant.

- Pourquoi ne pas demander à lord Bantham de vous laisser tranquille ? suggéra Charles.

- Si vous croyez que cela changerait quelque chose ! fit-elle d'un ton dédaigneux. Voyons, Charles, il est persuadé qu'il me fait beaucoup d'honneur ! Après tout, bien des femmes lui courent après depuis des années, soit qu'elles convoitent les diamants des Bantham, soit qu'elles aient envie d'écouter ses discours à la Chambre des lords !

- Et puis il a des chevaux magnifiques ! ajouta Charles.

- C'est bien son seul mérite ! Mais c'est lui que j'épouse, pas ses chevaux ! Si ma cousine Jane avait su ce qui l'attendait, se serait-elle enfuie pour ne pas épouser lord Ellenborough ? Si seulement je pouvais lui poser la question !

- Elle vit en Syrie, je crois ? demanda Charles.
- Oui, elle vit avec son mari le sheikh en plein désert, mais ils ont aussi une maison à Damas. J'ai vu mon cousin Bevil Ashford il y a un mois et il m'a donné de ses nouvelles.
- Il est diplomate, n'est-ce pas ?
- Oui, et on dit même dans la famille qu'il a un brillant avenir devant lui. Il a commencé sa carrière en Russie, en Norvège et en Syrie. C'est là qu'il a rencontré cousine Jane.
- Et que vous a-t-il raconté ?
- Il l'a trouvée belle ! Et pourtant elle a soixante-deux ans et va en avoir soixante-trois cette année !
- C'est étonnant avec la vie qu'elle a menée !
- C'est sans doute l'amour qui la maintient jeune !
- Comment peut-elle être encore amoureuse à son âge ! s'exclama Charles.
- Pourquoi pas ? Vous êtes bien ignorant, Charles ! Bevil m'a affirmé qu'elle était amoureuse de son sheikh, comme elle l'a sans doute été de nombreux hommes avant lui.
- Vous ne souhaitez tout de même pas faire comme elle ! dit Charles d'un air choqué.
- On m'a toujours mise en garde contre Jane ! Dans la famille on parle d'elle en baissant le ton, mais il n'empêche qu'on ne parle que d'elle ! Aux moindres nouvelles de Jane tous les oncles, tantes et cousins accourent comme une volée de moineaux. Ils se perdent en commentaires pendant des heures et des heures et se délectent de tous les scandales auxquels elle se trouve mêlée. (Vita se mit à rire gaiement.) Ce qui les rend fous de rage, c'est qu'elle soit toujours belle et heureuse ! Même vous, Charles, cela vous irrite ! N'est-ce pas incroyable ? Personne ne peut admettre qu'une femme qui a péché ne le paie pas très cher. Ils aimeraient tant être magnanimes et lui accorder généreusement leur pardon. Mais cousine Jane n'a que faire de leur pardon !
- Qu'en savez-vous ?
- Je le sais, car elle a fait un voyage en Angleterre il y a treize ans.

Sans doute avait-elle la nostalgie de son pays natal. Sa venue a mis toute la famille en émoi et ils sont accourus au grand complet pour lui rendre visite, bien plus par curiosité que par affection d'ailleurs. Mais Jane s'est vite sentie une étrangère parmi eux et elle n'a pas tardé à regagner la Syrie, sa vraie patrie.

- Comme tout ceci est étrange !

- J'étais trop jeune à l'époque pour la rencontrer, dit Vita avec regret. Elle avait cinquante ans, mais tous s'accordaient à trouver qu'elle ne les paraissait pas et sa beauté fit sensation. (Elle sourit.) Même quand j'étais plus grande, on ne parlait d'elle qu'en faisant des mystères et des sous-entendus, de peur que je n'en apprenne trop. Au cours des années, j'ai rassemblé patiemment les pièces du puzzle et à présent, grâce à Bevil, je connais toute son histoire.

- Je n'arrive pas à comprendre pourquoi elle vous intéresse tant, dit Charles avec raideur. C'est votre famille qui a raison, Vita. Aucune femme normale n'épouserait un sheikh arabe et n'aimerait vivre dans le désert !

- Et moi, je trouve cette idée très excitante !

- Si on vous obligeait à mener une telle vie vous la trouveriez sordide, inconfortable et dangereuse !

- Bien sûr que c'est dangereux ! Bevil me l'a dit. Mais comme cela doit être grisant de régner sur une tribu de bédouins ! Plus de snobs, plus d'obligations mondaines ! Et surtout, plus de lord Bantham !

- Rien ne vous oblige à l'épouser, Vita. Personne, pas même votre père, ne peut vous contraindre à prononcer le « oui » fatidique.

Le regard de Vita s'éclaira.

- Voilà qui serait amusant ! Dire non quand le prêtre demande « Voulez-vous prendre cet homme pour légitime époux ? »

- Provoquer un tel scandale dans une église ? Vous n'y songez pas, Vita ! s'exclama Charles d'un air horrifié.

- Pourquoi pas ? Je ne vois pas ce qui pourrait m'en empêcher !

- C'est impossible, Vita. Vous êtes trop charmante et trop parfaite à tout point de vue pour donner une aussi mauvaise image de vous, dit-il d'une voix caressante, avant d'ajouter à voix basse : Je souhaite par-dessus tout votre bonheur et je donnerais ma vie pour vous, mais

hélas, même cela ne servirait à rien.

Vita sourit.

- Vous êtes un fidèle ami, Charles, et j'ai confiance en vous. Je vous en prie, aidez-moi...

- Comment puis-je vous aider? demanda-t-il, d'un air désespéré. (Et devant le silence de Vita, il poursuivit :) Je ne crois pas que vous accepteriez de vous enfuir avec moi; mais si vous le faisiez, vous savez ce que cela signifierait pour moi.

- Cher Charles ! dit Vita. Je ne crois pas que cela arrangerait les choses. On aurait vite fait de nous rattraper, votre père serait renvoyé et nous ne nous reverrions plus jamais.

- Alors, que puis-je faire ? demanda-t-il, éperdu.

- Pour l'instant, je ne sais pas. En tout cas, cela me réconforte de parler avec vous et de voir que vous êtes de mon côté. J'entends déjà ce que tout le monde va me dire « Faites confiance à votre père et obéissez-lui; comment une jeune fille de dix-huit ans peut-elle savoir ce qui est bon pour elle ? »

- Pourtant vous le savez, vous, dit Charles.

- Certes. Et plus le temps passe, plus je suis convaincue que je n'épouserai pas lord Bantham, quand bien même il serait le dernier homme sur terre ! (Après un silence, elle ajouta :) Avez-vous jamais vu ses mains, Charles ? Il a des petits doigts courts et gras ! Je ne supporterai jamais qu'il me touche !

- Vita, je vous en supplie, ne parlez pas ainsi ! dit-il d'un ton implorant.

Il était au supplice et, dans son trouble, il éperonna son cheval qui partit d'un trait. Vita le rejoignit quelques instants plus tard.

- Je vous ai fait de la peine, Charles ?

- Vous me faites toujours de la peine, Vita. Voyez-vous, vous êtes pour moi comme une étoile au firmament : je contemple sa beauté, je brûle de la posséder et je suis désespéré qu'elle me soit à jamais inaccessible !

- Oh, Charles ! comme c'est poétique ! s'exclama Vita. Si je vous aimais, je m'enfuirais avec vous. Nous irions sur une île déserte,

personne ne nous retrouverait jamais et nous serions heureux ensemble.

- Mais vous ne m'aimez pas, dit-il d'une voix dure.

- J'aime être avec vous et parler avec vous, cela ne suffit pas, n'est-ce pas ?

- Non, en effet.

- Qu'est-ce donc que l'amour, Charles ?

Il eut un rire bref.

- C'est à moi que vous demandez cela ?

- Oui, Charles, je vous le demande comme à un ami.

- Comment vous répondre comme un ami ?

- Pour moi, qui vous aime, l'amour est à la fois l'enfer et le paradis c'est une peine qui me déchire corps et âme, puis soudain une émotion intense qui me transporte de bonheur; et ces moments de joie effacent aussitôt tous mes tourments.

Il avait la voix vibrante d'émotion.

- Merci, Charles. C'est cela que je veux éprouver... un jour, murmura-t-elle.

- Je n'aime pas vous imaginer avec un autre homme, dit Charles. Pourtant, je ne supporterais pas que vous vous contentiez d'un faux semblant, d'une imitation. Vous méritez mieux, Vita !

- Je le crois aussi, Charles. La vie est une aventure passionnante et je ne veux pas la passer enfermée dans une cage dorée et pleine de diamants à seule fin de paraître bien sage !

- Soyez prudente, Vita, et surveillez attentivement vos paroles et vos gestes. Ce qu'il vous faut maintenant, c'est gagner du temps.

- Ah, pourquoi ?

- Parce que, une fois mariée, il sera trop tard ! Et j'ai idée que si vous, vous n'importe qui à sa souhaitez de longues fiançailles, lord Bantham pourrait, quant à lui, être plus pressé.

- Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

- N'importe qui à sa place aurait peur de vous perdre, dit-il avec rage, et il faudrait qu'il soit fou, aveugle, sourd et muet pour ne pas s'apercevoir que tous les hommes sont amoureux de vous et que vous pourriez lui en préférer un autre.

- Je lui préférerais n'importe quel autre homme ! s'exclama-t-elle.

- Fort heureusement il est sans doute trop imbu de lui-même pour deviner vos sentiments à son égard. Cela n'empêche qu'il peut fort bien ne tolérer aucun délai et obtenir l'accord de votre père.

- Et si papa se rend compte à quel point je suis hostile à ce mariage, il craindra que je ne fasse une fugue et prendra des mesures pour m'en empêcher.

- Exactement. Voyez-vous, Vita, le général est un homme fin et intelligent. Mon père m'a toujours parlé de lui comme d'un excellent meneur d'hommes ses soldats l'auraient suivi n'importe où. Il était également très strict sur la discipline, donnant ses ordres et veillant personnellement à leur exécution. À mon avis, il serait bien capable d'organiser aussi votre mariage tambour battant.

- Vous avez raison, Charles. Et dire qu'il fait tout cela pour mon bien ! Oh, comme je déteste ce mot !

- Et si cela était réellement pour votre bien après tout ?

- Comment pouvez-vous dire cela, Charles, après ce que vous venez de me raconter au sujet de l'amour ! Non, ne revenez pas en arrière, vous avez commencé à me soutenir, maintenant il faut aller jusqu'au bout !

- Vita, je vous en supplie, ne faites rien à la légère !

Connaissant son impulsivité, il ne voulait pas être le complice d'un coup de tête.

- Il faut que je trouve une issue... Aidez-moi, Charles ! Que dois-je faire ? Comment puis-je gagner du temps, comme vous me le conseilliez tout à l'heure ?

Charles réfléchit.

- Pouvez-vous en parler à quelqu'un de votre famille ? Pas à vos cousins qui habitent la région, bien sûr, mais disons à un parent éloigné. Connaissez-vous quelqu'un en Ecosse ou même en France ? Et votre cousin Bevil, à propos ? Où l'a-t-on envoyé en poste ?

- Bevil est en route pour le Mexique, mais il ne va pas y rester car c'est juste une mission; c'est donc sans espoir de ce côté.

Soudain, elle poussa un cri.

- Que se passe-t-il ? demanda Charles.

- Vous avez trouvé ! Oh, Charles, vous avez trouvé la solution ! Je vous en serai éternellement reconnaissante !

- Comment cela, j'ai trouvé la solution? répéta Charles, interloqué. Vous venez de me dire que vous ne pouviez pas aller chez votre cousin Bevil !

- En effet, ce n'est pas chez lui que je vais aller, mais chez ma cousine Jane ! Je vous ai dit que je voulais lui demander conseil... Elle seule pourra me comprendre.

- Mais elle est en Syrie ! s'exclama Charles. Vous n'allez tout de même pas partir là-bas ! D'ailleurs votre père ne vous laisserait jamais fréquenter une femme comme lady Ellenborough !

Vita éclata d'un rire joyeux.

- Voyons, mon cher Charles, je ne suis pas si bête ! Je ne dirai jamais à papa que je vais chez ma cousine Jane, vous serez le seul à le savoir. Pourtant, c'est décidé, et personne, vous entendez, personne ne m'en empêchera !

Deux heures plus tard, Vita pénétrait dans le bureau où son père lisait le journal. Il leva les yeux et ne put s'empêcher de penser combien sa fille était jolie.

Elle portait une simple robe blanche qui soulignait la courbe délicate de sa poitrine et la finesse de sa taille. Avec l'œillet rose qu'elle tenait à la main, on l'aurait crue tout droit sortie d'un portrait de Gainsborough.

Arrivée devant son père, Vita se pencha et lui déposa un baiser affectueux sur la joue.

- Je vous ai apporté un œillet pour mettre à votre boutonnière, papa. Regardez, vous serez encore plus beau et plus élégant ! (Tout en parlant, elle glissa l'œillet au revers de son habit et elle embrassa de

nouveau son père avant de s'asseoir au pied de son fauteuil.) Je me sens mieux maintenant, papa. Je suis allée faire un tour à cheval et j'ai les idées plus claires que ce matin, lorsque vous m'avez parlé de mon mariage.

- J'en suis heureux, ma chérie, dit le général, mais j'aurais préféré t'accompagner. Je n'aime pas que tu montes seule, tu sais.

- Bien sûr, papa, mais je suis restée dans le parc et j'avais besoin d'être seule pour réfléchir.

- Alors à quelle conclusion es-tu arrivée ?

- À la conclusion que j'ai le père le plus merveilleux et le plus adorable qu'on puisse imaginer, dit-elle d'une voix douce.

Le général eut un sourire appréciateur qui, tout aussitôt, fit place à un air soupçonneux.

- Qu'essaies-tu d'obtenir, Vita ? Si jamais tu espères que je vais renoncer à ton mariage avec lord Bantham, tu perds ton temps.

- Je laisse ce grave et délicat problème entre vos mains, papa, dit Vita d'une petite voix soumise. Si vous êtes sûr qu'il fera mon bonheur, je suis prête à me soumettre à votre désir.

- Je suis heureux que tu sois si raisonnable, ma chérie, et à vrai dire je n'en attendais pas moins de toi. Je te promets que tu n'auras pas confiance.

- J'en suis sûre, papa. Mais puisque j'accepte vos projets, vous voulez bien me gâter un petit peu ?

Le général regarda sa fille, une lueur de malice au fond des yeux :

- Je me doutais bien que ta soumission cachait quelque chose ! Que veux-tu donc ?

Vita s'agenouilla, les bras appuyés sur les genoux de son père et, levant son visage vers lui, elle le regarda droit dans les yeux

- Un jour, vous m'avez dit une chose que je n'ai jamais oubliée, papa.

- Quoi donc ? demanda-t-il.

- Vous avez dit que l'on n'est pas vraiment instruit et cultivé tant que l'on n'a pas visité l'Italie.

- Ai-je réellement dit cela ? Bah ! sans doute que oui, après tout, car c'est vrai. L'Italie est un très beau pays et j'ai toujours regretté de n'avoir pu vous y emmener, ta mère et toi.

- Papa, je voudrais aller à Rome et à Naples avant mon mariage, dit Vita.

- Voilà donc pourquoi tu me fais du charme ! s'exclama le général.

- Est-ce trop demander, papa ? J'aimerais tellement voir le Colisée et Pompéi, et j'ai l'impression que lord Bantham n'aura guère le temps de m'emmener en voyage.

- Moi non plus, malheureusement. Comme tu le sais, je suis très pris par mes fonctions à la présidence du comte et nos terres me donnent également beaucoup de travail.

- Certes, je préférerais découvrir l'Italie avec vous, papa, vous seriez le guide rêvé. Mais si vous ne pouvez vraiment pas m'accompagner, il y a bien des gens qui seraient ravis de me chaperonner... Lady Crowen, par exemple. (Comme le général ne répondait pas, Vita poursuivit :) C'est une vieille commère, je sais, mais son mari était diplomate et elle a toujours beaucoup voyagé. De plus, elle parle italien.

- Quand as-tu échafaudé tous ces plans ? demanda le général.

- Il y a longtemps que j'y pense, j'en ai même parlé à lady Crowen et elle m'a appris quelques notions d'italien. Je voulais vous en faire la surprise, si nous étions partis tous les deux en Italie !

Le général resta un moment silencieux; Vita se rapprocha de lui et lui passa les deux bras autour du cou.

- Je vous en prie, papa chéri, laissez-moi aller en Italie, implora-t-elle. Quand je serai mariée, il faudra que j'installe ma maison et que je fasse tout ce que mon mari décidera. Et quand j'aurai un bébé, je ne pourrai plus me déplacer. C'est vous qui m'avez donné le goût des voyages, papa !

Plus d'une fois, en effet, le général avait emmené Vita en France, à Bruxelles et au Danemark. Ils avaient même projeté d'aller en Hongrie, où le général aurait aimé acheter des chevaux dont il avait entendu dire monts et merveilles. En définitive, ils étaient allés en Irlande et les deux chevaux qu'ils avaient rapportés pour la chasse avaient fait l'envie de tout le voisinage.

- Je vais y réfléchir, dit enfin le général.

- Je vous en prie, papa. N'avez-vous pas toujours veillé de près à mon éducation et déclaré que vous détestiez les femmes sottes? Eh bien, il me reste juste une petite lacune à combler et il suffirait pour cela que je visite le Forum, la Tour de Pise et les fouilles d'Herculanum.

Elle se blottit contre lui, s'abandonnant comme une enfant dans ses bras. Un parfum frais et léger se dégageait de sa chevelure.

Le général capitula enfin.

- Comme tu voudras, ma chérie, dit-il en l'embrassant.

- Vous voulez dire... que je peux aller en Italie? demanda-t-elle. On, papa chéri! Vous êtes merveilleux, je vous adore !

2

Du balcon de sa chambre, Vita contemplait la baie de Naples. La mer bleue, les collines dans le lointain et les petits villages de pêcheurs blottis au bord de l'eau formaient un paysage d'une beauté stupéfiante.

Vita savourait son triomphe. Elle avait gagné ! Elle était enfin à Naples et la véritable aventure, celle qui lui tenait tant à cœur, ne faisait que commencer.

Tout s'était merveilleusement bien passé. Après avoir donné son consentement, le général avait tout mis en œuvre pour que ce voyage se réalise le plus vite possible. Vita sentait qu'il regrettait sa promesse; il était sans doute un peu gêné vis-à-vis de lord Bantham.

Mais le général n'avait qu'une parole : il avait promis à Vita qu'elle visiterait Rome et Pompéi, il ne la décevrait pas.

Avant son départ, Vita avait mis Charles au courant de ses projets :

- À Naples, je trouverai facilement un bateau pour Beyrouth; ce doit être le port le plus proche de Damas.
- Et si lady Crowen refuse de vous accompagner ? objecta Charles.
- Je me débrouillerai, répondit-elle d'un ton vague.

Charles lui lança un regard perçant.

- J'espère que vous n'envisagez pas de partir seule. Ce serait de la folie ! Et si je vous en croyais capable, j'irais de ce pas avertir le général.
- Si vous me trahissiez, Charles, je ne vous adresserais plus jamais la parole de ma vie !
- J'aimerais encore mieux cela que de vous savoir exposée à mille dangers. Comment feriez-vous, vous qui avez toujours eu votre père auprès de vous pour vous protéger ? (Et, Vita ne répondant pas, il poursuivit :) Promettez-moi, jurez- moi sur tout ce qui vous est cher que vous ne prendrez pas de risques.
- Qu'entendez-vous par risques ? demanda Vita.
- Vous le savez parfaitement. Vous êtes bien trop jeune et jolie pour

voyager sans une armée pour veiller sur vous.

Vita se mit à rire.

- Comme ce serait drôle ! Mais je doute que le gouvernement détache un escadron à mon service !

Charles eut beau prier, supplier et menacer, Vita partit en lui laissant l'impression désagréable qu'elle n'en ferait qu'à sa tête.

Et telle était bien en effet son intention.

Elle avait décidé d'aller directement à Naples par bateau, plutôt que de traverser la France et l'Italie jusqu'à Rome.

- Ce sera plus pratique et plus confortable, dit-elle à son père. J'ai toujours peur de perdre mes bagages dans les trains et cette fois-ci vous ne serez pas là, mon cher papa !

- Ne t'inquiète pas, tu auras un accompagnateur de premier ordre, répondit le général. Je connais Davenport depuis des années, il s'occupera de tes bagages et de tout le reste.

Le général finit toutefois par se rendre aux raisons de Vita, et ce, dans son propre intérêt le voyage par mer étant plus rapide, l'absence de sa fille serait moins longue.

C'est ainsi qu'elle embarqua à Tilbury, sur l'un des nouveaux bateaux de la compagnie P&O qui ralliaient Bombay en vingt-cinq jours seulement, un progrès considérable par rapport aux années précédentes.

Le général les accompagna à bord, il serra Vita dans ses bras et l'embrassa plusieurs fois, avant de se tourner vers lady Crowen d'un air inquiet.

- Vous prendrez bien soin d'elle, n'est-ce pas ?

- Je veillerai sur elle comme sur ma propre fille !

Lady Crowen était tellement contente d'aller en Italie qu'elle aurait promis n'importe quoi. Il est vrai qu'elle aimait beaucoup Vita et lui était très reconnaissante de l'avoir choisie comme chaperon.

Leur accompagnateur, Mr Edward Davenport, était un homme à cheveux gris, d'âge moyen. Les officiers supérieurs de l'armée faisaient souvent appel à lui pour accompagner leurs femmes et leurs enfants dans leurs voyages lointains. Il s'acquittait de cette tâche avec compétence, gagnant l'affection de tous par sa courtoisie et ses

manières agréables.

Vita, elle, l'aurait trouvé plutôt ennuyeux si elle n'avait découvert, deux jours après le départ, qu'il connaissait très bien la Syrie. Elle se mit aussitôt à lui poser mille questions et, pour ne pas éveiller ses soupçons, masqua sa curiosité derrière un intérêt passionné pour les chevaux arabes. Elle en savait déjà long à ce sujet, son père lui ayant expliqué un jour l'influence des races Godolphin et Darby sur les pur-sang anglais.

De bonne grâce, Mr Davenport compléta ses connaissances, lui parlant entre autres de la race des Bint El Ahwaya, propriété des enfants d'Ismaël et dont descendaient tous les véritables chevaux arabes.

À un moment de la conversation, Vita mentionna négligemment sa cousine, l'honorable Jane Digby El Mezrab, ajoutant qu'elle était très connue en Syrie et que, sans aucun doute, Mr Davenport en avait entendu parler.

Suivit un silence embarrassé. Apparemment, Edward Davenport n'osait pas admettre qu'il la connaissait, sachant trop qu'elle était la honte de la famille Ashford.

Vita, qui s'attendait à cette réaction, essaya de le mettre à l'aise :

- Je comprends vos scrupules, Mr Davenport; mais vous savez, mon cousin Bevil m'a raconté toute l'histoire de Jane, si bien que j'ai l'impression de la connaître depuis toujours.

- Je crains que votre cousine n'ait mené une vie assez dissolue, miss Vita, dit-il d'un air gêné, et son mariage avec un sheikh musulman a donné lieu à bien des critiques, même en Syrie.

- Je l'ai entendu dire, en effet. Pourtant, je ne comprends pas, car le sheikh Abdul Medjuel El Mezrab appartient à la noblesse arabe, n'est-ce pas ?

- Quant à cela, il est d'aussi noble naissance que sa femme. Mais c'est son peuple qui considère son mariage avec une Européenne comme une mésalliance. Allez raconter cela en Angleterre et personne ne vous croira !

- Dites-moi ce que vous savez d'elle, demanda Vita d'un air suppliant.

Mais Mr Davenport avait bien trop peur du général pour se permettre la moindre indiscretion.

- Elle est très belle ! répondit-il laconiquement, et Vita ne put obtenir aucune autre précision.

Il se remit à parler des chevaux et apprit en même temps à Vita des choses intéressantes sur les tribus arabes et les dangers du désert.

- Les Arabes du désert sont perpétuellement en guerre. Pillages et bagarres sont pour eux des passe-temps quotidiens, déclara Mr Davenport. (Et, voyant que Vita écoutait attentivement, il reprit :) Les deux grandes tribus rivales sont les Shammer et les Aeneze. Elles s'affrontent depuis des siècles dans des luttes sanguinaires et si une tribu s'aventure sur le territoire de l'autre, c'est au péril de sa vie ! (Puis, craignant que l'évocation de ces violences n'ait effrayé Vita, il poursuivit d'un ton plus léger :) Heureusement ce n'est pas toujours aussi dramatique ! Et les bédouins sont souvent plus voleurs que criminels. Certains ont d'ailleurs mis au point une méthode infailible pour dévaliser impunément les voyageurs trop aventureux.

- Comment cela ? demanda Vita.

- Eh bien, cela m'est arrivé une fois. Je voyageais avec une caravane de touristes quand, soudain, une bande de voleurs se précipita sur nous dans un déploiement terrifiant de chevaux, de fusils à pierres et d'épées.

- Vous deviez être mort de peur ! s'écria Vita, haletante.

- C'était effectivement très désagréable, mais, à vrai dire, je ne me suis senti à aucun moment réellement en danger.

- Que s'est-il passé exactement ?

- Ils ont pris tout ce qui leur tombait sous la main; puis soudain est arrivée à bride abattue une autre bande de cavaliers.

- Et qui étaient-ils ?

- Des hommes de la même tribu. Ils ont fait semblant de nous défendre en mettant le premier groupe en fuite et ensuite ils nous ont réclamé un tribut pour nous avoir sauvé la vie !

Vita se mit à rire.

- Ainsi, vous avez payé deux fois ?

- Naturellement, c'était un coup monté !

Fascinée par les récits de Mr Davenport, Vita avait de plus en plus

hâte d'aller en Syrie. Depuis qu'elle avait mis sur pied ce projet, tout avait contribué à renforcer sa détermination.

Ne serait-ce par exemple que la visite de lord Bantham, venu lui faire ses adieux avant le départ.

Informé par le général que Vita acceptait sa demande en mariage, il était arrivé au château l'air triomphant, un sourire déplaisant sur ses lèvres minces.

- Nous nous marierons un mois après votre retour, déclara-t-il. Le prince de Galles et la princesse Alexandra m'ont informé qu'ils souhaitaient assister à la cérémonie.

- Quelle satisfaction pour vous ! s'exclama Vita d'un air sarcastique. (Mais aussitôt elle se reprit, craignant d'avoir été imprudente :) J'ai peur qu'un tel mariage avec tous ces invités de marque ne mette mes nerfs à rude épreuve !

- Vous n'aurez aucun souci à vous faire, répliqua lord Bantham avec suffisance, je vous dirai comment vous comporter et veillerai à ce que vous ne commettiez d'impairs.

- Vous êtes très bon, dit-elle d'un air reconnaissant, espérant que sa voix ne sonnait pas trop faux.

Profitant de leur tête-à-tête dans le salon, lord Bantham lui prit la main.

- Je suis sûr que nous serons très heureux ensemble. J'ai beaucoup de choses à vous apprendre et je suis certain que vous serez une élève docile.

- Oh oui... bien sûr, répondit-elle d'une voix douce et soumise, luttant contre le dégoût que lui inspirait le contact de la main de lord Bantham.

Elle sentait la pression de ses doigts courts et épais et avait une envie irrésistible de leur échapper. Lord Bantham l'enlaça pour l'embrasser. Elle eut tout juste le temps de détourner la tête afin qu'il rencontre sa joue et non ses lèvres et ce seul contact la remplit d'horreur et de répulsion. D'un léger mouvement de la taille, elle se dégagea de son étreinte.

- Je crois que papa veut vous voir car il a beaucoup de choses à vous dire. Ne le faisons pas attendre.

- Cela n'a rien d'urgent, répondit lord Bantham.

Au ton de sa voix, Vita sentit qu'il était plus prudent pour elle de se mettre hors de son atteinte. Aussi, ouvrit-elle promptement la porte afin qu'il ne puisse la toucher devant les valets de pied en faction dans le vestibule.

Par la suite, elle prit bien soin de ne pas se retrouver seule avec lui et réussit à déjouer toutes ses tentatives.

Il s'en montra légèrement désappointé, mais elle espéra qu'il mettrait son attitude sur le compte de la jeunesse et de l'inexpérience, trop imbu de lui-même pour en soupçonner la véritable raison.

Lord Bantham offrit de les accompagner jusqu'à Tilbury avec le général. Mais Vita réussit à l'évincer, de crainte qu'il n'essaie à nouveau de l'embrasser.

- Je veux être seule avec vous, papa, dit-elle. J'ai encore mille choses à vous demander sur l'Italie et je ne pourrai pas le faire tranquillement en présence d'un étranger.

- Lord Bantham n'est pas vraiment un étranger, ma chérie, répliqua le général, secrètement flatté que Vita l'exclusivité de sa présence.

Aussi finit-il par céder.

Tandis que le navire quittait le port, Vita ne cessait de se répéter « Lord Bantham est horrible, je ne l'épouserai jamais, fût-il le dernier homme sur terre. » Elle était d'ailleurs persuadée que ce mariage serait un désastre, comme celui de Jane avec lord Ellenborough. Elle pensant de plus en plus souvent à sa cousine et à chaque fois elle était envahie d'un sentiment d'attente joyeuse. Elle imaginait volontiers sa vie passionnante, si loin des sentiers battus. Dans ses récits, Bevil l'avait dépeinte comme une héroïne de roman, à la recherche du grand amour qui l'attendait quelque part dans le monde et qui lui était destiné.

- Es-tu sûr qu'elle l'a vraiment trouvé avec son sheikh ? lui demanda Vita un jour.

- J'en suis certain. Dès qu'elle l'a rencontré, toutes ses aventures et ses amours tumultueuses ont pris fin et il est le seul qu'elle ait jamais

appelé son « amour chéri ».

- Oh, Bevil ! Raconte, je t'en prie !

Mais Bevil avait hoché la tête en souriant :

- Tu es trop jeune et trop curieuse. Si tes parents savaient que j'ai seulement prononcé le nom de Jane devant toi, ils me mettraient à la porte sur-le-champ.

- Tu n'es pourtant pas le seul à en parler.

C'était vrai, et en écoutant les conversations, Vita avait presque tout appris de la vie de Jane.

Ainsi, par exemple, les mauvaises langues étaient allées bon train lorsque le prince Félix Schwarzenberg avait abandonné Jane avec deux enfants à charge, au moment même où la Chambre des lords prononçait son divorce d'avec lord Ellenborough. Mais sa force de caractère l'avait empêchée de s'abandonner au désespoir et peu de temps après, la famille apprit qu'elle était la maîtresse du roi Louis de Bavière et follement éprise de lui. Le roi était un homme charmant, cultivé, excentrique et réputé pour son penchant pour les jolies femmes. Il communiqua à Jane sa passion pour la sculpture et la peinture et lui fit aimer la Grèce, un amour qui se concrétisa plus tard en la personne d'Otto, fils de Ludwig, devenu roi des Hellènes. Mais bien avant cet événement, et à la surprise de tous, Jane épousa un gentilhomme bavarois, le baron Cari Theodor von Venningen. Le roi Ludwig dut intervenir en personne auprès du Vatican afin que le baron, un fervent catholique, pût épouser une divorcée.

Vita ne sut jamais pourquoi ce second mariage fut un échec, les lettres de Jane à sa famille ayant été apparemment peu révélatrices à ce sujet.

Une autre nouvelle fit bientôt scandale dans la famille un Grec séduisant, le comte Spyridon Theotoky, était amoureux de Jane. On rapporta l'histoire d'un terrible duel au cours duquel le comte avait reçu une balle dans la poitrine; et Jane, par ses soins dévoués, l'avait rendu à la vie. À peine fut-il rétabli qu'elle s'enfuit avec lui à Paris, abandonnant derrière elle mari, enfants et une respectabilité déjà fort compromise.

Après un second divorce, elle épousa Theotoky et s'installa avec lui à Corfou.

Les vieilles tantes avaient poussé un soupir de soulagement enfin elle

se fixe ! Espérons qu'elle saura se tenir à présent !

Pourtant, quinze ans plus tard, Jane devait rompre de nouveau. Était-ce la Méditerranée, sa beauté, sa luminosité et son atmosphère si particulière qui l'avait poussée à ce nouveau coup de tête : Vita se le demandait. La Grèce avait un côté sauvage et primitif que Jane n'avait probablement rencontré nulle part ailleurs et qui avait pu lui faire perdre la tête. À moins qu'elle n'ait succombé tout simplement au charme du roi Otto dont le comte Spyridon était l'aide de camp. Toujours est-il qu'elle se laissa séduire par l'idéalisme et le romantisme du jeune roi, exaltés par la beauté classique des vestiges antiques.

Mais pas plus que son père, Otto ne sut la rendre heureuse. On entendit alors parler d'un général albanais et cet épisode faillit bien échapper à la curiosité de Vita, tant on prenait soin de ne pas en parler devant elle.

Une tante lut un jour une lettre de Jane au sujet de ce général :

« C'est un homme splendide, grand, beau et plus séduisant à soixante ans que s'il en avait trente. »

La famille rassemblée écoutait bouche bée et en prenant des airs pincés que démentaient les regards brillants d'excitation.

- Elle est folle de lui ! Ils vivent dans une région reculée de la Grèce et font de grandes randonnées dans les montagnes sur des chevaux à peine domptés; la nuit, ils dorment dans des campements, au milieu d'une région infestée de brigands, vous vous rendez compte !

- Elle est folle !

- C'est une honte, un scandale ! Il ne faut plus jamais lui adresser la parole !

Mais c'était surtout pour la forme qu'ils protestaient et leur réprobation sonnait faux. En fait ils adoraient parler de Jane et auraient payé cher pour connaître toutes ses aventures. À côté de la sienne, leur vie leur semblait fade, terne et insipide.

Un écrivain français, ami de la famille, rencontra Jane à Paris à cette époque et raconta quelques-uns des scandales auxquels elle avait été mêlée. Il la portait aux nues et écrivit des lignes élogieuses sur la beauté de son corps, sur l'éclat doré de ses cheveux châains, sur ses mains d'aristocrate et ses grands yeux d'un bleu profond : « Sa peau a cette blancheur laiteuse si particulière aux Anglaises; la moindre émotion colore son visage et son sein palpite de passions contenues »,

écrivit-il.

Un tel langage était extrêmement osé, mais Vita ne se formalisait de rien. Elle aurait même souhaité que l'histoire de Jane avec son brigand albanais trouve un heureux dénouement. Mais hélas, Jane eut vite fait de se lasser du général Hadji Petros, chef des Pellikare. Il l'avait déçue comme tous les autres et, une fois de plus, elle avait le cœur brisé. C'est ainsi qu'à quarante-six ans elle quitta la Grèce pour la Syrie et là, trouva enfin le grand amour qu'elle cherchait depuis toujours.

Chaque fois qu'elle évoquait ainsi la vie tumultueuse de sa cousine, Vita ne pouvait s'empêcher de se demander si de telles aventures valaient la peine d'être vécues. Tout cela serait-il arrivé si Jane avait rencontré son sheikh à dix-huit ans? Comblée par cet amour unique, n'aurait-elle pas renoncé plus tôt aux autres hommes ? Seule sa cousine pouvait lui fournir cette réponse et voilà pourquoi elle voulait tant la rencontrer.

Heureusement, la providence semblait servir ses plans.

En effet, avant même d'arriver à Naples, lady Crowen tomba malade. Peut-être était-ce la traversée agitée du golfe de Gascogne, ou bien une légère intoxication alimentaire, ou encore, comme le pensait Vita, un malaise dû à l'âge.

Toujours est-il qu'en arrivant à Naples, on la transporta aussitôt dans le meilleur hôtel de la ville où elle s'alita. Edward Davenport leur avait réservé une suite vaste et confortable et Vita n'eut aucun scrupule à laisser lady Crowen entre les mains de Martha pour aller explorer la ville avec lui.

Bien entendu, son souci majeur n'était pas de se promener, mais de s'orienter afin de pouvoir se débrouiller seule le moment venu. Après avoir marché quelque temps en compagnie de Mr Davenport, elle le quitta sous le prétexte d'aller prendre des nouvelles de lady Crowen. À peine arrivée à l'hôtel, elle ressortit par une porte latérale et prit une voiture de louage pour se rendre au plus proche bureau de la compagnie maritime. L'employé, en bon Italien, était sensible au charme féminin et fut immédiatement séduit en voyant apparaître Vita. Il se mit en quatre pour lui être agréable et eut vite fait de lui donner tous les renseignements qu'elle désirait.

La ligne Naples-Beyrouth était desservie presque tous les jours et il lui conseilla d'embarquer dès le lendemain matin :

- Le navire est très confortable et conviendra donc parfaitement à une

aussi jolie voyageuse.

Il lui proposa ensuite de lui trouver un guide. Vita lui ayant donné son accord, il sortit et revint presque aussitôt avec un jeune homme, le lui présentant avec l'air du prestidigitateur qui extrait un lapin de son chapeau.

Le guide s'appelait Dira. Il était sympathique et semblait bien élevé. D'origine arabe, il parlait couramment la langue et connaissait également très bien la Syrie.

Cela convenait parfaitement à Vita il s'occuperait sur place de toute l'organisation de leur voyage et, de plus, elle espérait bien qu'il lui apprendrait un peu d'arabe pendant la traversée, la jeune fille étant persuadée que cela lui serait utile par la suite.

Elle le mit donc au courant de ses projets, lui expliquant qu'il devrait l'accompagner de Beyrouth à Damas et la protéger contre d'éventuelles attaques. Elle ajouta qu'elle se rendait à Damas pour y rencontrer sa cousine, l'honorable Jane Digby El Mezrab.

Dira eut l'air favorablement impressionné :

- Cette dame est très connue et respectée; elle a une maison magnifique, dit-il d'un ton plein de considération.

Le marché fut vite conclu. Vita paya le prix de la traversée et prit rendez-vous avec Dira pour le lendemain à 7 heures. Puis elle retourna à l'hôtel.

Elle venait de faire le premier pas vers sa grande aventure, mais il lui restait encore un problème à résoudre celui de l'argent. Son père lui en avait donné un peu pour ses menues dépenses, mais c'était à Davenport qu'il avait confié l'essentiel de l'argent du voyage. Après y avoir réfléchi, elle décida que le moment était venu de vendre ses bijoux, qu'elle avait d'ailleurs emportés à cette intention.

Elle demanda au concierge de l'hôtel s'il pourrait mettre quelqu'un à sa disposition pour l'accompagner chez le plus grand bijoutier de la ville.

Le concierge eut l'air surpris :

- Le *signor* Davenport vient de monter dans sa chambre, *signorina*. Ne peut-il pas vous accompagner ?

- Non, non, il est trop fatigué. Il a une longue journée derrière lui et, de plus, je veux lui faire une surprise ainsi qu'à la contessa qui, comme

vous le savez, est souffrante.

Le concierge se rendit aux raisons de Vita. Charmé par son air candide et son regard innocent, il lui appela une voiture et chargea un employé de l'hôtel de l'accompagner chez un bijoutier, le plus intègre de toute l'Italie, lui assura-t-il.

Vita avait quelques doutes à cet égard, mais elle le remercia néanmoins de son obligeance.

À la bijouterie, un vendeur la conduisit aussitôt auprès du patron. Elle lui expliqua qu'elle voulait vendre ses bijoux pour aider son amie la contessa qui, se débattait dans les pires difficultés à cause des dettes de jeu contractées par son fils.

- Si je lui dévoile ce projet, elle fera tout pour m'en détourner. Voilà pourquoi je suis venue vous voir à son insu une fois devant le fait accompli, elle ne pourra pas refuser mon aide.

- Êtes-vous bien sûre que ces bijoux sont à vous, *signorina* ? demanda le bijoutier, soupçonneux.

- Je suis riche, *signor*, et je me réjouis de pouvoir, grâce à ma fortune, tirer mes amis de ce mauvais pas, répondit Vita avec une franchise et une assurance qui dissipèrent aussitôt les doutes du bijoutier.

- Je rends hommage à votre générosité, dit-il en s'inclinant.

Après avoir examiné les bijoux, il lui remit une somme importante qui correspondait à leur valeur.

Vita ne put s'empêcher de penser qu'elle aurait pu plus mal tomber.

Ce second obstacle franchi, il ne lui restait plus qu'à quitter l'hôtel, le lendemain matin, sans éveiller l'attention. Mais avant, il fallait qu'elle prépare ses bagages. Elle ne tenait pas à emporter toutes ses affaires, mais simplement le strict minimum et, surtout, ses vêtements de cavalière.

Dès qu'elle fut seule, elle prit une valise et se hâta de la remplir.

Ensuite, elle écrivit un mot à lady Crowen, lui avouant en toute franchise qu'elle voulait voir sa cousine dont elle avait tant entendu parler. Sachant qu'on ne lui permettrait jamais de la rencontrer si elle en exprimait le désir, elle prenait elle-même cette initiative et partait pour la Syrie avec un guide qu'on lui avait recommandé et qui veillerait sur elle.

Elle poursuivait sa lettre en ces termes:

« Je ne compte pas, chère lady Crowen, être absente plus de trois semaines. Peut-être même serai-je de retour avant, car il y a des bateaux presque tous les jours au départ de Beyrouth, Voulez-vous bien m'attendre ici avec Mr Davenport ? À mon retour, nous déciderons s'il est opportun de parler de ce voyage à papa. Je vous prie de ne pas lui écrire pour le moment. Il est très occupé et cela l'inquiéterait inutilement. »

Elle fit une pause, relut ce qu'elle venait d'écrire et ajouta avec malice :

« Il serait sans doute sage que Mr Davenport aille racheter mes bijoux. Je les ai vendus à un honnête bijoutier dont voici l'adresse. Je lui ai raconté que je voulais venir en aide à un jeune homme qui avait contracté des dettes de jeu ! Mr Davenport n'aura qu'à lui dire que le joueur a finalement remboursé ses dettes et m'a restitué l'argent prêté. Nous éviterons ainsi que papa ne nous pose des questions embarrassantes sur mes bijoux à notre retour... Pardonnez, je vous prie, le souci que je vous cause. Je vous assure que je n'agis pas à la légère comme vous pourriez le croire. Bien au contraire, ce voyage est décisif pour mon avenir. J'ai de bonnes raisons pour souhaiter voir ma cousine, c'est pourquoi j'espère, chère comtesse, que vous ne serez pas trop fâchée.

Puis-je compter sur votre compréhension et sur vos bons vœux pour m'accompagner au cours de ce voyage ? »

Vita signa, ferma la lettre et la plaça en évidence sur sa coiffeuse.

Martha la trouverait le lendemain matin en venant la réveiller. Elle imaginait l'émoi et l'agitation que provoquerait sa disparition, mais il serait trop tard pour la rattraper. Elle était sûre qu'en définitive ils préféreraient l'attendre plutôt que d'avertir immédiatement son père et de s'exposer à des reproches bien mérités.

Vita avait longtemps hésité à mettre Martha dans le secret et à l'emmener, mais Martha n'avait rien d'une aventurière !

Elle adorait Vita depuis toujours et ne cessait de s'inquiéter de sa ressemblance croissante avec sa cousine Jane.

Elle ne perdait pas une occasion de lui répéter que la beauté physique est périssable et que seule compte celle de l'âme. Elle accompagnait ces remarques de vieux adages, énonces avec une crainte

respectueuse, comme pour conjurer le mauvais sort. Plus Vita grandissait, plus se développaient sa personnalité et son esprit d'indépendance, et Martha redoutait le moment où elle perdrait tout contrôle sur cette enfant qu'elle avait élevée.

Vita aimait beaucoup sa vieille et fidèle servante. Parvenue aux préparatifs ultimes, elle eut brusquement envie d'aller la trouver pour lui demander de ne pas s'inquiéter pendant son absence. Mais elle résista à la tentation, sachant que Martha désapprouverait ce projet et ferait tout pour qu'elle l'abandonne.

Martha était en effet très snob et la perspective du mariage de Vita l'enchantait. Vita allait devenir pairesse, elle pourrait assister à l'ouverture du Parlement et deviendrait sans doute à brève échéance dame de compagnie de la reine tout cela représentait pour Martha le comble de la réussite sociale.

Certes, elle reconnaissait que lord Bantham était un peu vieux, mais il était si distingué et avait tant d'allure ! Sa richesse et son rang compensaient aux yeux de Martha ses imperfections.

- Mais Martha, je veux être amoureuse ! s'était un jour exclamée Vita.

- Cela viendra, une fois mariée, avait répondu Martha d'un air avisé.

- Comment peux-tu en être si sûre ?

- Voyons, ma petite chérie, n'importe quelle jeune fille souhaite avoir un mari. Son Excellence veillera sur toi. Vous donnerez des réceptions et tu t'occuperas de ses invités. Enfin, si Dieu le veut, vous aurez des enfants.

Vita avait frémi, envahie du même sentiment de répulsion que lorsque lord Bantham l'avait embrassée sur la joue. Elle ne savait pas ce qui se passait exactement pour qu'un homme et une femme aient des enfants, mais avec lord Bantham cela ne pouvait être qu'une chose intolérable.

Il était donc inutile de discuter avec Martha et plus encore de compter sur son aide pour échapper à ce mariage.

Il ne lui restait plus que sa cousine Jane comme ultime recours. Vita avait retourné le problème jour après jour pendant la traversée, pour en arriver à la conclusion qu'elle devrait affronter seule la dernière étape de son voyage, de Naples à Damas.

L'échéance était maintenant proche et Vita allait passer sa dernière nuit à Naples.

Martha était venue l'aider à se déshabiller et l'avait bordée avant de lui souhaiter bonne nuit.

- Je te réveillerai à 8 heures, ma petite chérie, dit-elle.

- J'aimerais mieux un peu plus tard, Martha, car je suis très fatiguée; disons 8 h 30, 9 heures, et préviens Mr Davenport que nous n'irons pas à Pompéi avant 11 heures.

- Je le lui dirai. Si tu as besoin de moi plus tôt que prévu, c'est arrangé avec la femme de chambre; elle viendra me chercher immédiatement si tu sonnes deux coups.

- Bonne idée, Martha ! Je suis épuisée ce soir. C'est sans doute la chaleur.

- Tu n'es pas malade, j'espère, demanda Martha avec inquiétude.

- Oh, non, pas du tout ! Bonne nuit, ma chère Martha.

- Bonne nuit et que Dieu te garde, répondit Martha en quittant la pièce.

Vita avait délibérément demandé à Martha de la réveiller plus tard pour gagner un peu de temps.

Le bateau devait partir à 7 h 30, mais il aurait probablement du retard. Vita avait entendu dire que les Italiens étaient rarement ponctuels. Enclins à se laisser vivre, ils n'aimaient pas se bousculer et les Napolitains en particulier étaient réputés pour leur indépendance et leur insubordination. Tout ce que demandait Vita, c'était que le bateau soit en mer au moment où l'on découvrirait son départ.

Incapable de trouver le sommeil, Vita se releva et se mit à la fenêtre. Les étoiles étincelaient sur un ciel de velours et leur éclat donnait à la mer un reflet argenté. Le long du golfe et accrochées au flanc des collines, des lumières scintillaient çà et là comme des diamants dans l'obscurité. L'air était tiède et parfumé.

Un sentiment exaltant d'excitation envahit soudain Vita. Pour la première fois de sa vie, elle agissait de sa propre initiative et faisait exactement ce qu'elle voulait, sans personne pour lui dicter sa conduite. Elle n'avait aucun remords à agir ainsi en cachette : n'était-ce pas son père lui-même qui l'y poussait en prétendant lui faire épouser un homme qu'elle détestait ?

Il eût été parfaitement inutile de tenter de le faire renoncer à ce projet

: convaincu de la justesse de son choix, rien ne l'en aurait fait démordre. Et pourtant, Vita aurait encore préféré se suicider plutôt que d'épouser lord Bantham.

L'épouser, c'était dire adieu à tous ses rêves d'un amour noble et pur, c'était dire adieu à l'espoir même du bonheur. Dès son plus jeune âge, Vita s'était montrée sensible au spectacle de la beauté et aux sentiments élevés. Ce penchant s'était développé au cours des années, encourage par ses précepteurs. Grâce à eux, elle avait découvert les tableaux de Botticelli et l'histoire du Taj Mahal, qu'un prince avait fait construire par amour. Elle avait aussi appris des poèmes exprimant les joies et les tourments amoureux, souhaitant devenir un jour l'inspiratrice de tels sentiments. Elle avait lu Byron, Shelley, Keats et dévorait tous les romans d'amour qu'elle pouvait se procurer.

Il y en avait peu dans la bibliothèque paternelle, mais il se trouvait toujours une amie pour lui en prêter un en chuchotant : « Ne le dis pas à maman ! », de crainte que celle-ci ne leur en interdise la lecture. Ce n'étaient pourtant que des romans anodins qui, selon la tendance de l'époque, se terminaient invariablement par la mort tragique de l'héroïne et le désespoir du héros.

Les amies de Vita versaient quelques larmes, tout en caressant secrètement le rêve d'être mêlées à de telles aventures.

Quant à Vita, une aussi triste fin ne l'attirait guère. Ce qu'elle voulait par-dessus tout, c'était vivre et faire comme sa cousine chercher le grand amour et le trouver. Dans ses moments de rêverie, elle imaginait l'homme idéal qu'elle était sûre de rencontrer à son tour et qui saurait, seul, la combler. Souvent, elle se demandait ce qu'elle éprouverait quand il l'attirerait dans ses bras pour l'embrasser. En tout cas, une chose était certaine : ce ne serait pas ce qu'elle avait ressenti avec lord Bantham !

Bien des hommes lui avaient déjà pris la main, en lui murmurant des mots d'amour, mais elle n'avait permis à aucun d'aller plus loin. Elle avait décidé de n'accorder son premier baiser qu'à celui qu'elle aimerait vraiment et qui deviendrait son époux.

À cette pensée, elle reprit brusquement contact avec la réalité et fut prise d'un accès de désespoir :

- Si cousine Jane ne m'aide pas, le seul homme auquel reviendra ce privilège sera lord Bantham. Comme je le hais !

Presque aussitôt, sa révolte céda devant une certitude quelque part au-

delà de cette nuit étoilée et de la mer scintillante, se trouvait un homme qui l'aimerait comme elle voulait être aimée.

Et si elle faisait un pas vers lui, peut-être en ferait-il un à sa rencontre ?

De tout son être, elle lui lança un appel :

« Viens à moi ! Aide-moi à te trouver ! supplia-t-elle intérieurement. Fais-moi découvrir le véritable amour... »

Un instant, elle crut que le cri de son cœur abolissait les limites du temps et de l'espace et qu'elle allait recevoir une réponse.

Mais le silence de la nuit demeura impénétrable et elle sentit soudain un grand vide.

« Je suis seule », se dit-elle, et cette pensée l'effraya.

3

Le bateau avançait dans la lumière bleutée de l'aube.

Un vent fort le faisait tanguer et les vagues s'ourlaient d'écume blanche.

Le *signor* Dira remarqua d'un air sombre que la mer serait agitée au moins jusqu'à Athènes, leur première escale.

Cette nouvelle n'inquiéta guère Vita qui avait le pied marin. Déjà, au cours de la première traversée, la tempête avait fait rage dans le golfe de Gascogne, mais Vita n'en avait pas souffert, tandis que les autres passagers avaient le mal de mer. Accoudée au bastingage, elle regardait Naples s'éloigner dans la brume matinale.

Soudain, elle se tourna vers son guide :

- Il serait bon, *signor*, que nous commencions tout de suite mes leçons d'arabe. Nous avons peu de temps devant nous et j'ai tout à apprendre, dit-elle.

Ils allèrent s'asseoir à l'abri du vent. Dira semblait douter qu'elle apprenne grand-chose avant d'arriver à Beyrouth, mais Vita était optimiste. Ne parlait-elle pas déjà le français, l'espagnol, l'italien et un peu l'allemand ? Sans en tirer fierté - sa cousine Jane connaissait, elle, neuf langues -, elle considérait néanmoins que cela devrait lui faciliter l'apprentissage d'une nouvelle langue.

Très vite, Dira fut rempli d'admiration devant ses dons elle assimilait immédiatement les mots qu'il lui enseignait et donnait toujours la réponse juste quand il l'interrogeait un peu plus tard.

Faute de temps, ils laissèrent de côté l'écriture arabe, se limitant au langage de tous les jours.

Tout en remplissant ses fonctions de professeur. Dira parla de lui de père arabe et de mère italienne, il avait vécu en Syrie jusqu'à l'âge de dix-huit ans. C'est alors que son père était mort et que toute la famille était retournée vivre à Naples, patrie de sa mère. Vita en profita aussitôt pour l'assaillir de questions sur les bédouins et le jeune

homme lui répondit de façon détaillée.

Elle apprit ainsi que les guerres tribales étaient moins dévastatrices que Bevil ne l'avait laissé entendre dans ses terrifiants récits.

Les bédouins n'étaient armés pour la plupart que de lances et de vieux pistolets d'arçon qui faisaient en général plus de peur que de mal. En outre, un accord tacite entre les ennemis voulait qu'ils se dédommagent mutuellement des pertes infligées, selon le principe du *nak el dam* :

- Si un Aeneze tue un autre Aeneze, le prix s'élève à cinquante chamelles, un *deloul* - chameau que l'on peut monter -, une jument, un esclave noir et un fusil, expliqua le *signor* Dira.

- Et que se passe-t-il si l'on ne paie pas ?

- C'est une question d'honneur chez les Arabes, répondit-il, choqué. Quand une tribu a une dette de sang, elle s'en acquitte toujours, même s'il faut des années pour cela.

- C'est une façon civilisée de faire la guerre, remarqua Vita en souriant.

- Cela évite en tout cas bien des tueries inutiles.

Vita lui demanda alors de lui parler des femmes des bédouins, voulant savoir en particulier s'il était vrai que les hommes les considéraient comme leur bien.

Dira réfléchit un moment avant de répondre :

- Chez les bédouins, la fille nubile jouit de plus de respect que la femme mariée. Avoir une vierge sous son toit est pour le chef de famille un honneur et une source de bénédictions.

- Et lorsqu'elle se marie ? demanda Vita.

- Alors elle ne vit plus que pour satisfaire les désirs de son époux.

Quelle morne existence ! songea Vita. Et pourtant n'était-ce pas celle de sa cousine Jane depuis des années ? Eperdument amoureuse de son mari, elle acceptait que celui-ci la domine, comme aucun homme ne l'avait fait auparavant, et elle vivait heureuse ainsi. Et ce n'était pas tout au cours de leurs séjours dans le désert, elle revêtait la traditionnelle robe bleue des femmes de bédouins et avait même adopté leur coutume de marcher pieds nus. Vita avait peine à croire

tout cela en se rappelant ce qu'elle avait entendu dire sur l'élégance et l'extravagance de Jane, sans compter les fabuleux bijoux offerts par le roi Louis et ses autres adorateurs.

Il était difficile d'imaginer qu'elle avait renoncé à ce brillant passé, simplement par amour, et qu'elle se contentait à présent d'attendre avec soumission le retour de son mari, comme n'importe quelle femme de sa race. Bien que son projet soit en bonne voie, Vita n'arrivait pas à croire qu'elle allait enfin rencontrer sa cousine et obtenir son aide pour résoudre ses problèmes. C'était l'aventure la plus fantastique et la plus exaltante qu'elle ait jamais imaginée. Cette pensée lui donna une nouvelle ardeur. Toute la journée, elle apprit sans relâche des mots et des phrases, mettant à profit les quelques moments de pause pour continuer à interroger le *signor* Dira sur les bédouins et particulièrement sur leurs chevaux.

Elle espérait en effet tempérer la colère de son père en lui rapportant des renseignements précis et inédits sur les chevaux arabes qui étaient sa passion. Par chance Dira en savait long à leur sujet, car la tribu dont il faisait partie en possédait beaucoup. Lui-même était d'ailleurs un très bon cavalier.

- Je suis sûre que ma cousine, l'honorable Jane Digby, a des chevaux exceptionnels, dit Vita.

- En effet ! répondit Dira. Le sheikh Abdul Medjuel El Mezrab n'achète que des chevaux magnifiques et la jument que monte sa femme fait l'envie de tout Damas!

Il lui expliqua alors que la taille des pur-sang arabes allait de quatorze à quinze paumes et que, toutes proportions gardées, ils avaient la tête plus grosse que les pur-sang anglais.

- Mon père m'a dit aussi qu'ils ont les oreilles particulièrement fines et bien dessinées, remarqua Vita.

- C'est exact, de même qu'ils portent haut leur queue, au pas comme au galop. C'est une caractéristique de la race.

En parlant de chevaux, Vita se rappela soudain en avoir vu embarquer un au départ de Naples. Mais, toute à sa crainte que le bateau ne parte pas ou que lady Crowen ne réussisse à la rattraper, elle n'y avait guère prêté attention sur le moment. Maintenant qu'ils quittaient Athènes et que la mer devenait encore plus forte, elle s'inquiéta de lui et demanda au *signor* Dira

- Il y a un cheval à bord. Est-ce un arabe ?
- Bien sûr ! Je l'ai vu, c'est même un étalon Sheyfi.
- Quelle est cette race ?
- C'est une race assez rare. Les seuls spécimens actuellement en Europe appartiennent aux écuries royales d'Italie. Ils descendent directement des Bint El Ahwaya et ce sont les Kehilans, les premiers disciples du Prophète, qui les ont élevés.
- Dites-m'en davantage, je vous en prie, s'exclama Vita, au comble de l'excitation.
- Les Sheyfi sont des pur-sang très racés. La seule tribu qui ait jamais possédé ces étalons est celle du sheikh Shaalan El Hassein, de la branche des Shammer.
- Les ennemis des Aeneze, dit Vita aussitôt.
- C'est cela.
- Il faut que j'aille voir ce cheval de plus près.
- C'est une belle bête. J'ai appris qu'il avait été envoyé aux écuries royales pour couvrir les juments dont le roi a l'usage exclusif.
- Allons voir ce cheval immédiatement ! s'exclama Vita.

Elle regrettait d'avoir perdu du temps et d'avoir failli manquer, par distraction, cette occasion exceptionnelle.

Ils ne trouvèrent personne à qui demander l'autorisation de descendre dans les cales. Heureusement, Dira avait une grande habitude des navires qui sillonnaient la Méditerranée et il guida Vita, l'aidant à descendre par les écoutilles.

Les cales étaient sales et exhalaient une odeur désagréable; pourtant c'était en principe un des bateaux les plus modernes et les plus confortables de la ligne.

En embarquant, Vita avait été surprise car le confort était loin des descriptions élogieuses que lui en avait faites l'employé de la compagnie maritime.

Sa cabine était mal meublée et sa couchette, dure et inconfortable. Mais ces détails lui importaient peu; la seule chose qui comptait était d'avoir réussi à partir.

En descendant ainsi dans les cales du navire, elle imaginait l'effroi de sa mère si celle-ci l'avait vue dans cette situation.

Ils trouvèrent le cheval, installé dans un box rudimentaire à l'arrière du bateau. Il tourna la tête et fixa sur eux ses grands yeux sombres.

C'était un bai magnifique, à la robe tachetée de noir. Haut de plus de quinze paumes, il avait de grandes oreilles pointues, deux pattes blanches et une étoile blanche sur le nez.

- Il est splendide ! s'exclama Vita.

Dira tapota l'encolure de l'animal et Vita s'approcha pour le caresser doucement entre les yeux.

- N'ayez aucune crainte, fit Dira. Les chevaux arabes sont doux et affectueux. Ils n'ont pas peur des hommes et se laissent approcher facilement.

- Je l'ignorais.

- Ils sont réputés pour leur courage et leur douceur. Il est vrai qu'ils n'ont jamais eu l'occasion d'apprendre la peur, car ils ont toujours été bien traités. Leur affection est même parfois envahissante, ils se frottent à leur maître, suivent ses enfants et on a bien du mal à s'en débarrasser, ajouta-t-il en souriant.

- Comme c'est touchant ! s'exclama Vita.

L'étalon frottait ses naseaux contre son épaule et semblait apprécier qu'elle lui parle et s'occupe de lui.

En jetant un coup d'œil autour d'elle, elle constata que le cheval était très mal installé.

- Regardez, il n'a ni eau ni fourrage ! s'écria-t-elle, consternée.

- En effet. Pourtant un bédouin l'accompagne, ainsi qu'un palefrenier, un Italien je crois.

- Allez donc les chercher, dit Vita. Ce cheval doit mourir de faim et de soif, si on l'a laissé sans soins toute la journée.

Dira acquiesça et laissa Vita auprès de l'étalon. Elle se mit à l'examiner afin de bien retenir ses caractéristiques, tout excitée à l'idée de raconter à son père qu'elle avait vu un Sheyfi.

Elle était convaincue que l'étalon était parfait en tout point puisqu'il

avait été sélectionné par les écuries royales. Elle n'aurait sûrement pas l'occasion de revoir semblable merveille au cours de son voyage en Syrie.

Le *signor* Dira réapparut au bout d'un moment :

- Le bédouin responsable du cheval est terrassé par le mal de mer. J'ai d'ailleurs eu du mal à le trouver. Il refuse de venir et ne cesse de gémir.

- Et l'autre ?

- Il est également hors d'état de s'occuper du cheval.

- Qu'entendez-vous par là ?

- Pour ne rien vous cacher, *signorina*, il boit.

Lui non plus ne supporte pas la mer et il a résolu le problème en se soûlant.

- Quelle honte ! C'est impensable que le propriétaire d'une si belle bête ne s'arrange pas pour qu'elle soit mieux traitée.

- Je suppose que le sheikh Shaalan serait très contrarié de cette négligence, mais après tout, il n'est pas là pour la voir, répliqua Dira sèchement.

- Dans ce cas, c'est nous qui devons-nous occuper de ce cheval. Où y a-t-il un seau ?

Dira eut l'air surpris.

- Je pense, *signorina*, qu'il vaut mieux ne pas intervenir. D'ailleurs, ce n'est guère un travail pour vous.

- Quand il s'agit de secourir un animal, aucun travail ne me rebute. Et si vous croyez que je pourrais dîner tranquillement pendant que ce pauvre cheval meurt de faim et de soif, vous vous trompez.

Le *signor* Dira eut un petit sourire amusé; sans doute la prenait-il pour une de ces Anglaises un peu folles qui font plus de cas des animaux que de leurs propres enfants. Mais peu lui importait. Usant d'autorité, elle insista pour qu'il aille chercher un seau d'eau. Il s'exécuta de mauvaise grâce. À son retour, le cheval se précipita sur le seau et le vida d'un trait. Vita pria Dira d'aller le remplir à nouveau, puis elle donna à l'animal son fourrage qu'elle avait fini par découvrir dans un sac à proximité du box.

Après s'être assurée qu'il ne lui manquait plus rien, elle remonta sur le pont.

Pendant le dîner, d'ailleurs assez médiocre, Dira oublia qu'il avait été traité comme un palefrenier et s'épanouit lorsque Vita lui réclama d'autres récits sur la Syrie, ajoutant, pour le flatter, combien elle appréciait sa connaissance et son expérience du pays.

Il profita de sa requête pour aborder la question qui le préoccupait celle du trajet Beyrouth- Damas. L'arrivée à Beyrouth étant prévue pour le lendemain, il commençait à s'en inquiéter. Il faudrait trouver des chevaux résistants pour que le voyage soit le plus rapide possible ainsi qu'une escorte nombreuse pour assurer leur protection. Cela coûterait fort cher.

Vita s'empressa de le rassurer sur ce point, tout en s'amusant de voir combien il semblait appréhender les dangers qui les attendaient. Craignant qu'il ne se ravise et refuse à la dernière minute de l'accompagner, Vita changea de sujet :

- Racontez-moi comment se passe un mariage chez les bédouins, le pria-t-elle, sachant à quel point il aimait s'écouter parler.

- La plupart des bédouins se contentent d'une seule épouse. La cérémonie est très simple. Cinq ou six jours après le *talab* - les fiançailles - le marié apporte un agneau devant la tente de son futur beau-père et lui tranche la gorge. Dès que le sang de la bête se répand sur le sol, on considère que la cérémonie du mariage est accomplie.

- Y a-t-il une fête ensuite ?

- Bien sûr. Tout le monde festoie et chante. (Il fit une pause avant de poursuivre en pesant bien ses mots :) Après le coucher du soleil, le marié regagne une tente dressée pour lui à l'écart du camp. Il y entre et attend l'arrivée de sa jeune épouse.

- J'aurais plutôt imaginé le contraire, dit Vita en souriant.

- Eh bien, non. C'est alors que la mariée, par pudeur et timidité, s'enfuit en courant d'une tente à l'autre, jusqu'à ce qu'on l'attrape. Elle est alors portée en triomphe par les femmes jusqu'à la tente de son mari.

- A-t-elle vraiment si peur ?

- C'est plutôt une question d'usage on attend d'elle qu'elle pleure et se débatte; en se comportant ainsi, elle montre aux yeux de tous qu'elle

est chaste et pure. Parfois elle lutte avec une violence et un désespoir tels que son mari doit effectivement la battre pour qu'elle se soumette.

Tout cela semblait bien primitif à Vita, mais elle ne dit mot. Après le dîner, elle prit congé du *signor* Dira en le remerciant et alla se coucher.

La mer était plus calme et elle put se déshabiller sans être trop secouée.

Avant de s'endormir, elle pensa au cheval qui était au fond de la cale. Si elle ne s'était pas occupée de lui, il serait en piteux état à présent. Elle imagina la colère de son père si un palefrenier se laissait aller à une telle négligence. Elle décida d'aller voir l'étalon une dernière fois si elle en avait le temps avant l'arrivée à Beyrouth. Elle se réveilla assez tard le lendemain matin et était tout juste prête lorsque Dira frappa à sa porte, lui annonçant que le bateau entrait dans le port.

Sans plus tarder elle monta sur le pont et fut éblouie par la beauté des montagnes qui surplombaient la ville. Leurs crêtes couronnées de neige étincelaient dans le soleil éclatant.

Le long du rivage, les amandiers et les pêcheurs étaient en fleur. Les maisons blanches carrées avec leurs toits en terrasse lui semblèrent très orientales après les tours et les dômes de Naples.

- Je me demande comment va le cheval, dit-elle à Dira tandis que le bateau s'approchait du quai.

- Le palefrenier doit avoir repris ses esprits maintenant.

- Nous devrions aller le réprimander. Il aurait pu au moins charger quelqu'un de s'occuper du cheval, s'il en était incapable lui-même. D'ailleurs, s'il avait eu un peu de bon sens, il aurait rempli le seau avant le départ du bateau.

- Je ne crois pas qu'il soit sage de faire des reproches à un homme du sheikh Shaalan, dit le *signor* Dira avec nervosité.

- On dirait que vous avez peur de lui, rétorqua Vita d'un air de provocation.

- C'est un homme très important, *signorina*.

- Peut-être, néanmoins je trouve que l'un de nous devrait aller parler à son domestique. Sinon, il est capable de recommencer, au risque de porter préjudice à une bête de prix.

Dira ne répondit rien et Vita sentit qu'il ne voulait pas se mêler de ce qui, selon lui, ne le regardait pas. Peut-être aussi craignait-il les représailles d'une tribu de bédouins !

Elle n'en restait pas moins furieuse de voir traiter un animal avec autant de légèreté. Elle était persuadée que si la traversée avait été plus longue, le bédouin, toujours affaibli par le mal de mer, n'aurait pas fait le moindre effort pour s'occuper du cheval dont il avait la charge.

À son expression, elle devina le conflit intérieur qui agitait son compagnon de voyage valait-il mieux perdre la face devant elle en refusant de réprimander le palefrenier, ou bien encourir le courroux du sheikh en intervenant ?

Soudain, il poussa un cri :

- Tout va bien, *signorina* ! Vous n'avez plus à vous faire de souci pour l'étalon.

- Pourquoi ?

- Le sheikh Shaalan est ici en personne. Soyez sûre que désormais le cheval sera en de bonnes mains.

- Où est-il ? demanda Vita.

En guise de réponse, le *signor* Dira lui désigna un Arabe qui attendait, à l'écart de la foule massée sur le quai. Il portait le costume traditionnel, une longue robe blanche, appelée *kombar* et par-dessus un dolman noir brodé d'or, comme il convient aux personnages de marque. Il était chaussé de magnifiques bottes jaunes et un keffieh blanc, retenu par quatre cordons de poils de chameau tressés, était posé fièrement sur sa tête.

Quand ils furent plus près, Vita remarqua qu'il portait à sa ceinture un lourd poignard ciselé.

Le sheikh était plus grand que les hommes qui l'entouraient et, avec son port de tête altier, il était impressionnant de force et d'autorité naturelle.

« Même vêtu simplement, il s'imposerait par son allure », pensa Vita.

- Voici donc le sheikh Shaalan El Hassein ! dit-elle à voix basse, prononçant ce nom arabe comme le lui avait enseigné le *signor* Dira.

- En personne, *signorina* ! C'est l'ennemi juré du sheikh Medjuel El Mezrab et de sa femme, rappelez-vous.

A ces mots, Vita observa le sheikh avec plus de curiosité encore.

Dès que le bateau fut amarré, Dira la pressa de rassembler ses affaires, afin de débarquer parmi les premiers. Un porteur se chargea de la valise de Vita. À sa descente du bateau, un déferlement de mots inconnus l'assaillit de toutes parts. Elle regretta de ne pas en comprendre le sens et fut soulagée de reconnaître çà et là quelques mots de français.

- Par ici, *signorina*, si vous voulez bien, fit Dira tout en donnant des ordres au porteur et en frayant ostensiblement un chemin à Vita parmi la foule compacte.

La jeune fille se retrouva soudain à proximité du sheikh, toujours au même endroit, un peu en retrait de la foule.

Quelques hommes l'entouraient, vêtus de dolmans noirs.

Vita en déduisit qu'ils devaient tous appartenir à la même tribu, puisque les Aeneze, la tribu rivale, ne portaient jamais de noir. Prise d'une soudaine inspiration, elle se dirigea vers lui. En approchant, force lui fut de constater qu'elle n'avait jamais vu un homme aussi beau des traits réguliers, de grands yeux sombres - presque noirs - et surtout un nez aquilin très différent de celui des autres Arabes.

Elle fut frappée par son regard impassible, en apparence indifférent à ce qui l'entourait. Elle s'arrêta devant lui et lui demanda :

- Vous êtes bien le sheikh Shaalan El Liassein ?

Il lui jeta un regard perçant et inclina la tête en guise de réponse.

- Parlez-vous français, monsieur ?

- Oui, mademoiselle !

- Monsieur, je dois vous informer de ceci l'homme auquel vous aviez confié votre étalon a honteusement manqué à ses devoirs. Vous ne devriez pas laisser cet animal magnifique entre des mains aussi peu sûres !

Encore en proie à l'indignation, Vita parlait avec fougue.

Le sheikh cligna des yeux avec insolence avant de répondre :

- Insinuez-vous, mademoiselle, que mon homme ait maltraité le cheval ?

- En quelque sorte, monsieur sous prétexte qu'il avait le mal de mer, il l'a laissé sans eau, ni fourrage. Si mon guide et moi ne l'avions pas nourri et désaltéré, il aurait sûrement souffert, d'autant plus que la traversée a été rude, répondit Vita.

Après un bref silence, le sheikh demanda :

- Dois-je réellement vous croire ?

- Voyons, monsieur, quel intérêt aurais-je à vous raconter cela si ce n'est que je me soucie avant tout du bien de l'animal en question ? Je ne reproche pas au palefrenier d'avoir eu le mal de mer, mais il aurait pu prendre des dispositions afin que quelqu'un s'occupe du cheval à sa place ! s'écria Vita avec colère.

Le sheikh demeura un instant silencieux.

- Je prends note de ce que vous me dites, déclara-t-il enfin d'un ton froid.

Sa réserve empreinte de morgue agaça profondément Vita.

- Espérons qu'à l'avenir vous serez plus vigilant, monsieur. En Angleterre nous attachons trop de prix à nos chevaux pour les laisser à la merci de subalternes, dit-elle d'un ton sec avant de s'éloigner sans lui accorder un regard.

Elle sentit qu'il la suivait des yeux tandis qu'elle se dirigeait vers les voitures de louage. Dira en héla une et attendit qu'ils y soient montés pour déclarer avec inquiétude :

- C'est un affront que le sheikh n'oubliera pas !

- Quel affront ? demanda Vita.

- Vous avez traité un homme de sa tribu de subalterne. Une telle insulte est passible d'amende, au même titre que le sang versé.

Vita se mit à rire.

- Il est improbable que le sheikh me punisse jamais, mais j'aimerais tout de même savoir quel serait le prix à payer.

- Dans un cas comme celui-ci, c'est généralement une brebis, répondit le *signor* Dira.

- Le sheikh peut attendre longtemps, car je n'en ai pas et d'ailleurs, si j'avais pu parler au palefrenier personnellement, je me serais montrée plus blessante encore, croyez-moi !

- Méfiez-vous, *signorina* ! En Syrie, on a la mémoire longue et le sheikh est un homme puissant.

- Il ne me fait pas peur. Peut-être choisira-t-il à l'avenir plus soigneusement les hommes auxquels il confie ses chevaux.

Le *signor* Dira ne répondit pas, mais Vita sentit qu'il était inquiet. Peu de temps après, ils furent requis par les préparatifs du départ et Vita oublia vite l'incident.

Après que tout fut organisé, ils allèrent déjeuner dans l'hôtel le plus proche; puis Vita se changea pour le départ et ils partirent à vive allure.

Dira avait engagé une suite importante des chevaux, quelques ânes et des cavaliers qui seraient envoyés en éclaireurs. Tout cela semblait bien superflu à Vita, mais Dira avait insisté pour qu'ils aient la meilleure protection possible.

Il n'avait pas loué de chameaux pour les bagages, Vita n'ayant qu'une valise. Celle-ci fut chargée sur le dos d'un âne blanc, traitement réservé aux personnages de haut rang, apprit-elle.

Dès qu'ils eurent gravi les collines qui surplombaient Beyrouth, Vita fut saisie par la splendeur du paysage.

Jamais, même en rêve, elle n'avait imaginé un pays aussi beau : les sommets enneigés se détachant sur le ciel bleu formaient un contraste féérique avec les buissons et les arbres en fleurs.

La route était escarpée, bordée des deux côtés par des gouffres et des précipices.

Il faisait très chaud, mais au fur et à mesure qu'ils gagnèrent en altitude, la température se refroidit et Vita se félicita d'avoir emporté un manteau confortable, sur les conseils de Dira.

Ayant remarqué le goût des Arabes pour les couleurs vives, elle avait choisi le plus voyant de ses costumes d'amazone : un ensemble rose vif à brandebourgs blancs. Son chapeau était à la dernière mode, avec une calotte entourée d'un voile de gaze qui, en retombant, la protégeait des rayons du soleil.

Le voyage s'annonçait long, difficile, et il serait entrecoupé d'une nuit sous *Ta* tente, car en Syrie les femmes n'étaient pas admises dans les auberges.

C'était une des raisons pour lesquelles le *signor* Dira avait engagé une suite aussi nombreuse ainsi, plusieurs hommes se relayeraient pour monter la garde toute la nuit.

Cette première journée se déroula sans encombre.

Dans la soirée, un coucher de soleil magnifique illumina toute la vallée qu'ils traversaient. Autour d'une mare d'eau claire, brebis, vaches, ânes et chameaux se désaltéraient avant la tombée de la nuit.

Malgré les heures passées en selle, Vita ne sentait pas la fatigue. Habitée aux longues parties de chasse et toute à l'excitation de cette merveilleuse aventure, elle était encore très vaillante lorsqu'il fut décidé de s'arrêter pour la nuit.

Pour le dîner on servit à Vita le *djereisha*, mets arabe traditionnel pendant les voyages : une bouillie de blé grossièrement concassé, arrosée de beurre fondu. On pouvait également y ajouter du lait, cela s'appelait alors le *nekaa*. Vita trouva cela délicieux. Dira avait également acheté à Beyrouth des fruits, des œufs et du fromage pour compléter le repas.

Il lui raconta que souvent les voyageurs faisaient rôtir un agneau, mais il estimait dangereux pour sa part de se signaler ainsi à l'attention des rôdeurs. En son for intérieur, Vita le regretta, tant elle aurait aimé se réchauffer devant un bon feu. En effet, dès le coucher du soleil, un vent glacial descendit des montagnes et c'est avec soulagement qu'elle se glissa peu après dans sa tente, confortablement aménagée avec des coussins moelleux. Elle s'endormit aussitôt.

Les hommes de l'escorte se couchèrent à même le sol, enroulés dans leurs burnous, la tête posée sur un balluchon et leurs armes à portée de la main un fusil, deux pistolets et un poignard à lame courbe, le *sekin*, passé dans leur ceinture.

Le lendemain, Vita fut réveillée à l'aube par les rumeurs du camp qui se préparait au départ.

Les hommes riaient et chantaient, les animaux s'ébrouaient. Seul Dira semblait fatigué, comme s'il avait mal dormi.

- Comment allez-vous, *signor* ? lui demanda Vita.

- J'ai perdu l'habitude de me lever aussi tôt, *signorina*. Je suis devenu un citadin et n'ai plus la même endurance qu'autrefois, répondit-il en souriant.

- Aimeriez-vous revenir vivre ici ?

- J'en rêve parfois, mais j'ai une femme et six enfants en Italie et une telle vie est hors de question pour eux !

Un moment plus tard, ils se remirent en selle et poursuivirent leur route vers Damas. Vita s'attendait à découvrir une belle ville; n'appelait-on pas Damas la « perle de l'Orient » ? Elle avait lu également ce vers qu'un poète lui avait dédié « Ô, Damas, aussi vieille que le temps et pourtant aussi fraîche que le souffle du printemps ! »

Bref, Damas était revêtue pour Vita d'une signification particulière, en tant qu'aboutissement de son périple partie de Beyrouth, elle avait traversé les montagnes pour atteindre *Shaum Sheref*, la ville sainte et bénie.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, le *signor* Dira approcha son cheval de celui de Vita :

- On dit que le prophète Mahomet, ayant contemplé Damas, l'appela le paradis ! dit-il.

- Comme c'est beau ! s'exclama Vita.

Peu de temps après, la ville se dessina dans le lointain et Vita crut distinguer également quelques tentes noires.

Il n'était pas encore midi lorsqu'ils entrèrent dans la cité et, là, Vita apprit que sa cousine ne vivait pas dans le centre même, mais aux portes de la ville, à Bab Menzel Khassab. Elle regretta de ne pouvoir visiter aussitôt Damas, craignant que ses impressions ne soient moins vives par la suite; mais il lui fallait avant tout trouver sa cousine, et le plus vite possible. Elle se fit donc accompagner chez Jane dont la propriété s'abritait des regards indiscrets derrière de grands arbres et des buissons de fleurs. En franchissant les grilles, Vita s'aperçut aussitôt que sa cousine avait transporté dans le désert un petit coin d'Angleterre de larges bordures de gazon encadraient des massifs d'œillets, d'ibérides et de campanules et il y avait même une mare couverte de nénuphars.

Vita reconnut également quelques espèces rares et surtout des arbres fruitiers qui devaient être inconnus en Syrie.

Enfin la maison apparut et son style enchantait Vita. Ce n'est qu'en approchant qu'elle fut saisie d'appréhension car la plupart des persiennes étaient fermées et la demeure semblait inhabitée.

Un homme de sa suite descendit de cheval et alla heurter la cloche de bronze près de l'entrée.

Le son retentit dans les profondeurs de la maison et, après un long moment, on entendit un pas traînant sur les dalles, suivi d'un cliquetis de chaînes et de verrous. La porte s'ouvrit enfin et un domestique âgé apparut. Dira s'adressa à lui en arabe. Vita ne put comprendre un seul mot de la longue discussion qui s'ensuivit. Enfin, Dira se tourna vers elle d'un air sombre :

- Je crains, *signorina*, que vous ne soyez bien déçue, car l'honorable Jane Digby El Mezrab est partie dans le désert.

- Elle n'est pas là ! s'exclama Vita, consternée.

Comment n'y avait-elle pas songé ! Il était pourtant à prévoir qu'en cette période de l'année elle serait dans le désert. Un instant, elle craignit d'avoir fait tout ce voyage en vain et de devoir rentrer en Italie sans avoir rencontré sa cousine.

Mais elle se reprit aussitôt, refusant de se laisser aller au découragement :

- Dans ce cas, je vais la rejoindre. Mais tout d'abord il faut que je sache où elle se trouve.

- Vous voulez la rejoindre ? demanda Dira, incrédule.

- Bien sûr ! répondit-elle avec assurance.

Dira se remit à parlementer avec le domestique, puis se tourna vers Vita.

- Cet homme suggère que vous alliez trouver le consul d'Angleterre, le capitaine Richard Burton et sa femme. Ce sont des amis proches de votre cousine et ils sauront sans aucun doute où elle se trouve actuellement.

- Eh bien, allons-y tout de suite ! Mais auparavant, remerciez le domestique de ma part, je vous prie.

Elle regarda la maison avec nostalgie, elle aurait bien aimé la visiter, mais cela aurait sans doute paru déplacé.

Elle parcourut l'allée et le parc en sens inverse avec son escorte et se rendit chez les amis de sa cousine qui habitaient le village kurde de Salahiyeh.

Heureusement, ce n'était pas trop loin et, chemin faisant, Vita se remémora tout ce qu'elle avait entendu dire de Richard Burton. Il alimentait les conversations en Angleterre presque autant que sa cousine Jane. C'était un personnage controversé et Vita était persuadée qu'on ne lui avait pas tout dit à son sujet. Il avait fait l'objet de nombreux articles dans les journaux, car c'était un grand voyageur qui avait, entre autres, découvert les sources du Nil. Il était un des rares Européens à pouvoir porter le *hadj*, ce turban vert réservé aux pèlerins ayant visité le Saint des Saints à La Mecque. On racontait aussi qu'il avait pris part à d'étranges rituels, habituellement interdits aux Blancs et qu'il avait même pénétré une fois dans un harem sous un déguisement.

Vita se rappela qu'un jour où Bevil dînait chez eux, son père lui avait demandé :

- As-tu vu Burton quand tu étais en Syrie ?
- Naturellement ! Comment passer à Damas sans lui rendre visite ? Il est fantastique ! C'est un homme étrange et fascinant, un véritable personnage de légende.
- Tu le trouves sympathique ?

Bevil avait haussé les épaules.

- Sympathique n'est pas le mot. Il me fait penser à un fauve. On ait même là-bas qu'il est mi-dieu, mi-diable. (Il avait ri avant d'ajouter :) En tout cas, c'est un homme brillant, cela ne fait aucun doute. Ne parle-t-il pas vingt-huit langues ?

- Je l'ai entendu dire en effet, et l'on ajoute également qu'il connaît parfaitement le langage érotique, avait ajouté le général avec ironie.

Se rappelant soudain la présence de Vita, il avait toussoté d'un air gêné et avait changé de sujet.

Vita était tout excitée à l'idée de rencontrer à son tour ce personnage sensationnel.

Le village kurde était très beau; les rues étaient si étroites qu'ils durent avancer en file indienne. À côté d'une petite mosquée, Vita découvrit la maison qu'elle cherchait. Les murs étaient couverts de rosiers et de

vigne vierge; au milieu de la cour entourée d'arcades, il y avait une fontaine avec un jet d'eau que le soleil irisait.

La maison était pleine de charme quoique moins imposante que celle de sa cousine Jane.

Jetant un coup d'œil autour d'elle, Vita découvrit toutes sortes d'animaux se promenant en liberté dans le jardin de frêles agneaux, de chevreaux, un grand nombre de chiens et plusieurs chats dodus, dormant sur le rebord des fenêtres. Au milieu de pareils animaux, un daim paraissait n'être nullement dépaysé. Plus tard, Vita eut l'occasion d'apprendre qu'un léopard se trouvait également parmi eux.

Ils firent retentir la cloche. Un domestique leur ouvrit et Dira lui expliqua le but de leur visite. Puis, le domestique semblant disposé à les faire entrer, Vita descendit de cheval.

Il faisait frais dans le vaste hall voûté et, presque aussitôt, une grande et forte femme d'âge moyen vint à sa rencontre, les bras tendus.

- Ai-je bien compris ? Vous êtes vraiment la cousine de Jane Digby El Mezrab ? demanda-t-elle.

- Oui. Je suis venue en Syrie spécialement pour la voir et je viens d'apprendre qu'elle n'est pas à Damas, mais dans le désert. Je souhaite à rejoindre et j'espère que vous allez pouvoir m'aider.

- Bien sûr que je vais vous aider. Je m'appelle Isobel Burton, et en tant que parente de Jane, je vous considère comme une amie. D'ailleurs vous lui ressemblez beaucoup. Comme elle, vous êtes très belle !

Isobel Burton était imposante dans tous les sens du terme. Elle entraîna Vita au salon, fit servir des rafraîchissements, et lui posa mille questions dont elle n'écoutait même pas les réponses, bavardant sans trêve avec une amabilité désarmante qui compensait fort heureusement son insatiable curiosité.

- J'étais à Naples et j'ai pensé que ce serait une bonne idée d'aller rendre visite à une parente dont j'avais beaucoup entendu parler, dit Vita d'un air innocent.

Elle ne voulait pas trop en dire à cette femme volubile, mais tenait à rester aimable, car Isobel Burton était la seule à pouvoir l'aider à retrouver sa cousine.

- Jane est partie depuis bientôt trois semaines.

Nous avons passé une soirée délicieuse ensemble avant son départ. Nous avons dîné sur la terrasse à la belle étoile et avons bavardé jusqu'à une heure avancée de la nuit.

- Je vous serais très reconnaissante de m'aider à rejoindre ma cousine le plus vite possible. Croyez-vous qu'elle soit loin d'ici ? demanda Vita.

Isobel Burton écarta les mains avec une mimique expressive.

- Il est toujours difficile de savoir où vont les Mezrab à cette période de l'année, mais je ne crois pas qu'ils soient bien loin. Il y a de bons pâturages à proximité de la ville et je pense qu'ils resteront là jusqu'à ce qu'ils les aient épuisés.

- J'ai hâte de partir, si possible, aujourd'hui même, dit Vita.

Mrs Burton hocha la tête.

- Il est trop tard pour vous mettre en route, répondit-elle. De plus, je doute que les hommes qui vous accompagnent depuis Beyrouth acceptent de vous escorter dans le désert. (Puis elle ajouta, en souriant :) Voyez-vous, peu de gens connaissent vraiment le désert. La plupart seraient horrifiés de vous voir, si jeune et si jolie, y partir seule et vous raconteraient des tas d'histoires horribles pour vous faire renoncer à ce projet.

- Mais ces histoires sont-elles vraies ?

Isobel Burton se mit à rire.

- Je laisse à votre cousine Jane le soin de vous dire la vérité au sujet du désert. Mon mari et moi aimons les bédouins autant qu'elle.

- Comment vais-je faire pour trouver une nouvelle escorte ?

- Ce sera facile, répondit Isobel Burton. Je vais me mettre en relation avec un homme du sheikh Medjuel. Il vous organisera une caravane. Je crains seulement que cela ne coûte fort cher, dit-elle en la regardant d'un air interrogateur.

- Peu importe, répondit aussitôt Vita.

- Laissez-moi m'en occuper. J'ai l'habitude, mon mari s'en remet toujours entièrement à moi pour cela. Je vous promets que vous serez bien gardée.

- Dans ce cas, j'aimerais partir si possible demain, de très bonne heure. J'espère que cela ne vous dérange pas trop de m'héberger pour la nuit

?

- Au contraire, c'est un plaisir pour moi ! Vous allez me donner des nouvelles de l'Angleterre. Les mondanités, les réceptions, les bals et les commérages de la cour, tout cela me manque beaucoup !

Isobel Burton était snob, cela ne faisait aucun doute. Elle fit bien comprendre à Vita combien elle était proche de Jane et Vita eut l'impression qu'à ses yeux sa cousine demeurerait toujours « lady Ellenborough, la paresse », plutôt que l'épouse d'un Mezrab.

Mrs Burton lui raconta des choses passionnantes sur Jane. Elle allait à la chasse avec le sheikh et une meute de chiens persans, tirait les perdrix, faisait courir des dromadaires - « un exploit » - parlait parfaitement l'arabe et prenait la tête de la tribu quand celle-ci partait en guerre.

- Elle sait aussi traire les chamelles, ajouta Mrs Burton pour terminer.

Vita en resta muette d'étonnement.

- Vous avez une quantité d'animaux domestiques, remarqua-t-elle un peu plus tard.

- Pas tant que Jane. Elle a des chevaux, des ânes, des dromadaires, des chiens persans, des perroquets et un pélican apprivoisé, connu dans tout Damas. Et en plus, cent chats !

- Cent ! s'exclama Vita.

- Oui, et chacun d'eux a sa propre assiette.

Dites-moi comment est ma cousine Jane, lui demanda alors Vita.

Elle est belle, altière et imposante. Les bédouins l'appellent Um-el-Lalan, ce qui signifie « mère de lait », à cause de sa peau blanche. Vous aussi, vous avez la peau blanche. Jane devait être tout à fait comme vous quand elle avait votre âge.

Vita n'avait aucune envie qu'on parle d'elle, aussi se tourna-t-elle vers Richard Burton qui entre-temps était arrivé. C'était un des hommes les plus remarquables qu'elle ait jamais vus.

Il avait les cheveux très noirs, des sourcils bien dessinés et le teint buriné par la vie au grand air. Deux profonds sillons creusaient ses joues et il avait une énorme moustache noire.

Mais le trait le plus remarquable de son visage était ses grands yeux

noirs, bordés de longs cils, et dont le regard perçant semblait pénétrer jusqu'au plus profond des êtres. Cela lui rappela un autre regard, celui du sheikh Shaalan El Hassein et elle revit l'expression de mépris qu'il avait eue lorsqu'il l'avait regardée avec hauteur. C'était sans aucun doute un regard hostile et elle se demanda ce qu'elle avait bien pu faire pour le mériter, alors que les Arabes avaient généralement la réputation d'aimer les femmes blondes.

Elle mourait d'envie d'interroger Richard Burton à ce sujet, mais au lieu de cela, elle lui raconta l'épisode du cheval. Il s'en montra surpris.

Les sheikhs prennent généralement grand soin de leurs étalons, surtout lorsqu'il s'agit de pur-sang. Ce sheikh Shaalan est un homme étrange, décidément. C'est l'ennemi juré de Medjuel El Mezrab et, à votre place, j'évitais de lui parler de cette histoire.

Vous donnez une fausse idée de Medjuel à miss Ashford. Il est très bon, tout comme notre chère Jane, et il déteste toutes ces luttes tribales.

- Je ne crois pas que le sheikh Shaalan serait d'accord avec vous, s'il vous entendait ! répondit Richard Burton avec impatience.

Il semblait trouver irritante la façon dont sa femme jugeait la mentalité arabe.

Dès qu'elles furent seules, Mrs Burton s'empressa de parler du sheikh Medjuel.

- C'est un homme charmant, très intelligent et bien élevé, mais comme mari !...

- Vous faites allusion au fait qu'il est arabe ?

- Oui, ma chère, c'est cette peau sombre. Mais Jane l'adore littéralement et se montre même très jalouse.

- A-t-elle des raisons de l'être ?

Vita se souvint alors que certains bédouins avaient jusqu'à quatre femmes et qu'ils pouvaient les répudier d'un mot.

- Non, je ne crois pas. (Isobel Burton ne semblait pas très convaincue.) Cependant, cette pauvre Jane est maladivement jalouse d'Ouadi-jid, poursuivit-elle. C'est la veuve de Schebibb, le fils de Medjuel, et elle est très jolie. (Après une pause, elle ajouta :) Il est difficile de ne pas être jaloux lorsqu'on est profondément amoureux, dit-elle avec

émotion.

Vita sentit qu'elle parlait d'expérience. Frappée d'une inspiration subite, Isobel Burton reprit :

- Jane aura peut-être du mal à ne pas être jalouse de vous également. Il n'est pas toujours très agréable, quand on a plus de soixante ans, de se trouver soudain face à un autre soi-même, de quarante ans plus jeune.

Vita la regarda les yeux écarquillés, car cette pensée ne l'avait jamais effleurée. Elle l'écarta d'ailleurs aussitôt, tant elle lui semblait absurde.

Toute à l'excitation de la journée du lendemain, elle ne voulut pas veiller trop tard. Aussi, non sans peine, prit-elle bientôt congé d'Isobel Burton et alla-t-elle se coucher. Elle s'endormit aussitôt.

Lorsqu'elle s'éveilla, peu après l'aube, la maison était déjà bourdonnante d'activité et elle apprit avec surprise que Richard Burton était déjà parti pour Damas.

Mrs Burton, elle, était en train de nourrir ses animaux. Vita prit une rapide collation et alla rejoindre la caravane qui l'attendait déjà au-dehors.

En voyant le prix qu'on lui demandait, Vita pensa qu'il avait probablement fallu faire de nombreux achats pour le voyage. Le *signor* Dira était là, venu lui faire ses adieux.

- Êtes-vous sûr que vous n'allez pas changer d'avis et m'accompagner, *signor*? lui demandât-elle avec un sourire.

- J'aimerais que ce soit possible, mais ma famille m'attend à Naples et j'ai la chance de pouvoir me joindre à une caravane qui part pour Beyrouth ce matin même. Ainsi, je voyagerai en sécurité !

Sachant combien il était anxieux, Vita n'insista pas et le remercia de ses services, notamment des leçons d'arabe.

- Vous êtes la meilleure élève que je n'aie jamais eue, *signorina*. L'homme qui va vous accompagner maintenant poursuivra les leçons. Je me suis déjà arrangé avec lui.

L'homme en question, qui semblait être le responsable de la caravane, était plus âgé que Dira et avait un air d'autorité qui, selon Vita, manquait à ce dernier.

Mrs Burton, venue inspecter la caravane, ne fut guère impressionnée par lui, bien au contraire.

- Vous n'êtes pas l'homme que j'ai engagé hier, dit-elle d'un ton cassant. Ou est Yousef?

- Yousef est souffrant, Votre Excellence, répondit l'homme. Il m'a chargé de vous transmettre toutes ses excuses, mais il ne se sent pas assez bien pour entreprendre ce voyage.

- C'est absurde, vous le savez aussi bien que moi. Ou il a reçu une offre meilleure, ou il a de bonnes raisons de ne pas rejoindre la tribu.

- Je m'appelle Nasir, Excellence, et je vais escorter cette dame. Vous n'avez aucun souci à vous faire, je connais le désert comme ma poche.

- Je le souhaite pour vous, dit-elle d'un ton menaçant. (Elle ajouta à voix basse en s'adressant à Vita :) C'est extrêmement agaçant; j'ai vu Yousef hier soir, il m'a promis de tout organiser et de vous accompagner.

Vita regarda les chevaux qui étaient de beaux spécimens et trouva que le bédouin semblait digne de confiance.

- Je suis sûre que tout se passera bien, dit-elle d'un ton apaisant.

- Je n'aime pas qu'on modifie mes plans, fit Mrs Burton. Yousef est absolument inexcusable d'avoir changé d'avis en l'espace d'une nuit.

- Et s'il était vraiment malade ?

- À d'autres ! Il doit avoir une raison pour ne pas vouloir quitter Damas et vous pouvez être sûre que je la découvrirai !

Vita était convaincue qu'elle mettrait sa menace à exécution, mais ne voulant pas s'attarder davantage, elle prit congé de son hôtesse, en la remerciant chaleureusement.

En se mettant en selle, elle s'aperçut que l'animal qu'elle montait était un pur-sang particulièrement racé.

« C'est sans doute parce que je vais voir cousine Jane que l'on m'a attribué cette bête magnifique, se dit-elle. Les ordres du sheikh Medjuel ont sûrement plus de poids que ceux de Mrs Burton ! »

La caravane s'ébranla et Vita agita la main en s'éloignant.

Ils eurent vite fait de sortir du petit village et de gagner le désert.

Devant eux, le sable ondulait à perte de vue et l'on apercevait sur la gauche des montagnes arides. Derrière, les tours et les dômes de Damas prenaient des reflets irisés dans la lumière du levant.

Les chevaux galopèrent et Vita était grisée de monter un animal aussi racé. A cette heure matinale, la brise était encore fraîche et vivifiante. Le soleil se levait à peine.

Ils s'éloignaient peu à peu des pâturages entourant Damas et se dirigeaient vers le désert.

« C'est exactement ce que j'avais imaginé ! Et même encore plus romantique », pensa Vita.

Le paysage avait des couleurs étranges et l'horizon semblait vibrer de transparence. Vita n'avait jamais rien vu de semblable auparavant. À sa grande surprise, elle découvrit que le désert n'était pas une étendue plate, mais au contraire vallonnée. Des rochers déchiquetés se dressaient çà et là, entourés de broussailles éparses, et des pâturages apparaissaient régulièrement au milieu de cette aridité. Des troupeaux paissaient et quelques tentes se dressaient à proximité.

Vita se demanda si ces nomades n'appartenaient pas à la tribu des Aeneze, mais la vitesse du galop rendant la conversation difficile, elle ne put interroger son guide à leur sujet. De plus, Nasir n'avait apparemment pas envie de perdre du temps à parler avec les bédouins, car il évita de s'en approcher.

Ils poursuivirent donc leur route à vive allure. Les chevaux arabes étaient très fougueux et il était difficile de leur faire ralentir le pas. Ce n'est qu'au cours des brefs moments où ils modéraient leur allure que Vita put échanger quelques mots avec son guide. Il lui apprit les noms arabes des animaux du désert qu'ils croisaient en chemin. De loin, il lui montra des troupeaux d'autruches qui s'enfuyaient à leur approche. Il lui apprit aussi que la ponte avait lieu au milieu l'hiver et que chaque femelle pondait entre douze et vingt et un œufs.

- Les bédouins se délectent des œufs d'autruche et les vendent environ un shilling pièce, ajouta-t-il.

- Et les plumes ? Ont-elles de la valeur ? demanda Vita.

- Les plus belles se vendent à la pièce et valent entre un et deux shillings.

Outre les autruches, ils aperçurent des gazelles et quelques oies sauvages qui ne se distinguaient guère de leurs congénères domestiques.

Ils virent aussi de nombreuses cigognes, des perdrix, des alouettes et des nuées d'oiseaux, les *kattahs*, qui pondaient dans les régions rocheuses.

- Leurs œufs sont également très appréciés des Arabes, qui en font une grande consommation, lui expliqua Nasir.

Vita s'intéressa également aux plantes et demanda à son guide de lui en apprendre les noms. Il y avait le *shaumar* qui est une sorte de fenouil et le *wasbe*, à tige jaune, qui colore la bouche des chameaux lorsqu'ils en mangent.

À d'autres moments, ils chevauchaient en silence et Vita imaginait ce que serait son arrivée auprès de sa cousine, se demandant ce qu'elle lui dirait exactement.

Elle ne pouvait s'empêcher de repenser aux propos d'Isobel Burton et elle était un peu inquiète à l'idée que sa cousine puisse être jalouse d'elle. Toutefois, en y réfléchissant bien, cela lui semblait absurde : comment pourrait-elle, avec ses dix-huit ans, rivaliser avec une femme aussi belle et d'un aussi haut rang ?

Jane Digby avait eu une vie passionnante et sa situation actuelle était plus qu'enviable propriétaire d'une superbe maison à Damas et en même temps *sitt*, c'est-à-dire reine d'une tribu, et comme telle accompagnant son mari dans le désert.

Certes, Vita ressemblait à sa cousine et recevait de nombreux hommages, mais on ne se disputait pas sa main et aucun prince n'avait encore déposé sa couronne à ses pieds.

« Je n'ai que lord Bantham », se dit-elle tristement, en songeant que ce n'était rien à côté de tous les hommes brillants et distingués qui avaient courtoisé sa cousine.

Évidemment Vita était très jeune et tout pouvait encore lui arriver; mais n'était-ce pas cette jeunesse même qui rendrait Jane jalouse ? Jane, qui à soixante-deux ans n'avait toujours pas renoncé à l'amour et était encore aussi romanesque, passionnée et possessive qu'une toute jeune femme...

Toutefois, l'idée que Jane puisse la considérer comme une rivale ne cessait de la préoccuper et elle y pensa sans trêve jusqu'à leur

première halte dans une oasis, à l'heure du déjeuner. Les hommes de l'escorte puisèrent de l'eau au puits pour désaltérer leurs chevaux et apportèrent à Vita une gourde en peau de chèvre, remplie d'eau potable. Elle avait mauvais goût, aussi en but-elle très peu.

On lui servit un repas semblable à celui de la veille, puis ils se reposèrent pendant les heures chaudes à l'ombre des palmiers.

Ils s'étaient remis en route depuis deux heures environ, lorsque Vita aperçut à l'horizon dans un nuage de poussière un groupe de cavaliers qui se dirigeait vers eux.

Elle se tourna vers Nasir pour lui demander qui étaient ces hommes, mais à sa grande surprise, il n'était plus à côté d'elle et il lui sembla l'apercevoir à l'arrière de l'escorte.

Elle l'appela, mais il ne la rejoignit pas; en revanche, elle eut l'impression que les autres cavaliers l'entouraient plus étroitement.

- Où est Nasir ? demanda-t-elle avec impatience.

Alors, s'apercevant que personne ne la comprenait, elle se contenta de répéter son nom plusieurs fois. N'obtenant toujours pas de réponse, elle en déduisit que les nommes ne lui prêtaient pas attention, tant ils étaient occupés à observer les cavaliers qui approchaient.

Vita repensa aux récits de Mr Davenport au sujet des tribus qui se divisaient en deux groupes pour mieux attaquer les voyageurs et les dévaliser.

Elle se demanda si ce n'était pas ce qui allait lui arriver et de nouveau elle se retourna pour appeler Nasir. À sa grande stupéfaction, elle le vit s'éloigner au grand galop dans la direction opposée.

Soudain, des coups de feu retentirent et elle reporta son attention sur les cavaliers qui arrivaient à bride abattue. Dressés sur leurs étriers, les rênes entre les dents, ils tiraient en l'air, brandissaient de longues lances, les lançant et les rattrapant au vol, le tout ponctué de cris et de hurlements.

Vita était terrifiée. Tout en maîtrisant son cheval rendu nerveux par le tumulte, elle se souvint avoir entendu parler de la *djerid* ou fantasia, cette charge sauvage des cavaliers du désert. À présent, certains d'entre eux se glissaient sous la panse de leurs chevaux, tout en continuant à tirer et en poussant des hurlements féroces, sans doute un cri de guerre.

Sans s'en rendre compte, Vita avait immobilisé son cheval et les hommes de son escorte firent de même.

Au moment précis où les cavaliers semblaient fondre sur eux, rendant la collision inévitable, ils tirèrent brusquement les rênes et leurs montures s'immobilisèrent en se cabrant sur leurs pattes arrière.

C'était une brillante démonstration de cavalerie, mais tellement impressionnante que Vita en tremblait.

Elle fut vite rassurée en voyant qu'elle n'avait rien à craindre de ces hommes jeunes, beaux, les yeux noirs étincelants et le sourire rayonnant, ils ne semblaient pas animés de mauvaises intentions.

D'ailleurs, les hommes de son escorte ne devaient pas les considérer comme des ennemis, puisqu'ils n'avaient même pas tiré leur pistolet de leur ceinture.

N'ayant guère le choix, Vita décida d'attendre la suite des événements. Elle se posait mille questions, se demandant ce que tout cela signifiait. Soudain, l'un des nouveaux arrivants donna un ordre et le reste de la troupe encercla Vita et son escorte. Lui-même prit la tête du groupe qui se remit en marche. À cela, Vita trouva une explication très simple le sheikh Medjuel avait envoyé ces hommes à sa rencontre afin de la conduire au camp.

Elle était maintenant convaincue qu'il avait appris la nouvelle de son arrivée peut-être un messenger était-il venu directement de Damas pour la lui annoncer, à moins qu'il n'ait eu son propre service de renseignements, comme les califes Fatimides du Caire, qui avaient longtemps utilisé des pigeons voyageurs.

Remise de ses émotions, Vita observait à présent sa nouvelle escorte en toute tranquillité peu lui importait qui étaient ces hommes, puisqu'ils étaient manifestement des amis.

Cependant, cela n'expliquait toujours pas la fuite de Nasir. Il ne lui avait pas semblé peureux et de plus, étant un Mezrab lui-même, il aurait dû reconnaître aussitôt des hommes de sa tribu. Elle n'arrivait pas à comprendre ce qui s'était passé et, comme elle ne parlait pas suffisamment l'arabe pour se renseigner, elle décida d'attendre son arrivée au camp. Tout finirait bien par s'éclaircir. Une autre chose commençait à l'étonner aussi, c'était la longueur du voyage. Isobel Burton lui avait pourtant bien dit que le sheikh Medjuel ne pouvait pas être très loin de Damas. Partis dans le désert trois semaines auparavant, il était impossible qu'ils aient déjà épuisé tous les

pâturages voisins de la ville, à moins d'avoir un bétail considérable. C'était d'ailleurs une question qui préoccupait Vita : elle se demandait quelle serait l'importance de la tribu de sa cousine. En effet, les Mezrab n'étaient qu'une branche de la grande tribu des Aeneze. Les Aeneze comptaient environ 350 000 âmes et occupaient un territoire de 70 000 km². Ils étaient les plus puissants voisins de la Syrie et la plus importante peuplade de bédouins du désert.

C'était Bevil qui lui avait fourni tous ces renseignements. Toutefois, il n'avait pu lui dire l'importance exacte des Mezrab et elle en était réduite à de simples suppositions.

Vita commençait à trouver le temps long, lors qu'elle aperçut dans le lointain une vaste étendue sombre qui se révéla bientôt être un immense campement.

Ils arrivaient sans doute à destination, car les cavaliers se mirent à accélérer l'allure et à recommencer la même parade qu'auparavant, brandissant leurs lances et poussant leur cri de guerre. Certains d'entre eux se mirent à chanter une mélodie qui fit rire les autres. Même les chevaux se rendaient compte qu'on arrivait et se mirent à galoper de plus en plus vite vers les tentes noires. Vita se laissa gagner par l'excitation ambiante

« J'ai gagné ! Mon rêve se réalise, je vais enfin voir cousine Jane ! » se dit-elle avec joie.

Plus elle approchait du camp, plus celui-ci lui semblait étendu. Elle estima le nombre des tentes à deux cents ou trois cents. On en distinguait une, plus grande, située légèrement à l'écart des autres, et orientée à l'ouest. C'était la tente du sheikh. En effet, Dira lui avait expliqué que la tente du sheikh se trouvait toujours à l'ouest du camp c'est de cette direction que les Arabes syriens attendaient leurs ennemis aussi bien que leurs invités

- Combattre les premiers et accueillir les seconds, telle est la principale activité d'un sheikh, avait ajouté Dira pour conclure, et un chef digne de ce nom serait déshonoré d'avoir sa tente à l'est.

Vita n'avait guère prêté attention à cette explication sur le moment, mais à présent elle était bien contente de s'en souvenir, car cela confirmait ce qu'elle pensait ils arrivaient à destination.

Lorsque les cavaliers s'arrêtèrent en face de la grande tente, en continuant à pousser leur cri de guerre, Vita descendit de cheval et après s'être assurée que sa toilette était en ordre, pénétra sous la tente.

Les serviteurs qui en gardaient l'entrée s'écartèrent sur son passage. Elle entra rapidement, pleine d'impatience et n'aperçut tout d'abord qu'une silhouette debout au milieu de la tente. Elle s'approcha et son cœur bondit dans sa poitrine car ce n'était ni sa cousine Jane ni le sheikh Abdul Medjuel El Mezrab.

Non, en face d'elle se tenait le sheikh Shaalan El Hassein, l'homme auquel elle avait parlé à sa descente de bateau, à Beyrouth. Ils se regardèrent un instant en silence.

Vita était tellement bouleversée qu'elle s'adressa à lui en anglais :

- Pourquoi suis-je ici ? demanda-t-elle.
- Vous êtes ma prisonnière, lui répondit le sheikh, en anglais également.
- Vo... votre prisonnière?

Vita eut du mal à prononcer le mot et, le regardant d'un air incrédule, elle surprit sur son visage la même expression de mépris et d'hostilité qu'il avait eue à Beyrouth.

- Mais vous parlez l'anglais ! s'exclama-t-elle.
- Nous pouvons poursuivre en français, si vous préférez, poursuivit-il.

Vita prit une profonde inspiration :

- Pourquoi... pourquoi m'avez-vous amenée ici et comment osez-vous m'empêcher de rejoindre ma cousine?
- Votre cousine est la femme de mon ennemi, Abdul Medjuel El Mezrab. Cela étant, disons que j'éprouve plus de satisfaction à capturer une invitée de marque, et qui plus est sa parente par alliance, qu'à lui voler ses brebis ou ses chevaux.
- Comment osez-vous me mêler à vos petites guerres mesquines ! Je suis venue en Syrie pourvoir ma cousine et c'est en qualité de sujet britannique que j'exige d'être conduite auprès d'elle immédiatement !

Elle espérait avoir parlé avec suffisamment d'autorité.

Après un silence, le sheikh répondit :

- Dans certains pays, le simple fait d'être un sujet britannique a plus de poids que la force d'une armée entière. Malheureusement ce n'est pas le cas ici !

- Vous n'avez aucun droit de me kidnapper ainsi, c'est un procédé honteux ! dit Vita avec colère.

- Cela n'a pas été bien difficile, constata le sheikh.

Cela semblait être pour lui une telle évidence que, soudain, tout s'éclaira dans l'esprit de Vita.

- C'était un coup monté ! Nasir était votre homme ! C'est vous qui avez empêché Yousef de m'emmener rejoindre sa tribu comme Mrs Burton le lui avait demandé ! s'exclama-t-elle.

À présent, elle comprenait pourquoi son guide s'était enfui à l'approche des cavaliers. Tous étaient des hommes du sheikh Shaalan, et non des Mezrab comme elle l'avait cru.

C'était un indigne complot, et le pire, pensa-t-elle, était que cela allait la retarder. Lady Crowen serait au comble de l'inquiétude et ne manquerait pas d'informer son père.

Vita fit un violent effort sur elle-même pour demander d'une voix posée :

- Ne pourrions-nous pas en discuter calmement ?

- Cela dépend de ce que vous entendez par là, répondit le sheikh. Mais pardonnez-moi, je manque à tous mes devoirs. Asseyez-vous, je vous en prie. Voulez-vous une tasse de café?

Il lui désigna un *roffe*, qui est une sorte de divan, large et confortable, devant lequel se trouvait une table basse en cuivre martelé. En s'asseyant, Vita remarqua le magnifique tapis persan qui recouvrait le sol. La tente était plus grande qu'elle ne le semblait de l'extérieur et une tenture de laine blanche à fleurs divisait l'intérieur en deux pièces.

Vita s'installa à son aise et ôta son chapeau. Elle s'était coiffée très soigneusement le matin et cette longue chevauchée n'avait pas dérangé sa coiffure. De même son costume rose n'avait pas souffert des heures passées en selle.

Malgré cela, elle eut vaguement l'impression que son apparence n'éveillait aucune admiration chez l'homme assis en face d'elle. Une esclave noire entra bientôt, apportant le café.

Vita savait que tous les sheikhs avaient des esclaves à leur service, mais elle n'avait encore jamais eu l'occasion d'en voir jusqu'à présent. Aussi observa-t-elle la femme avec attention, tandis qu'elle versait le

café et s'inclinait devant le sheikh avant de quitter la tente.

Le café était délicieux et très chaud.

Elle but la moitié de sa tasse, avant de demander au sheikh

- Combien voulez-vous pour ma liberté ?

- Je me doutais que vous alliez me proposer de l'argent, mais vous ne réussirez pas à me soudoyer, quand bien même vous seriez aussi riche que votre cousine.

Il avait une voix dure et cassante et Vita sentit qu'elle ne réussirait ni à l'impressionner ni à l'émouvoir.

Il lui fallait tout de même tenter sa chance.

- Que puis-je vous offrir? demanda-t-elle.

- Rien ! répondit-il. Vous allez écrire à votre cousine et lui annoncer que le sheikh El Hassein vous retient prisonnière. Ensuite nous attendrons que son mari et ses hommes viennent vous délivrer.

- Vous voulez m'utiliser pour déclencher une guerre ?

- C'est en effet mon intention.

- Comment pouvez-vous être aussi puéril ! Vous allez faire couler le sang sans aucune raison valable, c'est ridicule ! (Vita regarda par l'ouverture de la tente le désert qui ondulait doucement en direction de Damas.) C'est l'époque de l'année où les tribus font paître leurs troupeaux. Ne pouvez-vous pas les laisser en paix ? Les hommes comme vous sont assoiffés de sang. C'est de la cruauté pure et simple que de vouloir prendre les armes sous prétexte que vous êtes ennemis depuis des siècles.

- Vous êtes très éloquente, dit le sheikh d'un ton sarcastique.

Il parlait l'anglais avec un accent, mais s'exprimait avec facilité. Vita sentit qu'elle n'aboutirait à rien en le bravant et elle décida de tenter une autre tactique

- Je vous en supplie, laissez-moi rejoindre ma cousine, ou, si vous préférez, retourner à Damas, dit-elle d'une voix douce. Sinon, je vais au-devant de graves ennuis. Même si vous détestez les Mezrab, il n'y a aucune raison que je serve de bouc émissaire pour les crimes qu'ils ont commis.

- Quels sont donc ces ennuis ?

Vita hésita un instant avant de lui avouer la vérité

- Je me suis enfuie, j'ai faussé compagnie à mon chaperon et à l'accompagnateur engagé par mon père. J'ai quitté Naples et suis venue ici pour m'entretenir avec ma cousine de problèmes personnels. Envoyez-moi à son camp, je vous en supplie. Rien ne vous empêche de poursuivre cette guerre après mon départ.

- Vous êtes très persuasive, mais si vous étiez à ma place, avec un tel atout dans votre jeu, seriez-vous prête à vous en défaire aussi aisément ? Avouez que ce serait stupide !

- Je ne trouve pas cela stupide, et de plus, je vous ai proposé de l'argent.

- Cela ne m'intéresse pas, bien que je pourrais toujours l'employer utilement, en achetant quelques fusils de plus pour combattre la tribu de votre cousine, par exemple !

C'était de la provocation pure et simple, mais Vita l'ignora et ne répliqua pas. Elle se leva, traversa la tente, et s'approcha de l'ouverture. Le soleil se couchait et le ciel commençait déjà à s'assombrir.

Il n'y avait pas de crépuscule dans le désert et l'on passait sans transition de la clarté à l'obscurité.

- Peut-être avez-vous l'intention de vous sauver ? demanda le sheikh.

- Pourquoi pas ? Ce serait toujours mieux que de rester ici en vous laissant avoir le beau rôle.

- Vous n'iriez pas loin.

Son ton menaçant exaspéra Vita :

- Est-ce une menace ?

- Pourquoi pas ?

- Ce serait une grave offense. Je vous l'ai déjà dit, je suis un sujet britannique. Libre à vous de vous considérer au-dessus des lois et de l'ordre établi, mais je vous assure que, si vous me retenez prisonnière ici plus longtemps, je vous le ferai regretter jusqu'au jour de votre mort !

- Oh ! mais c'est un défi ! dit le sheikh avec ironie.

Il s'approcha d'elle et Vita comprit aussitôt quelles étaient ses intentions. Elle poussa un cri de rage et commença à se débattre comme une furie, tentant de se dégager de son étreinte, mais en vain, car il était plus fort qu'elle. Emprisonnée dans ses bras et empêtrée dans les pans de sa longue robe, elle avait du mal à reprendre son souffle. Elle lui martelait la poitrine de ses poings fermés, aussi impuissante que l'oiseau battant des ailes contre les barreaux de sa cage.

Lentement, irrésistiblement, il la repoussa à l'intérieur de la tente. Au moment où elle s'y attendait le moins, il la renversa sur le *roffe* et se jeta sur elle. Elle continua à lutter furieusement jusqu'à être hors d'haleine, à bout de forces et prête à abandonner.

Enfin, avec l'énergie du désespoir, elle s'arc-bouta pour le repousser loin d'elle; sans résultat cependant, car le poids qui l'écrasait ne bougea pas d'un millimètre.

Elle suffoquait et sentit qu'elle allait s'évanouir. C'est alors qu'elle l'entendit déclarer, d'une voix calme :

- Et maintenant, Elaine, niez-vous toujours que je sois votre maître ?

Elle entendit ces mots dans un brouillard, ses dernières forces l'abandonnant. Puis elle sombra dans l'obscurité et une vague de terreur la par courut à la pensée de ce qui pourrait se produire si elle perdait conscience. Dans un souffle, elle haleta :

- Je vous en prie... Je vous en prie !

Mais ses yeux se fermèrent malgré elle et elle demeura immobile. Le sheikh contempla son visage livide et épuisé et la laissa étendue sur le *roffe*.

- Vous n'avez rien à craindre de moi, dit-il d'un ton dur et amer. Une vierge a une plus grande valeur d'otage et les hommes combattent avec plus d'ardeur pour une femme encore pure. Oui plus est, je n'aime pas les blondes aux yeux bleus. Je les laisse à Medjuel El Mezrab.

Sur ce, il sortit de la tente, la laissant seule. Incapable de bouger, Vita resta allongée quelques minutes, attendant que son malaise se dissipe, puis elle parvint à se redresser.

Tous ses muscles étaient douloureux et elle savait qu'elle serait couverte de bleus le lendemain.

Jamais elle ne se serait crue capable de se battre ainsi avec un homme et elle n'arrivait pas à se rappeler comment ils en étaient venus aux mains.

Une fois debout, elle se sentit tout étourdie et dut fermer les yeux un instant pour retrouver son équilibre. Lorsqu'elle les rouvrit, une femme se tenait devant elle. Elle portait une longue robe bleue toute droite et avait deux longues tresses noires qui touchaient presque le sol. Elle s'inclina devant Vita et lui fit signe de la suivre. Elle écarta le rideau de laine blanche et Vita pénétra dans l'autre partie de la tente, sans doute réservée aux invités. Il y avait un divan recouvert de soie, à côté duquel se trouvaient une table basse et, dans un coin, des objets de toilette. Vita y retrouva sa valise. Elle l'ouvrit pour prendre du savon et des éponges et la femme lui apporta une aide précieuse, car elle avait à peine la force de se déshabiller. Une manche de son costume s'était déchirée dans la lutte et la femme lui fit comprendre par gestes qu'elle allait la recoudre. Après sa toilette, Vita était tellement épuisée qu'elle aurait voulu se mettre au lit immédiatement. Mais la femme lui fit signe de s'habiller et Vita en déduisit qu'il lui faudrait dîner avec le sheikh. En définitive elle avait plutôt faim, mais comme elle se sentait encore un peu faible, elle décida de prendre d'abord une tasse de café. Heureusement, Dira lui avait appris le mot arabe pour café et la femme alla aussitôt lui en chercher. Elle se sentit mieux après, malgré ses bras qui étaient toujours aussi douloureux. Elle sortit un miroir de ses bagages et constata qu'elle était très pâle et qu'elle avait des cernes sombres sous les yeux.

Peu importait son apparence, elle ne savait déjà que trop ce que le sheikh pensait d'elle. En se remémorant la scène qu'elle venait de

vivre, elle se demanda brusquement qui était cette Elaine. Peut-être le sheikh avait-il prononcé ce nom par inadvertance, à moins que, ne la prenant un instant pour une autre, son ardeur n'en eût été décuplée. Il devait avoir de bonnes raisons de la haïr. « Peut-être ai-je trop d'imagination ? » se dit Vita.

Elle éprouvait des difficultés à rassembler ses pensées et, une fois habillée, elle se demanda s'il ne serait pas plus sage de refuser une nouvelle entrevue avec le sheikh et d'aller directement au lit. Toutefois, elle eut la désagréable impression que, s'il avait décidé de la voir, elle n'y échapperait pas, même en allant se coucher. Il valait donc mieux se plier à ses volontés.

Elle passa une robe rose pâle à manches courtes et au décolleté carré avec une légère tournure comme le voulait la mode. Ce n'était pas une robe du soir, mais le haut était très ajusté, soulignant sa minceur et ses courbes harmonieuses.

La femme la regardait avec admiration, ce qui la consola un peu et lui donna du courage pour franchir la tenture qui la séparait de la partie réservée au sheikh. Comme elle l'avait prévu, il l'attendait, et en le voyant, elle faillit céder à la panique et se sauver à toutes jambes dans le désert. Sa fierté l'en empêcha et elle s'avança vers lui la tête haute, en le regardant avec défi. Pour rompre un silence embarrassant, elle déclara d'un ton léger :

- J'espère que c'est l'heure du dîner, car je n'ai rien pris depuis la dernière halte.

- Le dîner est prêt, répondit le sheikh, mais n'oubliez pas que vous êtes dans un campement de bédouins et qu'il va falloir vous conformer à leurs usages. (Et, devant son air inquiet, il ajouta :) Comme le veut la coutume, vous allez me laver les mains et les pieds.

Vita demeura silencieuse. De toute évidence, le sheikh avait l'intention de l'humilier; Vita savait aussi qu'après avoir lavé les mains et les pieds de leur époux et maître, les femmes de bédouins devaient également les servir à table. Dira lui avait tout raconté en détail. Ainsi les femmes ne touchaient jamais aux meilleurs morceaux, qui étaient réservés aux hommes. Après qu'ils étaient servis, elles allaient manger les restes dans le *meharrem*.

Lorsqu'on faisait rôti le mouton, par exemple, il n'était pas question qu'on leur donne autre chose que les bas morceaux.

Vita hésitait sur la conduite à adopter. Si elle tenait tête au sheikh,

elle risquait de s'exposer à de nouveaux sévices. Peut-être valait-il mieux finalement se plier à sa requête d'une part, ce serait plus digne, et d'autre part, il serait probablement déconcerté.

Aussi s'obligea-t-elle à sourire avant de déclarer

- J'accepte, mais vous devez m'expliquer comment procéder, car en Angleterre nous n'avons guère l'habitude de ces pratiques !

Le sheikh fit claquer ses doigts et une esclave noire apporta une cuvette et une serviette.

Il donna un ordre en arabe et l'esclave, surprise, tendit la cuvette à la jeune fille.

Vita la présenta alors au sheikh qui y trempa les doigts, puis elle la déposa sur le sol pour lui essuyer les mains.

Elle accomplit ces gestes sans lever les yeux sur lui. Puis, elle se mit à genoux devant lui pour lui laver les pieds. Bien qu'il eût marché pieds nus dans la tente, ils étaient propres et, en les lavant, Vita remarqua qu'ils étaient étroits et minces.

Lorsqu'elle eut terminé, elle le regarda enfin :

- Je me demande combien de bains de pieds vaut une brebis ! dit-elle. (Et, comme le sheikh ne répondait pas, elle poursuivit :) Je sais parfaitement que je suis en train de payer parce que je vous ai insulté. J'essaie seulement d'en évaluer le prix.

Le sheikh répondit avec l'ombre d'un sourire

- Vous êtes quitte de vos dettes.

Vita se releva.

- J'en suis heureuse, dit-elle. Et maintenant, dois-je me considérer comme votre invitée ou comme votre prisonnière ?

- Qu'est-ce à dire ?

- Eh bien, si je suis votre invitée, je peux dîner avec vous, sinon je dois attendre que vous ayez fini, et j'ai vraiment très faim !

Le sheikh se mit à rire et Vita comprit qu'elle avait marqué un point. Elle avait réussi à percer une brèche dans sa défense et elle se demanda qu'elle allait être sa conduite à présent.

Ils s'assirent côte à côte sur le *roffe* et le dîner leur lut apporté par deux esclaves, dans un grand plat en bois.

Heureusement, Bevil lui avait appris comment les bédouins mangeaient; aussi, ne fut-elle pas prise au dépourvu devant l'absence de couteaux et de fourchettes.

Le plat principal était de l'agneau mijoté avec du *bourgoul* et du lait de chamelle.

Le *bourgoul* se prépare avec du blé bouilli dans du beurre ou de l'huile, et que l'on fait sécher au soleil. On peut ensuite le conserver pendant un an.

Avec beaucoup d'aisance, Vita prit les tranches de viande avec ses doigts et les roula en boulettes avec du *bourgoul*, attentive à ne pas se brûler, car tout était très chaud. Elle avait tellement faim qu'elle eut l'impression de n'avoir jamais rien mangé de meilleur. La suite du repas lui sembla tout aussi délicieuse le pain frais, appelé *fisre*, et d'autres plats aux saveurs étranges et nouvelles. En guise de dessert, on leur servit du *heneyne*, un mélange de pain, de beurre et de dattes. La boisson qui accompagnait ce repas était une sorte de lait aigre, le *lebben*. Vita en avait entendu parler et elle lui trouva un goût agréable.

Pendant le repas, le sheikh demeura silencieux.

Lorsqu'ils eurent terminé, on leur apporta des récipients d'eau chaude pour se laver les mains, puis on leur servit le café.

Vita regarda le sheikh en souriant.

- J'avais très faim, dit-elle, comme pour excuser son appétit.
- Vous êtes plus forte que vous ne le semblez, dit-il. Vous avez fait un long voyage à cheval et plus d'un homme à votre place serait épuisé.
- Je suis fatiguée, mais ce n'est pas tant la journée en selle...

Elle s'interrompit et rougit d'avoir parlé avec trop de hâte; elle craignait d'avoir laissé entendre au sheikh que leur combat l'avait fatiguée plus que tout le reste. Mais le sheikh ne sembla pas remarquer l'allusion.

- Avant d'aller vous coucher, je veux que vous écriviez cette lettre. Sans doute souhaitez- vous rester ici le moins longtemps possible, aussi est-il préférable qu'elle parvienne au sheikh Medjuel au plus vite.

- Voulez-vous vraiment... l'envoyer? murmura-t-elle.
- Craignez-vous par hasard qu'il ne vienne pas à votre secours, jugeant que vous n'en valez pas la peine ?
- Certes non, ce n'est pas cela que je crains. Je pense seulement qu'à cause de cette guerre des hommes seront blessés ou tués, et des chevaux aussi.
- Vous continuez donc à vous faire du souci pour mes chevaux ?
- Ils sont tous si beaux ! Ceux qui nous ont amenés ici et ceux que vos hommes montaient au cours de leur terrifiante *djerid* vaudraient une fortune à Londres dans les ventes de Tattersall. Est-il bien nécessaire de les exposer dans une guerre inutile ?
- La guerre est la vie même du bédouin. S'ils ne se battent pas, mes hommes vont grossir, devenir indolents et bons à rien.
- Ils n'ont donc rien de mieux à faire pour s'occuper ?
- C'est leur mode de vie.
- Même si vous, vous n'êtes pas convaincu qu'il soit juste ?
- Qu'est-ce qui vous fait croire que je pense différemment de mes hommes ? demanda-t-il après un moment de silence.
- Vous êtes instruit, pas eux, et vous êtes trop intelligent pour dire : « C'est le destin - Inch'Allah - Dieu l'a voulu ainsi ! »

Un éclair de surprise passa dans les yeux du sheikh. Il regarda Vita attentivement, sans aucune lueur d'hostilité dans le regard. Puis, brusquement, il dit :

- Vous n'avez pas d'autre solution que d'écrire cette lettre.

Il claqua dans ses doigts. Aussitôt une esclave apporta un plateau avec du papier, de l'encre et une plume qu'elle déposa devant Vita.

À contrecœur, Vita prit la plume, désespérée de n'avoir réussi, malgré tous ses efforts auprès du ravisser, à lui faire renoncer à ses projets.

Elle commença à écrire et lorsqu'elle eut terminé, tendit la lettre au sheikh pour qu'il la lise.

Chère cousine Jane,

Vous ne vous souvenez probablement pas de moi. Je suis la fille du général George Ashford. J'avais depuis très longtemps envie de faire votre connaissance, car j'avais beaucoup entendu parler de vous par ma famille.

Étant en voyage à Naples, j'ai décidé de vous rendre visite à Damas. Arrivée là-bas, on m'a appris que vous étiez dans le désert. Mrs Burton a eu la gentillesse d'organiser une caravane pour que je puisse vous rejoindre, mais hélas, le sheikh Shaalan El Hassein nous a tendu un piège, empêchant mon guide, un Mezrab, de me conduire jusqu'à vous.

Il me retient prisonnière et m'oblige à vous écrire cette lettre pour vous demander de venir à mon secours.

Je suis profondément bouleversée et humiliée à l'idée qu'on se serve de moi pour déclencher une guerre tribale et je ne peux que vous en demander très humblement pardon.

Croyez que je regrette infiniment tout ceci.

Bien tristement vôtre,

Vita Ashford

Le sheikh lut rapidement la lettre, puis se leva.

- Je vais la faire porter immédiatement, dit-il. Votre cousine l'aura à l'aube.

- Alors, ils ne sont pas loin d'ici, dit Vita.

- Non, en effet, mais trop néanmoins pour que vous puissiez les rejoindre à pied. Maintenant, allez-vous coucher. J'espère que vous dormirez bien et demain matin, si cela vous fait plaisir, je vous montrerai mes chevaux avant qu'ils ne soient trop éprouvés par la guerre !

- Avec plaisir ! dit-elle en se levant.

Elle resta un instant à le regarder; il semblait très grand sous le plafond bas de la tente.

- Bonne nuit, dit-il. Je rends hommage à votre courage. Je n'aurais jamais cru qu'une femme puisse garder un tel sens de l'humour dans de pareilles circonstances.

- Peut-être ne leur donnez-vous guère l'occasion de prouver qu'elles en

ont, répondit Vita du tac au tac.

Le sheikh ne put retenir un éclat de rire et c'est d'un ton différent qu'il ajouta :

- Vous avez assez lutte pour aujourd'hui, miss Ashford. Allez-vous coucher et n'oubliez pas que tout ceci est « Inch'Allah ! »

Vita fut réveillée de bon matin par les rumeurs du camp bruits de voix, bêlements des chèvres et des moutons que l'on conduisait aux pâturages, éclats de rire des enfants.

Elle se leva et mit son costume de cavalière, puisque le sheikh lui avait promis de lui montrer avait très envie d'en monter un, mais n'était pas sûre qu'il le lui proposerait.

De toute façon, elle avait beaucoup à apprendre sur les pur-sang arabes et cette visite lui serait profitable.

Elle pénétra dans la partie de la tente où ils avaient dîné la veille au soir et aussitôt une esclave lui apporta du café, du pain tout frais et une grosse motte de beurre.

C'était du beurre de chèvre ou de brebis, car on ne faisait jamais de beurre avec du lait de chamelle. Chez les bédouins, c'étaient les femmes qui faisaient le beurre, conduisaient les troupeaux aux pâturages et allaient puiser l'eau au puits, même s'il était très éloigné du campement. Les hommes se seraient sentis déshonorés de s'abaisser à ces tâches domestiques.

Le café sembla délicieux à Vita. C'était un luxe que s'offrait le sheikh, car les bédouins n'en buvaient généralement qu'à l'occasion de fêtes.

Alors qu'elle s'apprêtait à sortir de la tente, le sheikh apparut. Il avait déjà dû faire une promenade à cheval, car il tenait une cravache à la main et portait les mêmes bottes de cuir jaune qu'à Beyrouth.

- Avez-vous bien dormi ? demanda-t-il courtoisement.

- Oui, je vous remercie, et j'ai hâte de voir vos chevaux, comme vous me l'avez promis.

Son enthousiasme le fit sourire.

- Venez. Je les ai fait amener tout près d'ici, pour que vous n'ayez pas à marcher.

En sortant de la tente, Vita eu le souffle coupé par le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Comme elle aurait voulu que son père voie cela ! Devant elles s'ébattaient trois cents chevaux environ, tous plus beaux

les uns que les autres !

- A la façon dont vous m'avez réprimandé la première fois que nous nous sommes rencontrés, j'imagine que vous êtes une experte !

- Mon père a en effet une belle écurie, mais je ne crois pas qu'il ait un seul cheval aussi beau que ceux-là.

En s'approchant d'eux, elle s'aperçut que Dira avait dit vrai et que les chevaux arabes étaient doux et affectueux. Les juments semblaient reconnaître le sheikh elles le suivaient en lui donnant des bourrades affectueuses de la tête et il devait les écarter pour désigner à Vita tel ou tel cheval.

- En assistant à la *djerid*, j'ai constaté à quel point les chevaux arabes peuvent être rapides, dit Vita.

- Nous n'avons pas de courses comme en Angleterre, aussi nous est-il difficile d'évaluer la vitesse de nos chevaux. Le meilleur moyen pour cela c'est encore de les vendre aux Européens. Comme nous sommes davantage tournés vers la guerre, nous attachons plus de prix à l'endurance qu'à la rapidité. C'est elle le vrai critère de valeur.

À l'évocation de cette guerre, Vita ne put s'empêcher de regarder à l'horizon. Il était encore trop tôt pour que les Mezrab arrivent, mais elle redoutait le moment où les deux tribus s'affronteraient et où il y aurait effusion de sang.

Elle s'efforça de chasser ces pensées attristantes et reporta son attention sur les chevaux que lui montrait le sheikh.

- Celui-ci est un kehilan, expliqua-t-il. Sans doute ce nom vient-il des marques noires qu'il a autour des yeux. On les dirait maquillés au khôl, comme ceux des femmes arabes.

C'était un très bel animal et Vita lui caressa l'encolure. Mais déjà le sheikh lui en montrait.

- Celui-là est un kochlani, on les élève uniquement pour les monter. On dit qu'ils descendent directement des écuries du roi Salomon. Vrai ou faux, ce sont les plus résistants et les plus endurants de tous les chevaux arabes.

Ils allèrent ainsi de cheval en cheval, le sheikh commentant leurs qualités au passage. Il apprit ainsi à Vita que les bédouins n'utilisaient jamais ni bride ni mors, mais une sorte de licou relié à une chaîne légère qui entourait la bouche du cheval.

- J'avais remarqué cela au cours de la *djerid* et j'ai été stupéfaite de voir vos hommes diriger leurs montures avec autant de facilité, dit Vita.

- Sans doute est-ce aussi parce que nos chevaux sont doux et sans malice ! Ils n'ont pas la nature vicieuse des bêtes européennes. (Après une pause, il ajouta en grimaçant :) Cette remarque vaut également pour les humains.

Il se détourna brusquement, sans laisser à Vita le temps de répliquer. Elle se demanda ce qui avait pu le blesser pour qu'il soit à ce point amer et désabusé.

Elle repensa alors au nom qu'il avait prononcé la veille : Elaine. Qui était donc cette mystérieuse femme ? Sans doute une Anglaise, puisqu'il s'était adressé à elle en anglais. Cela expliquait l'hostilité qu'il lui avait témoignée dès leur première rencontre. Vita mit un frein à son imagination qui l'emportait trop loin la réalité était sans doute beaucoup plus simple.

- Comment se fait-il qu'il y ait d'aussi belles races en Syrie ? demanda-t-elle.

- La légende veut que les chevaux syriens descendent des cinq juments de Salomon, mais peu d'Arabes y croient encore de nos jours. Ce que nous savons par contre, c'est qu'effectivement nos chevaux sont les plus racés du monde.

- Même les Anglais en conviennent, dit Vita. (Après un instant de réflexion, elle ajouta d'un ton hésitant :) J'aimerais vous en acheter un.

- Ils ne sont pas à vendre, répondit le sheikh d'un ton sec, et il se remit à marcher, comme pour lui signifier de ne pas insister.

Vita sentit qu'il lui cachait quelque chose.

Elle savait que les bédouins faisaient fréquemment commerce de leurs chevaux et en tiraient des gains appréciables. Son refus s'adressait donc à elle personnellement, et elle s'étonna de cette agressivité à son égard. Un instant auparavant il était si aimable qu'elle en avait presque oublié qu'elle était sa prisonnière et non une invitée de marque. À présent, en l'offensant bien involontaire, elle avait provoqué une volte-face. Elle n'avait décidément jamais rencontré un homme aussi déconcertant !

Comme s'il regrettait sa brusquerie, le sheikh fit signe à un de ses hommes de lui amener une magnifique jument blanche. Vita n'avait

jamaï vu un animal aussi parfait : des yeux cerclés de noir, une bouche fine, elle aussi marquée de noir, des oreilles délicates comme celles d'une biche et de grands yeux doux.

- Elle est superbe ! s'exclama-t-elle avec admiration.

- C'est une *hameiani*, une race très rare, aussi bien chez les Aeneze que chez nous.

Vita en avait les yeux brillants d'excitation.

- Voulez-vous la monter? demanda-t-il.

-Oh, oui, avec joie !

Le sheikh ordonna que l'on prépare la jument. Vita, qui s'attendait à ce qu'un palefrenier l'aide à se mettre en selle, fut tout étonnée que le sheikh s'en charge lui-même. Une sensation étrange l'envahit lorsque ses mains puissantes la saisirent à la taille et la soulevèrent du sol comme une plume.

La jument s'appelait Sherifa et répondit aussitôt à la légère impulsion que lui donna Vita.

Elles se frayèrent un chemin parmi les autres chevaux qui paissaient tranquillement. Vita éprouvait un plaisir incomparable à monter une bête aussi magnifique. Bientôt Sherifa partit au galop. Vita se croyait seule, mais elle entendit soudain derrière elle un bruit de sabots et le sheikh apparut à ses côtés sur un étalon noir.

- Je n'ai pas l'intention de vous aider à vous enfuir, dit-il en souriant.

- Cela ne m'était même pas venu à l'esprit, répondit Vita avec sincérité.

Mais puisqu'il lui mettait cette idée en tête, elle commença aussitôt à échauder des plans. Si elle pouvait s'approcher de Sherifa sans éveiller l'attention, il lui serait facile de s'enfuir du camp et peut-être de rejoindre es Mezrab avant qu'ils n'attaquent.

Ils continuèrent à galoper en silence, quand soudain le sheikh saisit en plein galop la bride de Sherifa et l'obligea à faire volte-face pour la ramener au camp.

- Avez-vous peur de rencontrer vos ennemis venant à mon secours ? demanda Vita d'un ton léger.

- Il leur faudra plus de temps que cela pour se préparer, répliqua le

sheikh.

Mais en disant ces mots, il se tourna instinctivement vers l'est et Vita comprit aussitôt que les Mezrab viendraient de cette direction.

Ils rentrèrent au grand galop et dès qu'ils eurent mis pied à terre, Vita lui dit :

- Merci ! Je n'avais jamais monté avec autant de plaisir ! Sherifa est parfaite !

- J'en suis heureux, répondit le sheikh.

- J'aimerais lui donner à manger moi-même, proposa Vita.

Le sheikh lança un ordre et un de ses hommes alla chercher un récipient contenant une nourriture étrange dont Sherifa sembla se régaler. Elle eut vite fait de tout avaler et se mit à les suivre alors qu'ils regagnaient la tente. Vita, ravie, lui caressa l'encolure tout en lui parlant et Sherifa, en guise de réponse, frotta ses naseaux contre l'épaule de Vita. Elle l'aurait même suivie sous la tente, si le sheikh ne l'avait pas repoussée.

Vita n'en revenait pas qu'il soit déjà midi, tant la matinée avait passé vite et de façon agréable. Le repas était déjà servi et les attendait. Au menu, il y avait des *kemmaye*, un mets très prisé par les Arabes.

- C'est une sorte de truffe, semblable à celle que les Français apprécient tant, lui expliqua le sheikh. Nous en avons de trois sortes des roges, des noires et des blanches. On les prépare en les faisant bouillir dans du lait jusqu'à ce qu'elles prennent la consistance d'une purée. On les arrose alors de beurre fondu. C'est un mets très pratique, car on trouve de ces truffes partout dans le désert.

Vita y goûta avec méfiance et fut agréablement surprise.

On leur servit ensuite des œufs de caille avec des *fisre*, des galettes fraîchement cuites, et du beurre.

Leur repas une fois terminé, le sheikh reprit la parole :

- Maintenant, je vous conseille d'aller faire la sieste. Il fait très chaud à cette heure de la journée.

- En effet, je l'ai remarqué hier et j'ai apprécié de pouvoir me reposer dans la fraîcheur de l'oasis.

- Allez donc, et si nous ne sommes pas encore en guerre d'ici ce soir, je

ferai jouer pour vous de la musique arabe.

- Avec plaisir, répondit Vita avec un sourire.

Puis elle regagna la partie de la tente qui lui était réservée.

Il était temps pour elle de mettre à exécution le plan qu'elle avait échafaudé au cours de la promenade du matin. Elle commença à s'assurer que Sherifa était toujours à proximité de la tente. Puis, lorsque l'esclave vint l'aider à se déshabiller, elle lui fit comprendre, par gestes et à l'aide des quelques mots qu'elle connaissait, qu'elle souhaitait essayer une robe de bédouine et un burnous.

La femme eut d'abord l'air surpris, puis elle pouffa de rire, trop heureuse de participer à ce jeu si féminin. Elle sortit vivement de la tente et revint avec d'autres femmes qui apportaient trois longues robes de coton une bleue, une marron et une noire, ainsi que le burnous blanc que portent toujours les Arabes, hommes et femmes, en voyage. Elles avaient également apporté un fichu nommé *shauber*, rouge pour les jeunes femmes, noir pour les vieilles, et enfin leurs bijoux.

Vita examina leurs bracelets et les innombrables anneaux qu'elles portaient aux chevilles, aux oreilles et même au nez et qui tintaient à leur moindre mouvement.

Chacune des femmes essayait d'attirer son attention, sauf une qui se tenait volontairement à l'écart, l'air maussade et insolent. Vita l'avait remarquée dès son arrivée, car elle était jeune et très jolie, avec des traits réguliers et un long cou gracieux. Elle avait la peau plus claire que les autres et devait donc appartenir à la tribu des El Hadedyein, dont les femmes ont la peau claire.

Vita remarqua qu'elle portait davantage de bijoux que les autres et que certains d'entre eux avaient beaucoup de valeur. Supposant qu'elle était d'un rang supérieur, elle lui adressa la parole, mais n'obtint pas de réponse. Bien au contraire, la jeune fille lui lança un regard sombre, se détourna et sortit de la tente.

Vita la suivit du regard, stupéfaite, et vit que les autres femmes chuchotaient d'un air.

- Zabla est jalouse, dit l'une d'elles en arabe, et soudain tout s'éclaira dans l'esprit de Vita.

Cette fille était sans doute la femme du sheikh et l'arrivée imprévue de Vita au camp l'avait contrariée.

Troublée par cette manifestation d'hostilité, Vita demanda aux autres de la laisser seule, non sans leur avoir fait comprendre qu'elle souhaitait garder une de leurs robes et un burnous pour les essayer plus tard. Elles déployèrent les vêtements sur le sol et insistèrent pour lui laisser également des bijoux, y compris quelques bracelets de verroterie dont elles semblaient faire grand cas.

Vita feignit de s'allonger comme pour dormir, mais une fois seule, elle se releva et se rhabilla.

Elle agrafa la jupe de son costume d'amazone et la blouse blanche qui allait avec et enfila par-dessus le burnous en rabattant le capuchon sur son visage.

Ainsi vêtue, elle pouvait passer pour un homme.

On n'entendait pas un bruit dans le camp car tout le monde se reposait, à l'exception peut-être de quelques sentinelles. Prudemment, elle écarta le pan de tissu qui fermait la tente et sortit.

Sherifa se trouvait à une vingtaine de mètres de là. Comme si elle avait senti sa présence, elle s'approcha de Vita sans que celle-ci eût à l'appeler.

Elle avait encore la selle et la bride qu'on lui avait mises pour la promenade du matin. Dira lui avait dit un jour que les Arabes étaient très négligents et dessellaient rarement leurs chevaux.

- Ce n'est sûrement pas bon pour eux, s'était inquiétée Vita.

- Les chevaux arabes sont résistants et les selles sont plus légères qu'en Europe. Ce sont de simples coussinets en peau de mouton, sans étriers.

Pour Vita cependant, Sherifa s'était vue affubler d'une selle d'amazone en cuir et d'une bride mais la jument avait supporté sans broncher ce harnachement auquel elle n'était pas habituée. Vita était soulagée de la retrouver comme elle l'avait quittée avant le déjeuner. Elle laissa donc la jument s'approcher d'elle et la renifler affectueusement, puis elle sauta promptement en selle et s'éloigna au trot.

La grande tente qui se trouvait à l'ouest, à l'écart des autres, protégea sa fuite, en la cachant aux yeux des sentinelles. Il lui fallut pourtant bientôt galoper à découvert et elle se demanda à quel moment on se lancerait à sa poursuite. Le temps sans doute de donner l'alarme et de

prévenir le sheikh pour prendre ses instructions. Heureusement Sherifa était très rapide, aussi serait-il plus difficile de la rejoindre. Vita espérait enfin que son burnous la dissimulait suffisamment pour qu'on ne puisse l'identifier et qu'on la confondrait avec un envoyé du sheikh lui-même.

Mille pensées se bousculaient dans sa tête et elle n'écartait pas l'hypothèse qu'on en vînt à ouvrir le feu contre elle.

Après avoir parcouru environ deux kilomètres, elle se retourna et ne vit personne derrière elle. Peut-être avait-elle réellement réussi à s'enfuir ! Son cœur fit un bond dans sa poitrine et elle se dirigea vers l'est à bride abattue.

Au bout d'une heure de galop la jument ralentit et, le vent de la course diminuant, la chaleur sembla écrasante à Vita. Elle rejeta en arrière le capuchon de son burnous, mais dut le remettre aussitôt, tant le soleil était brûlant.

Cette longue chevauchée aux heures les plus chaudes de la journée commençait à les éprouver toutes les deux, et Vita aspirait à trouver la fraîcheur d'une oasis malgré le danger que cela représentait.

Elle était sûre, en effet, que le sheikh ne la laisserait pas s'enfuir aussi aisément. Il n'avait pas caché qu'elle était un atout dans son jeu. Grâce à elle, il tenait enfin un prétexte pour déclencher une guerre avec les Mezrab.

« Ne peut-il donc pas se contenter d'aimer la belle Zabla au lieu de faire la guerre ? » se demanda Vita. Mais l'aimait-il seulement ?

Il ne semblait pas homme à aimer qui que ce soit. Vita le trouvait décidément bien différent des autres Arabes qui étaient gais et enjoués pour la plupart. Leurs regards brillants semblaient témoigner de leur intérêt pour les joies de la vie et de l'amour.

Le sheikh, lui, était réservé et semblait habité d'une haine implacable.

« C'est à cause d'Elaine qu'il me hait ! »

Pourtant la ravissante Zabla avait tout pour lui faire oublier une Elaine, si extraordinaire fût-elle.

L'évocation de ces problèmes amoureux ramena Vita aux siens : il fallait coûte que coûte qu'elle rejoigne sa cousine et lui demande conseil au sujet de lord Bantham.

Tôt ou tard, il lui faudrait affronter ce dilemme épouser un homme qu'elle n'aimait pas ou encourir la colère de son père et subir ses punitions raffinées. Elle redoutait sa réaction lorsqu'il apprendrait son escapade, mais avec une foi naïve, elle se dit que sa cousine Jane trouverait bien une solution à cela aussi. Quelle solution ? Elle-même n'en avait aucune idée ! Tout en laissant ainsi vagabonder ses pensées, Vita poursuivait sa route sous une chaleur intolérable. Seul un animal aussi racé que Sherifa pouvait endurer une aussi pénible équipée.

Régulièrement Vita se retournait, mais à aucun moment elle n'aperçut le moindre signe de vie. Elle en déduisit que le sheikh était heureux, finalement, d'être débarrassé d'elle.

« Ma présence lui était peut-être pesante et désagréable. S'il n'envoie personne à ma poursuite, peut-être réussirai-je à éviter que les Mezrab ne déclenchent une guerre à cause de moi et aussi à me faire oublier du sheikh », se dit-elle.

Elle se surprit à regretter de ne pas avoir mieux réussi à le connaître. Il avait fait preuve de beaucoup de gentillesse en lui montrant ses chevaux il semblait leur être très attaché et avoir une connaissance parfaite des différentes races. Elle aurait eu encore tant de choses à apprendre de lui !

« Cette occasion ne se représentera plus jamais, pensa-t-elle tristement. À mon retour en Angleterre, il faudra que je me contente d'entendre parler des Godolphin et des Darby et personne ne croira que j'ai vu et monté des chevaux bien plus racés encore. »

Le sheikh l'avait contrariée en refusant de lui en vendre un qu'elle aurait ensuite ramené en Angleterre. Cela lui aurait pourtant été bien utile pour apaiser le courroux de son père car il n'aurait pu résister longtemps en la voyant revenir avec une jument comme Sherifa ou un étalon de la race des *kehilan*. Il lui restait l'espoir d'en acheter un aux Mezrab dès qu'elle les aurait rejoints.

Au fil des heures, la chaleur diminuait légèrement, mais la canicule avait épuisé Vita et elle se sentait à bout de forces.

Si les Mezrab venaient réellement de la direction indiquée involontairement par le sheikh, elle aurait dû maintenant les apercevoir, mais le désert s'étendait à perte de vue, sans le moindre signe de vie, à l'exception des quelques oiseaux qu'elle avait déjà vus en venant de Damas. Des cigognes s'envolaient à tire-d'aile à son approche; elle vit également des nuées de *kattahs*, des vols de perdrix et même un aigle planant dans le ciel.

Plus elle avançait, puis la fatigue se faisait intolérable; Sherifa aussi commençait à donner des signes d'épuisement.

Vita avait les lèvres sèches et la gorge douloureuse; elle se demandait même si elle réussirait à parler à sa cousine, à supposer toutefois qu'elle arrive à son camp.

Soudain, elle aperçut une tache sombre rompant la monotonie du paysage « C'est sûrement une oasis », pensa-t-elle, le cœur battant.

Sherifa devait l'avoir vue également, car elle accéléra le pas. C'était bien une oasis : Sherifa se dirigea aussitôt vers l'ombre et Vita sauta prestement à terre. Mais ses jambes se dérochèrent sous elle et elle se retrouva à genoux par terre.

Avec effort, elle se releva et alla au puits. En se penchant par-dessus la margelle de brique, elle s'aperçut que le niveau de l'eau était très bas. À côté du puits, il y avait un seau attaché à une corde. Elle se demanda si elle aurait la force de le remonter d'une pareille profondeur. Peut-être réussirait-elle, à condition de ne pas trop le remplir pour qu'il soit moins lourd à hisser ?

Elle regarda la corde en hésitant, craignant de s'abîmer les mains. Pourtant il n'y avait pas d'autre solution : il fallait qu'elle boive de toute urgence et Sherifa également. La jument s'était approchée d'elle et lui poussait doucement le bras avec ses naseaux, comme pour l'encourager.

Vita enleva alors son burnous et le jeta par terre avec soulagement. Bien que la protégeant efficacement de l'ardeur du soleil, il lui tenait beaucoup trop chaud. À ce moment précis, Vita n'avait d'autre désir que de se plonger tout entière dans le puits, pour se rafraîchir.

- Si seulement nous avions pu trouver une mare, dit-elle, prenant Sherifa à témoin.

Elle eut peine à reconnaître sa propre voix, tant elle était enrôlée.

Elle prit enfin le seau et le fit descendre lentement. Tous les deux mètres, la corde avait un nœud pour l'empêcher de filer trop vite; malgré cela, Vita s'écorcha les mains. La descente lui parut interminable; finalement, le seau toucha l'eau et commença à s'y enfoncer. Aussitôt, Vita se mit à le remonter, mais trop tard, il était déjà plein et elle avait beau s'arc-bouter, il était trop lourd pour elle. Elle tenta alors de secouer la corde pour vider le trop-plein du seau, mais ne réussit qu'à le remplir davantage. Au désespoir, elle comprit

qu'elle ne pourrait jamais le ramener à la surface. Pendant ce temps, Sherifa commençait à s'impatienter et lui donnait de légères bourrades sur le bras et dans le dos. La corde sciait cruellement les mains de Vita et soudain, n'en pouvant plus, elle la laissa filer de toute sa longueur jusqu'au dernier nœud qui resta bloqué dans un anneau de fer fixé à la margelle. Le seau s'enfonça d'au moins un mètre, ôtant définitivement à Vita tout espoir de le ramener à la surface. Elle se pencha et regarda au fond du puits il était sombre, frais et d'un calme inquiétant. Si elle tombait dedans, personne ne la découvrirait jamais, pensa-t-elle. Elle fit une ultime tentative et tira de toutes ses forces sur la corde avec l'énergie du désespoir, mais en vain.

- Je ne peux pas, Sherifa ! cria-t-elle, désespérée. Il ne bouge pas ! (Sa voix se brisa et des larmes de rage impuissante lui montèrent aux yeux.) C'est... impossible! Oh, Sherifa... je suis désolée!

- Il me semble que vous avez besoin d'aide, fit soudain une voix derrière elle.

Elle sursauta et se retourna. Sous les arbres se tenait le sheikh. Elle le regarda avec stupéfaction et soudain, sans réfléchir, s'élança vers lui, tant elle était heureuse de le voir.

Avant même d'avoir pu comprendre ce qui se passait, elle fut près de lui et il l'enlaça. Elle leva les yeux vers lui; alors, il resserra son étreinte et s'inclina vers elle. Elle ne fut même pas surprise. C'était inéluctable... Cela devait arriver car le destin en avait décidé ainsi. Lorsque les lèvres du sheikh s'emparèrent des siennes, une sensation étrange et merveilleuse l'envahit. Rien d'autre n'existait plus pour elle que cette émotion nouvelle qui la transportait dans un autre monde. Elle eut soudain la certitude de n'avoir vécu que dans l'attente de ce moment. Le sheikh la serra encore plus étroitement contre lui et il lui sembla que les branches des arbres s'inclinaient pour les protéger, créant un paradis secret dont ils étaient les maîtres.

Tout entière à la magie de ce baiser, Vita ne s'appartenait plus et sentit qu'elle devenait une partie de lui-même.

Le sheikh se redressa lentement. Il la regarda, vit ses yeux brillants, ses pupilles dilatées de bonheur et ses lèvres encore entrouvertes. Au prix d'un effort surhumain, il s'écarta d'elle et se dirigea vers le puits sans se retourner. Il prit la corde et entreprit de hisser le seau plein d'eau.

Vita le regarda, immobile, incapable de bouger et même de reprendre son souffle.

Il l'avait embrassée et, par ce baiser, avait pris possession de son cœur. Cette merveilleuse certitude la fit tressaillir de bonheur.

Le sheikh sortit le seau du puits et le déposa sur une pierre. Il écarta Sherifa pour la faire attendre et regarda Vita.

Lentement, comme une somnambule, elle s'approcha de lui, sans le quitter des yeux. Elle le regardait, hypnotisée, ne sachant plus si elle avait encore soif d'autre chose que de lui.

- Buvez ! ordonna-t-il.

S'arrachant à lui au prix d'un effort surhumain, elle détourna son regard et le porta sur le seau débordant. Elle y plongea le visage et but à grands traits. Puis elle se rinça la figure dans peau claire, ayant l'impression d'effacer ainsi beaucoup plus que la poussière du désert.

Elle releva la tête et le sheikh lui tendit un mouchoir en fil blanc pour qu'elle s'essuie. Puis il déposa le seau devant Sherifa qui se mit à aspirer l'eau bruyamment.

Vita regarda le sheikh de nouveau et crut un instant qu'il allait se détourner d'elle. Mais, soudain, il l'attira brusquement à lui et la serra violemment. Il l'embrassa de nouveau et ses baisers se firent plus passionnés, plus ardents, plus exigeants. Il lui embrassa les lèvres, les yeux et tout le visage avant de reprendre possession de sa bouche et le feu de ses baisers l'envahit tout entière. Loin d'en être effrayée, Vita se tendit vers lui de tout son être, aspirant à se fondre en lui. Brusquement, le sheikh s'écarta d'elle, la souleva de terre et la remit en selle.

Son burnous était resté à terre, là où elle l'avait jeté. Le sheikh le ramassa et le déposa sur son cheval qui s'était approché.

- Comment avez-vous fait... pour me trouver ? demanda Vita.

C'étaient les premiers mots qu'elle réussissait à prononcer.

- Je vous ai suivie tout l'après-midi, répondit-il.

- Pourquoi ne pas m'avoir arrêtée plus tôt, alors ?

Il sourit.

- Nous ne sommes pas loin du camp. Vous ne pouviez certes pas le savoir, mais dans le désert, les hommes, comme les animaux, tournent en rond et Sherifa était en train de vous ramener au camp !

- Je suis heureuse, dit Vita doucement, sans le quitter des yeux.

Il demeura un instant silencieux et Vita crut qu'il allait l'embrasser à nouveau. Mais il monta en selle.

- Vous êtes fatiguée, dit-il, rentrons.

Reposés et désaltérés, les chevaux repartirent à vive allure, comme s'ils sentaient que le camp était proche. Vita et le sheikh galopèrent côte à côte en silence et elle savourait ce moment de bonheur et s'abandonnait avec délices au souvenir tout proche de ses baisers. « C'est donc cela l'amour ! pensa-t-elle. Voilà ce que cousine Jane a trouvé, et moi aussi à présent. »

C'était une émotion unique, qu'on ne pouvait d'écrire à la fois noble et primitive, sublime et sauvage; jamais elle n'aurait ressenti cela avec un Anglais, et surtout pas avec lord Bantham.

En l'embrassant, le sheikh avait apporté la solution à tous ses problèmes, une solution que sa cousine Jane n'aurait jamais pu trouver.

Elle venait de rencontrer l'amour, au moment où elle s'y attendait le moins c'était cela « Inch'Allah », la preuve que la providence était de leur côté.

« Notre rencontre était décidée de toute éternité », se dit Vita, au comble de la joie, se félicitant d'avoir passé outre les conventions sociales et franchi les obstacles qui auraient pu l'empêcher de rejoindre l'homme qui était fait pour elle.

Sur le moment, elle ne pensa même pas à ce qu'il adviendrait, le jour où elle annoncerait à ses parents sa décision de vivre dans le désert avec un bédouin, un homme qui ne lui avait même pas dit qu'il l'aimait ni qu'il voulait l'épouser.

Tout finirait bien par s'arranger en temps voulu. Ce qui importait pour l'instant, c'était qu'ils se soient rencontrés et qu'elle l'aimât.

« Je l'aime ! Je l'aime ! » se répétait Vita au rythme de leur galop. Elle aurait tant voulu lui avouer son amour, tant désiré aussi qu'il déclarât le sien...

Leur arrivée au camp interrompit le cours de ses pensées. Ils descendirent de cheval et Vita pénétra dans la grande tente. Le sheikh la suivit et elle eut envie de se jeter dans ses bras et de sentir à nouveau ses lèvres sur les siennes. Mais il y avait là des domestiques

et Vita dut regagner la partie de la tente qui lui était réservée. Les femmes commises à son service l'attendaient. Elles la déshabillèrent, apportèrent une baignoire en fer-blanc et y versèrent de l'eau fraîche parfumée avec des fleurs de jasmin.

Lorsqu'elle eut pris son bain, elles l'aidèrent à s'essuyer dans de grandes serviettes blanches. Elle se lava également les cheveux qui étaient pleins de sable. En les lui séchant, les femmes s'extasièrent sur leur toucher doux et soyeux, car elles n'étaient pas habituées à voir des cheveux aussi fins.

Elles lui apportèrent ensuite du café et des morceaux de *neneyne*. Mais elle n'avait ni faim ni soif. Elle brûlait d'un bonheur étrange et inconcevable et ne souhaitait rien d'autre que la présence du sheikh.

Elle choisit sa plus belle robe et mit un peu d'ordre dans sa chevelure qui frisait toujours de façon désordonnée lorsqu'elle la lavait.

Enfin, le cœur battant à l'idée de le revoir, elle pénétra dans la partie adjacente de la tente.

Ses yeux s'illuminèrent à sa vue et elle allait s'élancer vers lui, lorsqu'elle s'aperçut avec désappointement qu'il n'était pas seul.

Un jeune homme vêtu d'un *abbas* brodé d'or était assis à côté de lui sur le *roffe* et la regardait avec admiration.

- Miss Ashford, je vous présente Hedjaz El Hassein, dit le sheikh. Hedjaz, voici miss Vita Ashford dont je vous ai parlé.

Vita fit la révérence et Hedjaz El Hassein se leva et s'inclina.

- Hedjaz arrive tout juste de Paris où il vient de terminer ses études à la Sorbonne, dit le sheikh en français. Malheureusement, il parle peine l'anglais, son français en revanche est excellent. (Il ajouta avec une pointe d'ironie :) Il devrait l'être du moins, après quatre ans de cours !

- Je suis ravi, mademoiselle, de faire votre connaissance ! dit Hedjaz El Hassein. J'ai entendu parler de votre courage, dans des circonstances exceptionnelles.

- Merci, monsieur, répondit Vita en français.

Elle regarda le sheikh et prit place à ses côtés sur le *roffe*.

Elle était très déçue que ce jeune homme arrive au moment précis où elle aurait tant voulu être seule avec celui qu'elle aimait. Mais

apparemment, Hedjaz faisait partie de la tribu et semblait désireux d'apprendre toutes les dernières nouvelles.

Aussi fut-elle contrainte de rester silencieuse et d'écouter les deux hommes parler de gens qu'elle ne connaissait pas. Puis le dîner fut servi et, malgré son manque d'appétit, Vita y fit honneur, heureuse de reprendre des forces après toutes ces aventures.

La journée avait été longue, la chevauchée épuisante et les émotions qu'elle avait éprouvées avaient eu raison de sa résistance.

Au menu du dîner, il y avait de la gazelle, une viande si tendre qu'elle sembla à Vita encore plus délectable que le mouton de la veille au soir.

Lorsqu'on apporta le plat, Hedjaz se mit à rire :

- Je crois bien que je ne sais plus manger avec les doigts ! J'ai d'ailleurs l'intention d'introduire l'usage des couverts dans la tribu, ce serait plus civilisé.

- Cela ne dépend que de vous, répondit le sheikh.

- Les vins français vont aussi me manquer, poursuivit Hedjaz.

- Quant à cela, c'est une innovation que je vous déconseille. La plupart de nos hommes sont musulmans et ils en seraient très choqués.

- Les autres aussi d'ailleurs, constata Hedjaz. Il faudra donc que j'y renonce !

- On ne peut pas tout avoir dans la vie et un sacrifice provisoire comme celui du vin sera peut-être compensé par d'autres plaisirs ! lança le sheikh avec ironie.

Hedjaz éclata de rire.

- Vous savez fort bien que je suis heureux d'être de retour. J'ai tant de projets, tant de gens à voir (Il se tourna vers Vita :) Votre cousine, l'honorable Jane Dugby, est très admirée en Syrie, mademoiselle.

- L'avez-vous rencontrée ?

- Oui, à Damas. Là-bas, elle est « la grande dame », mais dans le désert c'est une véritable amazone, très respectée des bédouins. (Hedjaz se tourna vers le sheikh :) Fares El Meziad poursuit-il toujours la belle Sitt de ses assiduités ? demanda-t-il.

- Je crois, répondit le sheikh avec raideur.
- Qui est-ce ? demanda Vita intriguée.
- Le sheikh Fares est un prince puissant qui règne sur des territoires très étendus. Il convoite depuis toujours la séduisante épouse du sheikh Medjuel et la poursuit sans trêve.
- Devenant ainsi la risée de tous les bédouins, l'interrompit le sheikh.
- Est-ce sa faute si l'honorable Jane est si jolie ? demanda Hedjaz d'un ton léger, avant d'ajouter : Comme sa cousine, d'ailleurs ! Et il lança à Vita un regard éloquent.
- Merci, monsieur, dit celle-ci d'un air modeste.

Le sheikh eut un geste d'impatience. Vita le regarda et surprit une expression de colère dans ses yeux sombres.

Ainsi, il était jaloux ! Il venait de lui donner involontairement une preuve de son amour et Vita en tressaillit de joie.

- Maintenant que nous avons fini de dîner, je vais rendre visite à ma mère.
- Je suis sûr qu'elle vous attend avec impatience, dit le sheikh.

- Sans doute a-t-elle toute une liste d'épouses à me soumettre et elle aura bien du mal à comprendre que j'ai d'autres vues sur la question.

En parlant, il jeta un bref regard dans la direction de Vita à qui le sous-entendu n'échappa pas : il était évident que Hedjaz avait rencontré en France des femmes tout à fait à son goût. Soudain, elle repensa à Zabla, persuadée que celle-ci attendait le sheikh quelque part, parmi la forêt de tentes noires.

Pour la première fois de sa vie, Vita éprouva les affres de la jalousie. Zabla était si ravissante et avait tant de grâce qu'aucune Européenne ne pourrait jamais l'égaler.

Le doute l'envahit, remettant en question sa conviction la plus profonde ce qu'elle venait de vivre avec le sheikh avait-il réellement l'importance qu'elle lui attribuait ?

Elle avait abrité cette certitude comme un trésor depuis leur retour de l'oasis, mais maintenant elle avait peur ! Elle regarda le sheikh d'un air indécis. Comme Hedjaz s'apprêtait à prendre congé, elle se dit que le moment était venu pour elle d'avouer au sheikh qu'elle l'aimait.

Le jeune homme s'inclina d'abord devant le sheikh, puis, à la française, devant Vita, et lui baisa la main.

- Bonsoir, mademoiselle, dit-il. À demain.

- Bonsoir, monsieur.

Il lui lança un regard admiratif avant de quitter la tente, la laissant seule avec le sheikh. Dès qu'il fut sorti, il y eut un silence étrange, presque surnaturel. Doucement, Vita appuya sa joue contre l'épaule du sheikh.

- Je vous... aime! dit-elle tendrement.

Le sheikh demeura un instant immobile, puis brusquement il se leva.

- Vous partirez demain à l'aube. Je vais vous faire conduire auprès du sheikh Medjuel El Mezrab, dit-il d'une voix sourde.

6

Debout dans l'embrasement de la tente, le sheikh avait le regard perdu dans le lointain. La nuit tombait et le ciel commençait à se remplir d'étoiles scintillantes.

Une petite voix désespérée s'éleva derrière lui :

- Vous voulez dire... que vous ne voulez pas de moi ?

Après un long moment, le sheikh se retourna enfin. Vita s'était levée et se tenait immobile au milieu de la tente. Elle avait une expression incrédule et pathétique, comme un enfant dont on vient de tromper la confiance.

Il la fixa un instant avant de répondre brusquement :

- Oh ! Si, et vous le savez bien. Pourtant il faut oublier tout ce qui s'est passé aujourd'hui.

- Pourquoi? Oh! Pourquoi?

- Parce que je n'ai rien à vous offrir.

De nouveau, il se détourna, comme s'il ne pouvait soutenir son regard. Mais Vita s'approcha doucement de lui.

- Pourquoi ne puis-je pas... rester auprès de vous ? demanda-t-elle dans un murmure.

- Parce que je vais partir, dit-il d'une voix plus forte.

- Mais, pourquoi ? Je ne comprends pas.

Sans la regarder, il traversa la tente et alla s'asseoir sur *Te roffe*.

- Venez, asseyez-vous. Je vais tout vous expliquer, dit-il.

Elle s'approcha lentement et, voyant combien il était tourmenté, elle ne s'assit pas auprès de lui, mais légèrement à l'écart.

- Le jeune homme que vous venez de rencontrer est le sheikh des El Hassein, commença-t-il.

- Mais... je croyais que c'était vous, et que les bédouins ne pouvaient pas déposer leur sheikh, fit-elle en hésitant.

- J'ai simplement agi en son nom jusqu'à sa majorité. À présent, c'est lui qui va prendre le commandement de la tribu.

- Mais vous, vous pouvez rester avec eux, n'est-ce pas ?

- Non, je dois partir. Ma tâche ici est terminée.

- Alors, si vous partez, pourquoi ne puis-je pas vous accompagner ? demanda-t-elle d'une voix suppliante.

Inconsciemment, elle s'était rapprochée de lui.

- Je souhaiterais par-dessus tout que cela fût possible... dit-il d'une voix rauque. (Il se tourna vers elle et se leva.) Pour l'amour du ciel, ne me regardez pas ainsi ! dit-il. Sinon, je ne réponds plus de moi !

Vita leva vers lui son ravissant visage.

- Je vous aime, dit-elle.

Les mots vibrèrent entre eux. Mû par une force irrésistible, le sheikh se pencha vers la jeune fille, la prit dans ses bras et la serra passionnément contre lui. Il se mit à l'embrasser avec fougue, meurtrissant sa peau délicate par l'ardeur de ses baisers et éveillant en elle un feu dévorant.

Elle eut l'impression qu'une grande flamme protectrice les enveloppait et les emportait dans le ciel étoilé. Vaincue par l'intensité des sensations qu'il éveillait en elle, Vita s'abandonnait tout entière au sheikh, lorsque, soudain, il la repoussa brutalement. Elle chancela et serait tombée par terre si le *roffe* ne s'était trouvé juste derrière elle.

- Je vous avais pourtant mise en garde, s'exclama-t-il. Allez-vous-en et oubliez que vous m'avez rencontré.

- Vous savez bien que c'est impossible, murmura Vita. (Elle respira profondément avant d'ajouter :) Je veux rester avec vous. Je vous... aime ! Je ne peux vivre... sans vous !

- Vous êtes très jeune, dit le sheikh, comme s'il se parlait à lui-même. Vous oublierez. Je suis sûr que vous oublierez.

- Il n'y a pas d'âge pour aimer. Je suis venue en Syrie pour trouver la solution à un problème... et je l'ai trouvée. La réponse, c'est vous !

- C'est faux !

- Pourquoi dites-vous cela ?

- Je n'ai pas de nobles origines, pas de rang dans la société et rien d'autre à vous offrir que moi-même. Ce n'est pas assez.

- Le désert est grand. Je suis sûre qu'il y aura une place pour nous quelque part, dit Vita.

- Je ne suis pas un bédouin ! (Devant l'air stupéfait de Vita, il ajouta :) Et puisque vous voulez tout savoir, je suis espagnol.

- Espagnol ? répéta Vita, interloquée.

Elle n'avait pas songé un seul instant qu'il pût être autre chose qu'un bédouin.

- Je vais vous raconter toute mon histoire, dit-il d'un ton las, mais éloignez-vous de moi, je vous prie. Je ne réponds pas de moi si vous me provoquez encore.

Il y avait une telle dureté dans sa voix que Vita ne tenta pas de se rapprocher de lui lorsqu'il s'assit à l'extrémité opposée du *roffe*.

- J'ai vécu en Espagne jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, commença-t-il. Ensuite, mon père m'a envoyé faire mes études à Paris, à la Sorbonne. C'est là que j'ai rencontré Othman El Hassein, le fils aîné du sheikh de cette tribu, et il devint mon meilleur ami. (Il se tut, comme pour mieux se rappeler tout ce que cette amitié avait signifié pour lui. Puis il poursuivit :) Othman et moi étions inséparables. Nous avons beaucoup de points communs et il me fascinait avec ses récits sur les bédouins et la Syrie.

- Comme je comprends ! dit Vita dans un murmure, songeant combien le désert la fascinait, elle aussi.

- Au cours de ma dernière année d'études, j'avais alors vingt et un ans, je suis tombé amoureux d'une Anglaise.

- Elaine ! s'exclama Vita.

Le sheikh la regarda avec stupéfaction.

- Comment le savez-vous ?

- Vous m'avez appelée Elaine, le jour où nous nous sommes battus, répondit-elle d'une voix faible et en rougissant.

- Elle avait les cheveux blonds, comme vous, et depuis j'ai toujours détesté les Anglaises.

- Qu'a-t-elle donc fait pour vous rendre aussi malheureux ?

- Elle avait promis de m'épouser. Je suis donc allé en Espagne pour obtenir le consentement de mon père et, devant son refus, je me suis violemment querellé avec lui. Selon lui, Elaine, qui était une actrice, était uniquement intéressé par mon argent et j'ai eu beau l'assurer du contraire, rien n'y a fait.

- Vous avait-elle donc juré son amour ? demanda Vita, torturée de jalousie en imaginant le sheikh amoureux d'une autre femme.

- Oui, et avec beaucoup de conviction même. Je n'étais qu'un jeune fou à l'époque et je croyais encore tout ce que les femmes racontaient. (Voyant l'expression peinée de Vita, il se reprit aussitôt :) Je ne parle pas pour vous, mon amour chéri, mais pour toutes les femmes que j'ai connues jusqu'à présent.

- Finissez de me raconter l'histoire d'Elaine.

- Je rentrai à Paris, convaincu que le refus de mon père et le fait qu'il m'ait coupé les vivres ne changeraient rien aux sentiments d'Elaine. J'étais déterminé à chercher du travail, n'importe quel travail, pourvu que nous puissions rester ensemble et nous marier.

Il se tut. Après un silence, Vita demanda :

- Et que s'est-il passé ?

- Elle m'a ri au nez. Mon père avait raison ! Un jeune homme fauché ne l'intéressait pas, elle en voulait un riche !

- Quelle femme cruelle ! Comment peut-on manquer de cœur à ce point ! s'exclama Vita. Qu'avez-vous fait alors ?

- J'étais tellement bouleversé qu'Othman réussit à me persuader de rentrer avec lui en Syrie et de séjourner parmi sa tribu. Nous sommes donc partis ensemble. J'avais appris l'arabe quelque temps auparavant et Othman m'avait tellement parlé de son peuple que j'avais presque

l'impression, comme lui, de rentrer chez moi. (Le sheikh se tut. Puis il reprit son récit, d'une voix que l'émotion faisait trembler.) Othman a attrapé une mauvaise fièvre à Marseille et est mort pendant la traversée.

- C'est terrible ! Comme vous avez dû souffrir !

- Lorsque j'arrivai en Syrie, sa tribu l'attendait avec impatience, car hélas un malheur n'arrive jamais seul.

- Que s'était-il donc passé ?

- Le père d'Othman était mort, lui aussi. La tribu n'avait donc plus de chef, à l'exception de Hedjaz qui n'avait que quatorze ans à l'époque.

- C'est ainsi que vous êtes devenu leur sheikh ! s'exclama Vita.

- Oui. Je ressemblais à Othman, je parlais leur langue, connaissais bien leur histoire et les aimais déjà. Aussi ai-je accepté de remplir les fonctions de régent jusqu'à ce que Hedjaz puisse remplacer son frère.

- Et maintenant qu'il est de retour... dit Vita dans un souffle.

- Il a reçu la même éducation que son frère. Il a toutes les qualités requises pour être un véritable sheikh, digne de gouverner sa tribu. Par conséquent ma tâche ici est terminée, conclut-il avec amertume.

- Je n'aurais jamais pu imaginer que vous n'étiez pas un bédouin et je comprends que la tribu vous ait accepté aussi facilement.

- À l'exception d'une grand-mère anglaise, je suis un véritable Espagnol. Cela n'empêche pas qu'à l'heure actuelle je suis un homme sans foyer et sans argent.

Il se leva et traversa la tente, en proie semblait-il à une agitation intérieure qui l'empêchait de rester immobile. Il tournait le dos à Vita.

- J'ai... beaucoup d'argent, dit-elle posément.

- Vous ne croyez tout de même pas que j'accepterais un sou de vous ! dit-il avec colère. Je ne suis pas tombé assez bas pour accepter de l'argent d'une femme. Je ne possède plus rien, certes, mais il me reste encore ma fierté.

Vita soupira profondément. Elle connaissait le caractère espagnol et s'attendait à sa réaction avant même qu'il ait fini de parler. Elle n'en était pas moins désespérée en songeant que, si elle ne trouvait pas de solution à ce problème, il la laisserait et qu'elle ne le reverrait plus

jamais.

Elle se leva et alla le rejoindre dans l'embrasement de la tente.

- Je vous en prie, écoutez-moi, dit-elle d'un ton suppliant.

- Non ! Ma décision est prise et je ne reviendrai pas dessus ! Je vais vous laisser rejoindre votre cousine. J'ai commis une folie en vous en empêchant.

- Si c'était une folie, pourquoi l'avoir fait alors ?

- Parce que je n'avais jamais vu une jeune fille aussi belle que vous et puis, j'étais sûr de ne rien risquer, puisque je croyais vous haïr ! (Il eut un bref éclat de rire désabusé.) Je me croyais malin ! D'un côté, je vous punissais en tant qu'Anglaise et, de l'autre, j'obligeais le sheikh Medjuel à venir à votre secours, provoquant ainsi une guerre, pour la plus grande satisfaction de ma tribu.

- Et lorsque vous m'avez rencontrée ? demanda Vita.

- Au moment même où vous êtes entrée dans cette tente, j'ai su que je vous aimais et que nous étions faits l'un pour l'autre. Ce que j'éprouvais pour vous était le contraire de la haine, mais jamais je ne l'aurais avoué.

- Dans ce cas, ne comprenez-vous pas que nous ne devons pas nous quitter ? insista Vita.

- Mais, comment ? Comment faire ? demanda-t-il d'un ton amer. Comment pourrais-je vous entraîner avec moi et vous faire endurer des conditions de vie sordides, sans argent, sans situation ?

- Je n'attache pas d'importance à ces choses-là, répondit précipitamment Vita.

- Parce qu'elles ne vous ont jamais manqué ! Ce serait un enfer pour moi de vous voir occupée à des tâches serviles, contrainte à compter, à économiser ! Vous déchanteriez vite ! Et tout ceci, par ma faute ? Non, jamais !

- Nous pourrions rentrer en Angleterre ? suggéra Vita.

- J'imagine l'accueil chaleureux que me réserverait votre père ! Un prétendant sans le sou, un coureur de dot ! Un étranger ramassé dans le désert !

Il y avait un tel mépris dans sa voix que Vita poussa un cri de

protestation :

- Ne rendez pas tout aussi horrible ! Si vous saviez combien l'amour que je vous porte est grand et pur !

Il se tourna vers elle et toute dureté disparut de son visage.

- Oh ! Mon adorée, dit-il, vous êtes tellement parfaite, tellement différente de toutes les femmes que j'ai connues jusqu'à présent. J'adore votre courage, votre sens de l'humour, votre pureté et par-dessus tout votre noblesse de sentiments. Je sais que vous me dites la vérité et que votre amour est authentique.

Sa voix était vibrante de tendresse. Bouleversée, Vita tendit les mains vers lui. Il les prit et les baisa passionnément.

- Je vous adore ! dit-il encore. C'est pourquoi je refuse de vous faire descendre à mon niveau. Retournez en Angleterre, mon amour chéri, et pensez de temps en temps à l'homme qui vous aimera toute sa vie.

Vita referma ses mains sur celles du sheikh.

- Je ne pourrai jamais vous quitter ! dit-elle d'une voix brisée.

- Nous n'avons pas le choix, mon tendre amour. (Il prononça ces mots avec tant de tristesse qu'ils semblèrent encore plus définitifs. Gardant les mains de Vita entre les siennes, il la regarda dans les yeux :) Je n'ose vous embrasser à nouveau, dit-il d'une voix rauque. Je risquerais de vous faire mienne et nous n'aurions plus aucune issue.

- C'est... ce que... je veux, chuchota Vita dans un souffle.

- Vous êtes la femme dont j'ai toujours rêvé, sans savoir qu'elle existait réellement, mais c'est parce que vous êtes aussi parfaite que je ne veux pas vous salir. Voilà pourquoi, mon cher cœur, vous devez m'oublier.

- Et vous ? Réussirez-vous à oublier ?

- J'essayerai ! Dieu m'est témoin que j'essayerai !

De nouveau, il lui baisa le creux des mains. Des baisers brûlants, insistants et possessifs qui éveillèrent en elle de violentes sensations et le désir impérieux de sentir à nouveau ses lèvres sur les siennes. Mais le sheikh se détacha d'elle et sortit précipitamment de la tente. Désespérée, elle comprit qu'il serait vain de le suivre.

Elle demeura un long moment à fixer le ciel étoilé, sentant son cœur près d'éclater.

Puis, semblable à un animal blessé qui va se terrer, elle regagna la tente, se déshabilla et se mit au lit.

Au comble du désespoir, elle enfouit son visage dans l'oreiller, ne réussissant même pas à pleurer, tant elle était anéantie.

Le monde n'était plus pour elle qu'un gouffre béant, hostile et terrifiant, et l'idée même de l'avenir lui devenait insupportable.

- Si seulement je pouvais mourir ! murmura-t-elle.

Lentement, ses larmes commencèrent à couler.

À quelque distance de là, dans le désert, une autre femme allongée dans l'obscurité de sa tente cherchait vainement le sommeil.

Jane Digby El Mezrab avait reçu la lettre de Vita peu après l'aube. Un cavalier était arrivé au galop dans le camp et avait remis la lettre à la première personne rencontrée, avant de disparaître à bride abattue vers l'ouest.

Lorsqu'on avait apporté la lettre à Jane, elle venait de prendre congé de son mari, le sheikh Medjuel, qui se rendait à la chasse avec une vingtaine d'hommes de sa tribu.

Cette expédition était à la fois une partie de plaisir et une nécessité. En effet, le produit de la chasse - perdrix, cailles, gazelles et parfois même sanglier - variait agréablement le menu du *kemmaye*; d'autre part, des aigles s'étant récemment emparés d'agneaux nouveau-nés pour nourrir leur couvée, il fallait découvrir leur nid et le détruire.

D'habitude, Jane accompagnait Medjuel, mais cette fois-ci elle avait décidé de rester au camp pour se reposer, car elle était enrhumée depuis plusieurs jours.

La lettre de Vita la remplit de consternation et, tandis qu'elle la lisait et relisait sans parvenir à y croire, une autre lettre arriva de Damas, apportée par un Mezrab.

C'était une lettre d'Isobel Burton, qui était dans tous ses états. Elle racontait la visite de Vita et comment elle avait engagé Yousef pour l'escorter dans le désert. Ce n'est qu'après le départ de Vita que Yousef était arrivé, racontant que des hommes du sheikh Shaalan El Hassein

l'avaient retenu prisonnier. L'homme qui avait accompagné Vita était un Mezrab, réputé pour sa vénalité, et il avait conduit Vita auprès du sheikh Shaalan. Isobel Burton poursuivait en ces termes :

« Je ne peux vous dire à quel point tout ceci me bouleverse. Je suis atterrée que votre cousine ait eu à subir un tel affront. Il est insupportable d'imaginer un être aussi jeune et aussi charmant soumis à une telle épreuve. »

Savez-vous ce que l'on dit dans sa famille ? Qu'elle vous ressemble beaucoup ! Et c'est vrai, ma chère Jane, car elle est d'une grande beauté. On dirait votre portrait à dix-huit ans.

» J'espère que votre mari et vous pourrez la tirer de cette terrible situation. En tout cas, soyez sûre que je prie afin qu'on ne lui fasse aucun mal. »

« Votre portrait à dix-huit ans ! » Jane se répéta ces mots et prit peur, non pas pour Vita, mais pour elle-même. Malgré douze ans de bonheur sans nuages avec Medjuel, la jalousie la tenaillait sans trêve. Elle n'avait aucune raison particulière de douter de son amour et pourtant, elle ne cessait de se tourmenter, redoutant particulièrement Ouadijid, la femme de son beau-fils.

Les insinuations perfides du sheikh Fares El Meziad n'arrangeaient pas les choses. La poursuivant sans répit de ses assiduités depuis des années, il ne cessait de lui laisser entendre que Medjuel avait des liaisons cachées, dans le désert.

Jane tentait de ne pas prêter l'oreille à de tels commérages, mais en vain. Elle ne pouvait être tout le temps auprès de son mari et il lui aurait été aisé, s'il l'avait voulu, d'avoir une autre femme, ce qui après tout était la coutume chez les bédouins.

Et voilà qu'aujourd'hui surgissait une rivale bien plus dangereuse que n'importe quelle jeune et jolie Arabe.

« Mon portrait à dix-huit ans ! »

Jane se savait encore belle à soixante-deux ans elle connaissait trop bien les hommes pour ne pas lire l'admiration dans leurs regards. Mais Medjuel était plus jeune qu'elle et il était bel homme, viril et séduisant.

« Supposons qu'il tombe amoureux de Vita et elle de lui », se demanda Jane.

Cette seule pensée la mettait au bord du désespoir.

Comment pourrait-elle perdre Medjuel, son seul et unique amour, pour lequel elle avait renié tout son passé !

Quelque part en Europe, elle avait bien des enfants, des amis, des anciens amants, des parents par alliance et une somptueuse propriété à Holkham, héritée de son grand-père, le premier duc de Leicester. Pourtant, rien de tout cela n'avait d'importance au regard de son amour pour Medjuel.

Jane passa la journée à relire les lettres de Vita et d'Isobel, torturée d'incertitude.

L'idée que Medjuel parte en guerre contre le sheikh Shaalan El Hassein lui était insupportable. Elle souffrait mille tourments lorsqu'il prenait part aux trop fréquentes escarmouches entre tri bus. Et peu importait si les Mezrab en sortaient presque toujours victorieux, il n'y en avait pas moins des blessés et parfois des morts. Sans compter les pertes en chevaux.

Que faire ? Que faire ?

Cette question la harcelait, la rendant presque folle. Juste avant le coucher du soleil, un envoyé de Medjuel revint au camp pour la prévenir qu'il ne serait pas de retour avant le lendemain.

N'ayant pas encore découvert le nid d'aigle, lui et ses hommes avaient dû s'éloigner du camp davantage que prévu. Ils avaient donc décidé de bivouaquer sur place et de poursuivre leurs recherches le lendemain.

Jane fut d'abord soulagée de cette nouvelle qui différerait momentanément la nécessité où ils se trouveraient de résoudre le problème de Vita.

Mais cette première réaction fit vite place à un doute insidieux : peut-être Medjuel passait-il la nuit avec une autre femme, sinon avec Ouadijid, du moins avec une ravissante jeune Arabe qu'il aurait prise secrètement pour épouse.

À cette pensée, Jane versa des larmes amères.

Peu avant l'aube, Vita réussit enfin à s'endormir, sombrant dans un

sommeil agité.

Elle en fut bientôt tirée par la bédouine qui entra dans la tente.

- Les chevaux sont prêts à partir, madame, dit-elle en arabe.

Comme Vita semblait ne pas comprendre, elle écarta le pan de la tente, lui montrant un groupe de cavaliers au milieu desquels se trouvait Sherifa.

À grand-peine, Vita se leva, fit sa toilette et accepta l'aide de la bédouine pour s'habiller. Elle but un peu de café, mais ne réussit pas à avaler une seule bouchée de pain, bien qu'il fût frais.

Pendant ce temps, la bédouine avait rassemblé ses affaires et porté sa valise auprès des hommes qui attendaient dehors.

Vita mit son chapeau et pénétra dans la première pièce de la tente, espérant contre toute vraisemblance que le sheikh serait là.

La tente était vide.

Elle demeura un instant indécise, ne sachant que faire, lorsqu'un bédouin se détacha du groupe d'hommes pour s'approcher d'elle. En s'inclinant, il dit dans un français hésitant :

- Je escorter mam'selle. Mon nom, Nokta.

- Merci, répondit Vita, mais auparavant je voudrais saluer le sheikh.

- Parti à cheval, dit Nokta, faisant un geste vague en direction du sud.

Ainsi, elle ne pourrait lui dire au revoir, le sheikh ayant préféré éviter la scène pénible des adieux.

Désespérée, impuissante, Vita dut se résoudre à suivre Nokta qui l'aida à se mettre en selle.

Sherifa manifesta sa joie en la revoyant, mais Vita n'en fut guère consolée : n'était-ce pas la dernière fois qu'elle montait la magnifique jument blanche et la dernière fois aussi qu'elle voyait les tentes des El Hassein ?

Nokta sauta en selle. Aussitôt, la caravane s'ébranla et bientôt prit le galop.

Les hommes avaient hâte d'atteindre le camp des Mezrab avant les heures les plus chaudes. Pourtant, malgré l'heure matinale, le soleil

était déjà haut dans le ciel et la chaleur commençait à se faire sentir.

Au bout d'une heure et demie de route, ils arrivèrent en vue d'une oasis et Vita demanda à s'y arrêter un moment.

Chaque foulée qui l'éloignait du sheikh lui était un déchirement intolérable et elle espérait qu'une brève halte soulagerait quelque peu ce crève-cœur.

- Je l'aime ! Je l'aime ! murmura-t-elle.

Rien ne lui importait plus dans la vie que d'être auprès de lui, dût-elle pour cela vivre dans une tente inconfortable en plein désert.

Elle se mit à imaginer quelle serait leur vie s'ils campaient dans une oasis semblable à celle où elle se trouvait actuellement.

- Je m'en accommoderais, mais lui, jamais ! songea-t-elle avec désespoir.

Son instinct lui disait que c'était un homme né pour commander, entreprendre et agir, un homme qui ne se contenterait jamais de stagner, fût-ce par amour.

Et elle ne l'en respectait que davantage. En même temps, elle était au supplice qu'il la repousse, faute de pouvoir mener avec elle la vie pour laquelle il était fait.

« Comment pouvez-vous me faire cela ? murmura-t-elle, au fond de son cœur. Comment pouvez-vous être aussi cruel... aussi insensible, alors que je vous aime de tout mon être ? »

Vita profita de leur halte dans l'oasis pour se désaltérer au puits, imitée en cela par les hommes de son escorte, puis par les chevaux.

Elle s'assit à l'ombre d'un palmier et les hommes firent cercle à proximité du puits, bavardant et riant entre eux.

Soudain, sans préavis, des cavaliers firent irruption dans l'oasis. Personne ne les avait entendus venir, car ils s'étaient abstenus de pousser les cris de guerre de la *djerid*.

Vita les regarda avec stupéfaction et poussa un cri d'effroi lorsque l'un d'eux, s'approchant d'elle, l'obligea à se mettre debout et qu'il la prit à bras-le-corps pour la hisser sur le dos d'une jument sellée. Prenant la bride, il entraîna Vita à travers la palmeraie jusqu'à l'endroit où son propre cheval l'attendait.

Pendant ce temps, Vita entendit des cris, des exclamations et des coups de feu, provenant de l'endroit où stationnait son escorte.

Elle tenta de se retourner pour voir ce qui se passait, mais déjà ils galopèrent dans le désert, suivis par plusieurs cavaliers. Elle se demanda un instant si les hommes qui venaient de s'emparer d'elle n'étaient pas des Mezrab envoyés à son secours par sa cousine Jane.

Elle leur lança un regard pour déchiffrer leurs intentions, mais ne rencontra que des faces hostiles et butées.

Vita sentait la peur la gagner tout entière et elle dut attendre un moment avant de pouvoir demander dans un arabe hésitant

- Qui êtes-vous ? Où m'emmenez-vous ?

Elle vit que l'homme auquel elle s'adressait comprenait sa question, mais elle n'obtint en guise de réponse qu'un regard énigmatique.

Ils poursuivirent leur route pendant un moment qui lui sembla une éternité, mais n'excéda pas en fait deux heures.

À leur arrivée à l'oasis, Nokta avait déclaré à Vita qu'ils touchaient presque à leur but il était donc clair qu'on ne l'emmenait pas au camp des Mezrab.

Pour quelque obscure raison, elle avait été capturée par une autre tribu. Laquelle ? Pourquoi ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Peut-être n'était-ce qu'une provocation à rencontre des El Hassein, entrant dans le contexte habituel des luttes entre Aeneze et Shammer ?

Quoi qu'il en soit, ses ravisseurs ne semblaient pas disposés à répondre à ses questions. Elle demeura donc silencieuse pendant le reste du parcours.

La jument baie qu'elle montait était une bête magnifique. Son galop était si régulier et harmonieux que Vita avait l'impression de voyager dans une voiture confortable. C'était sans aucun doute un animal de grande race, peut-être même une abeyan, la plus belle lignée des pur-sang arabes.

Si seulement elle pouvait ramener à son père une bête semblable ! À la pensée de sa famille, elle ne put s'empêcher de se demander si elle la reverrait un jour.

Où l'emmenait-on ? Que lui arrivait-il ?

Le sheikh avait eu beau louer un jour son courage, elle se sentait envahie par une peur aussi insidieuse qu'un poison.

Soudain, au détour d'une dune, ils arrivèrent en vue d'un camp.

Une trentaine de tentes se dressaient à l'abri d'une roche nue et sans doute s'agissait-il d'un camp volant, car il n'y avait aucun bétail témoignant d'une véritable installation de la tribu.

Mille pensées inquiètes traversaient l'esprit de Vita, tant elle appréhendait ce qui l'attendait. Son premier souci était de pouvoir se faire comprendre du sheikh ou du chef de tribu qui avait ordonné sa capture. Elle avait tant de questions à lui poser.

Les hommes arrêtaient brusquement leurs montures et son ravisseur sauta à terre, pour venir l'aider à descendre de cheval.

Machinalement, Vita remit de l'ordre dans sa toilette et rajusta son chapeau. Puis, l'air décidé, elle suivit l'homme vers la tente dressée à l'ouest du camp, marchant avec une lenteur délibérée.

La tente était vaste et un tapis persan de grande valeur en recouvrait le sol. Il lui fallut quelques instants pour s'habituer à l'obscurité qui y régnait.

Enfin, elle aperçut à l'extrémité opposée de la tente un sheikh assis sur un *roffe* rouge semblable à un trône.

C'était bien un sheikh, à en juger par la richesse de son *abbas* et par l'autorité qui émanait de lui. Il la regarda s'approcher, sans faire un mouvement.

C'était un homme d'un certain âge; il avait les yeux noirs et perçants des hommes du désert, un grand nez busqué et une petite barbe. Immédiatement Vita le compara à un oiseau de proie, espérant néanmoins réussir à lui dissimuler la peur qui l'envahissait tout entière.

- *Salam Aleyk*, miss Ashford, dit le sheikh.

Malgré la salutation arabe, il semblait connaître l'anglais. Elle lui fit une brève révérence et répondit :

- Vous connaissez mon nom ?

- Vous êtes encore plus belle qu'on ne me l'avait dit, fit-il avec insolence.

- Je vous ai posé une question, reprit-elle.

- À laquelle j'ai répondu, dit le sheikh. Si vous souhaitez que je sois plus explicite, sachez que je vous ai fait venir ici pour vous épouser !

- Pour m'épouser ?

- Peut-être devrais-je commencer par me présenter, reprit le sheikh. Je suis Fares El Meziad !

Vita écarquilla les yeux. Elle se rappelait que Hedjaz avait parlé de cet homme qui poursuivait inlassablement sa cousine Jane de ses assiduités depuis son mariage avec le sheikh Medjuel.

Se redressant fièrement, Vita déclara avec froideur :

- Depuis que je suis en Syrie, j'entends dire que vous êtes sous le charme de ma cousine, l'honorable Jane Digby El Mezrab.

- C'est juste ! répondit le sheikh. Mais je manque à tous mes devoirs : je vous en prie, miss Ashford, asseyez-vous. Vous prendrez bien une tasse de café.

N'ayant rien à gagner à rester debout, Vita s'assit sur le *roffe* que lui désignait le sheikh, à côté du sien. Il y avait devant eux une table basse. Le sheikh claqua dans ses doigts et aussitôt des esclaves noires apportèrent du café et des douceurs. Pendant ce temps, Vita réfléchissait à la meilleure conduite à adopter.

Elle but lentement quelques gorgées de café pour gagner du temps.

Le sheikh Fares renvoya les esclaves d'un geste de la main.

- Poursuivons notre conversation, voulez-vous ?

- Comme vous voudrez, mais réellement, je me demande si j'ai bien compris la déclaration stupéfiante que vous venez de faire.

- Pas si stupéfiante que cela, et tout compte fait, plutôt sensée. Comme vous le savez, je suis tombé amoureux de la belle Jane Digby dès son arrivée en Syrie. (Après un silence, il poursuivit :) À mon grand désespoir, elle m'a toujours repoussé. Un jour, j'ai appris que le sheikh Shaalan avait kidnappé une femme beaucoup plus jeune et encore plus belle que Jane...

- Kidnappé oui, mais ensuite, il m'a fait conduire au camp des Mezrab.

- Je le sais, mes espions m'ont tenu au courant de tous vos

déplacements depuis votre enlèvement.

- Dès que le sheikh Shaalan sera au courant de ce qui m'arrive, il viendra à mon secours, fit Vita sèchement.

Le sheikh Fares eut un sourire déplaisant.

- Qu'il essaie et il sera bien accueilli. Et d'ailleurs, lorsqu'il arrivera, vous serez déjà ma femme.

- Croyez-vous réellement que je vais vous épouser ? Ma réponse est « non », bien entendu.

- Ma demande n'en est pas une, c'est un ordre ! Savez-vous comment est célébré le mariage chez les bédouins ?

Vita ne répondit pas. Elle se rappelait le récit de Dira il suffisait au futur époux de trancher la gorge d'un agneau devant témoins et, dès que le sang se répandait sur le sol, la célébration du mariage était terminée.

Vita frémit et ce n'est qu'au prix d'un violent effort qu'elle déclara calmement :

- Je ne suis pas une bédouine, par conséquent un mariage bédouin n'a pas de valeur pour moi.

- Je n'entre pas dans ces considérations, répliqua le sheikh. Dès que vous serez ma femme, il vous sera impossible de me quitter, à moins que je n'en décide autrement. Je vous laisse le temps de prendre un bain et de vous changer, et dès que vous serez prête, nous nous marierons, miss Ashford.

Plutôt que de lui tenir tête, Vita pensa que son seul espoir était de gagner du temps. Les hommes du sheikh Fares n'avaient certainement pas exterminé son escorte. S'ils avaient blessé quelques hommes, les autres avaient sans doute pu regagner le camp et alerter leur maître.

« Il va venir à mon secours... je le sens ! » se dit Vita.

Avec une lenteur délibérée, elle finit son café et se força à manger quelques douceurs, bien qu'elle eût quelque difficulté à avaler. Cette lenteur ne pouvait éveiller de soupçons, car en Orient on n'est jamais pressé.

Le sheikh Fares la dévisageait, une lueur indéfinissable et inquiétante au fond des yeux.

Comme toutes les jeunes filles de son âge, Vita était très innocente. Mais malgré tout, elle avait suffisamment entendu parler des amours tumultueuses de sa cousine Jane pour comprendre que l'amour entre un homme et une femme ne se limite pas à de simples baisers.

Que se passait-il ? Elle ne le savait pas très bien. En tout cas, elle frémissait d'horreur à l'idée que le sheikh Fares puisse la toucher, alors qu'elle rêvait d'être dans les bras de l'homme qu'elle aimait.

Lorsque sa tasse fut vide, elle ne put faire autrement que de la poser. Aussitôt le sheikh Fares claqua dans ses doigts et les esclaves noires réapparurent. Vita comprit qu'il leur donnait l'ordre de la conduire dans une tente voisine. Celle-ci était encore plus vaste et plus imposante que celle qu'elle avait occupée chez les El Hassein.

Elle fut parcourue d'un frisson à la vue du grand lit auprès duquel se trouvait une table basse, surmontée d'un miroir.

Il y avait partout des tentures en soie et une odeur d'encens flottait dans l'air.

Les femmes s'empressèrent autour d'elle en bavardant et, surprenant dans leur conversation le mot « mariage », Vita comprit qu'elles étaient au courant du projet du sheikh Fares.

Dans sa détresse, elle se demanda si elle ne ferait pas mieux de s'enfuir en courant dans le désert. Elle y renonça en songeant qu'elle n'irait pas loin et que les hommes du sheikh Fares auraient tôt fait de la rattraper et de la ramener de force au camp.

C'était là une humiliation supplémentaire qu'elle ne se sentait pas le courage d'affronter.

Aussi se laissa-t-elle faire docilement par les femmes qui la déshabillèrent et la plongèrent dans un bain fortement parfumé à l'essence de rose.

Le sheikh Fares lui avait parlé de se changer. Comment allait-elle faire, puisque sa valise était restée à l'oasis ?

La réponse lui fut donnée lorsque les femmes lui présentèrent une robe semblable à la leur, mais taillée dans un délicat tissu blanc brodé d'argent et garni de pierres précieuses à l'encolure.

« Une vraie robe de mariée ! » constata Vita avec effroi.

Elle faillit refuser de la mettre, elle aurait tellement préféré enfiler de

nouveau son costume de cheval. À quoi bon cependant faire une scène ? D'ailleurs on ne lui laissait pas le choix ses vêtements avaient disparu.

Docilement, elle se laissa habiller la robe blanche lui allait à merveille et le miroir lui renvoyait une image flatteuse. Au lieu de s'en réjouir, elle se demanda ce qu'elle pourrait bien faire pour s'enlaidir au point que le sheikh renonce à son projet. Mais cela aussi lui était impossible.

Elle continua donc à se préparer, jusqu'au moment où il ne lui fut plus possible de prolonger sa toilette. Elle dut alors se résoudre à rejoindre le sheikh Fares dans sa tente, accompagnée par les femmes.

Le sheikh n'était pas seul : plusieurs hommes vêtus de dolmans brodés étaient assis autour de lui sur des coussins en soie. Tous fumaient le narghilé et l'odeur douce du tabac se mêlait au parfum du café.

A son entrée dans la tente, toutes les conversations cessèrent. Aucun des hommes ne se leva, chacun se contentant de l'observer d'un œil admiratif.

Après un moment qui lui sembla très long, le sheikh Fares prit la parole :

- Venez-vous asseoir auprès de moi. Dès que nous serons prêts, la cérémonie pourra commencer.

- Je croyais que la mariée devait d'abord feindre de s'enfuir avec des cris effarouchés, dit Vita d'une voix glaciale.

Une lueur amusée apparut dans les yeux sombres du sheikh.

- C'est en effet une pratique qui a cours chez nous. Elle témoigne chez la jeune fille d'une pudeur de bon aloi. Toutefois cela ne se produit qu'après la cérémonie, pas avant.

Persuadée qu'aucun des hommes ne comprendrait, puisqu'ils parlaient en anglais, Vita ajouta :

- Allez-vous réellement poursuivre cette comédie jusqu'au bout ?

- Je ne la considère pas comme telle, bien au contraire. Après tout, j'aurais pu aussi vous faire mienne sans mariage !

- Et quel mariage ! Pour moi, ce n'est qu'une farce !

- Pas pour moi ! C'est un vrai jour de fête. Et je sais que votre beauté me rendra heureux.

- Venant de vous, ce n'est guère un compliment, répondit Vita sèchement.

De nouveau, il sourit, l'air très sûr de lui. Il savait qu'il était le plus fort et semblait déterminé à profiter de son avantage. Aucune insulte, aucun appel à la pitié ne le ferait changer d'avis.

Vita s'avança lentement et, une fois arrivée devant lui, déclara calmement

- Laissez-moi partir. Vous savez très bien que tout ceci va vous attirer de nombreux ennuis ainsi qu'à moi-même.

- Des ennuis ? En ce qui me concerne, certainement pas. Vous représentez ce que je désire depuis toujours et que je n'ai pu obtenir avec votre cousine. Je suis à présent l'homme le plus heureux de toute la Syrie !

Il n'y avait aucun sarcasme dans sa voix et ses yeux brillaient de convoitise en s'attardant sur les courbes harmonieuses de son corps que soulignait sa délicate robe blanche.

Comme son regard était différent de celui du sheikh Shaalan, si plein d'amour et pas seulement de désir ! songea tristement Vita.

Du plus profond de son être, elle lui lança un muet et pathétique appel au secours « Aidez-moi ! Venez à mon secours ! »

Puisqu'il l'aimait, il ne pouvait manquer d'entendre son cri de détresse...

Le sheikh Fares lui fit signe de s'asseoir à côté de lui.

N'ayant pas le choix, elle obéit. Tremblant de nervosité, elle s'efforça pourtant de garder la tête haute, décidée à ne pas montrer sa terreur aux hommes qui l'observaient.

Le sheikh rares s'adressa à eux en arabe et tous se mirent à rire. Puis il claqua dans ses doigts.

Par l'entrée de la tente, on apercevait le désert à perte de vue. Il était midi, le soleil dardait ses rayons sur le sable et bientôt un homme apparut, un agneau dans les bras.

Le sheikh rares se leva.

Vita fut prise d'une inspiration subite, comme si quelqu'un lui avait révélé la solution et lui avait dicté chacun de ses mots et de ses actes.

Le sheikh Fares se tourna vers elle, en souriant de ses lèvres épaisses :

- À présent, je vais trancher la gorge de cet agneau. Alors, vous serez mienne !

- Quelle étrange coutume, dit Vita en se levant lentement. Dois-je me tenir à vos côtés ?

- À votre guise.

- Je ne voudrais surtout pas commettre d'impair.

Elle traversa la tente aux côtés du sheikh jusqu'à l'endroit où l'homme avait déposé l'agneau, près de l'entrée.

Aussitôt un esclave apporta sur un plateau un long poignard acéré, au manche ciselé.

Le sheikh tendit la main pour le prendre, mais Vita, rapide comme l'éclair, le devança. Elle s'empara vivement de l'arme et recula d'un bond, afin de se placer le dos à la tente. Elle s'écria :

- Puisque c'est ainsi, ce n'est pas l'agneau qui va être sacrifié, mais moi ! Je suis prête à mourir !

Elle appuya la pointe du poignard sur son sein gauche.

Tous retinrent leur souffle. Le sheikh Fares semblait paralysé et les hommes assis sur les *roffes* avaient cessé de fumer, la fixant avec stupéfaction.

Seuls les bêlements de l'agneau rompaient le silence.

- Je ne plaisante pas. Si vous ne me promettez pas sur l'honneur de renoncer à cette parodie de mariage et de me libérer, je choisis la mort.

- Vous ne feriez pas cela. Quelle jolie femme accepterait de se donner la mort d'une façon aussi horrible !

- Ce n'est pas cela qui me fait peur, mais seulement l'idée que vous me touchiez.

Le sheikh Fares esquissa un mouvement vers elle. Aussitôt, elle leva la main et écarta légèrement le poignard, comme pour prendre son élan avant le coup fatal.

Déconcerté, le sheikh Fares ne fit pas un pas de plus et les autres

hommes demeurèrent immobiles eux aussi.

- Acceptez-vous de me libérer ou bien dois-je mourir ? demanda Vita.

Le sheikh Fares hésitait toujours.

À cet instant, un bruit infernal éclata. Vita reconnut les sauvages cris de guerre qu'elle avait entendus au cours de la *djeria*. Ils approchaient, plus près, toujours plus près.

Elle se tenait toujours à la même place, le poignard prêt à frapper, quand soudain un cheval entra au galop dans la tente, un cavalier allongé sur son encolure.

Le sheikh Fares tomba à la renverse, culbuté par le cheval, à moins que ce ne fût sous le coup porté par le cavalier.

Les tables se renversèrent et les tasses de café volèrent en éclats. Soudain, Vita se sentit soulevée de terre par deux mains qu'elle reconnut aussitôt. Elle lâcha le poignard et enfouit son visage dans le burnous du cavalier en poussant un cri de joie.

Elle se sentait défaillir de soulagement ainsi elle avait échappé à la fois à la mort et au mariage avec le sheikh Fares.

Comme dans un brouillard, elle entendit des coups de feu, des hurlements et bientôt ne fut plus consciente que du bras qui la maintenait fermement et du galop familier et rassurant du cheval.

Elle demeura un long moment immobile, savourant le bonheur d'être sauve.

Enfin, elle put relever son visage vers le sheikh. Il s'inclina vers elle, l'embrassa, et elle oublia tout.

Pour Vita ce baiser fut encore plus merveilleux que les précédents. Elle s'abandonna à lui de toute son âme, le laissant prendre possession d'elle.

Lorsqu'enfin le sheikh releva la tête, elle poussa un gémissement de bonheur et cacha son visage contre sa poitrine.

Il arrêta son cheval.

- Mon amour ! Mon cœur ! Comment vous sentez-vous ?
- J'étais prête à me tuer... Il voulait... m'épouser et je n'aurais pu supporter qu'il me touche.
- J'ai tout compris en voyant l'agneau, dit le sheikh avec colère.

Il la serra plus étroitement entre ses bras, comme si ce souvenir lui était insupportable.

- Comment avez-vous fait pour arriver à temps ?

Elle avait du mal à parler, tant son cœur battait.

- Après votre départ, j'ai commencé à m'inquiéter. Je craignais que vous ne rencontriez les Mezrab venus à votre secours et qu'ils n'attaquent mes hommes, ignorant que vous vous trouviez parmi eux. J'ai donc rassemblé d'autres hommes et je vous ai suivis à distance, sans me faire remarquer.

- Je suis heureuse... tellement heureuse, murmura Vita. Je vous appelais au secours, désespérément... Je savais que vous sentiriez que j'étais... en danger.

- Je l'ai senti effectivement, sans me rendre compte de ce qui se passait dans l'oasis, jusqu'au moment où j'ai aperçu dans le lointain les Meziad qui vous emmenaient au galop.

- Et lorsque vous êtes arrivé à l'oasis ?

Le visage du sheikh se durcit:

- Deux de mes hommes avaient été tués et deux chevaux transpercés

par des lances. Le sheikh Fares me le paiera cher !

- Et ensuite, vous nous avez suivis ?

- Oui, mais j'ai eu du mal et j'ai craint un moment de ne jamais trouver le campement du sheikh Fares, car j'avais perdu du temps dans l'oasis à m'occuper de mes hommes...

- Et enfin... vous m'avez retrouvée! dit-elle doucement.

Il se pencha et l'embrassa de nouveau.

Après avoir bravement affronté la mort pour se défendre, Vita songea qu'il serait doux de mourir de bonheur.

Ce n'est qu'en entendant ses hommes approcher que le sheikh se redressa. Ils arrivaient à bride abattue du camp des Meziad, l'œil brillant et l'air satisfait.

Leurs chevaux étaient chargés de butin damas, brocarts, armes et bijoux. Ils s'arrêtèrent près du sheikh et lui relatèrent les faits avec une telle excitation et en parlant si vite que Vita ne comprit pas un traître mot.

Malgré cela, elle n'eut aucune peine à deviner les raisons de leur enthousiasme l'attaque du camp par surprise avait pris l'adversaire au dépourvu, c'avait été un franc succès. Le sheikh donna un ordre et ils repartirent au galop.

- Où allons-nous ? demanda Vita.

- À Damas !

- À Damas? répéta-t-elle, incrédule.

- Je veux vous remettre personnellement entre les mains du consul britannique, dit-il. Je ne prends plus le risque de vous laisser dans le désert ! (Il ajouta en souriant :) J'espère que cela ne vous paraîtra pas trop inconfortable de poursuivre le voyage dans mes bras. Ce ne sera pas long, Damas n'est qu'à une quinzaine de kilomètres.

- Vous savez bien... que j'aime être auprès de vous, répondit-elle.

Soudain, elle sentit son cœur s'arrêter de battre elle venait de comprendre qu'il allait la quitter. À peine se serait-il assuré qu'elle n'était plus en danger qu'il disparaîtrait dans le désert. Elle aurait de nouveau le cœur brisé.

Elle repoussa cette pensée, refusant d'assombrir ce bonheur intense et inespéré que lui offrait la minute présente. Les mots de Charles lui revinrent en mémoire L'amour est une douleur qui vous envahit corps et âme jusqu'à devenir intolérable. Et soudain, il se transforme en un ravissement qui vous transporte au ciel et compense largement les tourments endurés.

« Ce précieux moment de bonheur compensera bien tous les tourments », pensa Vita, cherchant à se rassurer.

Mais aussitôt l'idée de devoir quitter le sheikh l'assaillit à nouveau, comme un coup de poignard dans le cœur.

- Ma chérie... murmura le sheikh avec une tendresse telle qu'elle en fut toute bouleversée.

Il perçut sa réaction et l'enlaça plus étroitement.

- Mon précieux amour, si ce monstre avait osé vous faire du mal, je l'aurais tué.

- Avec vous, je me sens en sécurité, murmura-t-elle.

Nichée dans les bras du sheikh, elle voyageait confortablement. Le cheval avait en guise de selle le coussin moelleux en usage chez les bédouins. Une simple bride était passée autour de sa bouche et il n'y avait pas d'étriers. Malgré ce harnachement réduit, le sheikh gardait parfaitement le contrôle de sa monture. Contrairement aux bédouins qui montent plutôt des juments, il avait choisi un étalon noir. « C'est bien dans son caractère », songea Vita.

Elle était si heureuse qu'elle aurait voulu que ce voyage ne prenne jamais fin.

« Si seulement je pouvais rester ainsi dans ses bras, protégée par son amour ! » Jamais de toute sa vie, elle ne s'était autant sentie en sécurité.

Sans lui, le monde était terrifiant et plein de menaces, il prenait les traits du sheikh Fares ou de lord Bantham. Comme s'il lisait dans ses pensées, le sheikh se pencha vers elle

- Ne souffrez pas, mon cœur. Dites-vous que c'est Inch'Allah et que peut-être nous nous retrouverons un jour.

- Un jour... cela peut être jamais. Je veux rester avec vous pour toujours... comme maintenant.

Il ne répondit pas et poussa un soupir plus éloquent que des paroles.

Bientôt ils aperçurent les coupoles et les minarets de Damas et ce spectacle mit Vita au désespoir. Dama n'était plus pour elle *Sham Sherif*, « la Sainte », mais plutôt la « Ville des Damnés », puisqu'elle devrait y quitter l'être aimé.

Ils traversèrent des pâturages où paissaient des agneaux, puis des jardins verdoyants. Enfin ils franchirent les portes de la ville.

Par de petites ruelles étroites et pittoresques, ils gagnèrent la place principale pavée de marbre et ornée de fontaines. Citronniers, orangers et grenadiers l'ombrageaient agréablement. Très droit sur sa monture, l'air altier, le sheikh tenait toujours Vita entre ses bras. Ses hommes les suivaient. Le groupe s'arrêta devant un vaste bâtiment surmonté d'un drapeau anglais qui flottait paresseusement dans la chaleur du jour.

C'était le consulat britannique.

Vita remarqua que le chagrin voilait les yeux sombres du sheikh.

Sa supplication le bouleversa, mais, sans mot dire, il la déposa délicatement sur le sol, avant de sauter à terre.

- Pourquoi... faire cela ? murmura-t-elle. Restons ensemble... encore un peu.

Un de ses hommes se précipita pour prendre la bride de son cheval et le sheikh s'avança avec Vita vers le consulat. Ensemble, ils franchirent la grille en fer forgé et se dirigèrent vers la porte d'entrée.

Vita ne put s'empêcher de penser qu'ils devaient offrir un étrange spectacle : lui, avec son dolman et elle, dans la scintillante robe blanche que lui avaient fait revêtir les Meziad. Pourtant, cela était bien secondaire. Rien n'avait d'importance seul comptait son désespoir de devoir quitter le sheikh pour toujours.

Il allait la remettre entre les mains du capitaine Burton, puis il disparaîtrait avec ses hommes dans le désert et elle ne le reverrait plus jamais !

Elle avait eu beau le supplier, rien n'y avait fait. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à demeurer digne, pas question d'éclater en sanglots et de se cramponner à lui, comme elle aurait tant voulu le faire.

Avec autorité, le sheikh s'adressa au domestique qui gardait l'entrée :

- Veuillez informer Son Excellence que miss Vita Ashford est ici !

L'homme s'éloigna rapidement. Il réapparut peu après et les pria d'entrer.

Vita se tourna vers le sheikh, mais il esquiva son regard. Seules ses lèvres serrées et son visage tendu témoignaient de sa souffrance.

Sans un mot et le précédant, elle s'avança dans la pièce que leur indiquait le domestique. Elle était vaste et de grandes fenêtres donnaient sur un jardin rempli de fleurs. Il y régnait une agréable fraîcheur.

Le capitaine Burton était là, en compagnie de deux hommes. Dès qu'elle parut, il lui lança un regard pénétrant et elle ne put s'empêcher de le comparer à un tigre.

- Vita Ashford, est-ce possible ? Où diable étiez-vous ? demanda-t-il avec stupeur.

- Je la ramène à Votre Excellence, dit le sheikh.

Richard Burton s'avança et serra la main de Vita.

- Nous étions très inquiets à votre sujet, dit-il. Vita était incapable de prononcer un mot.

Le capitaine Burton se tourna alors vers le sheikh et lui tendit la main.

- J'ai entendu dire qu'elle était avec vous. Il ne lui est rien arrivé de fâcheux, j'espère?

Les deux hommes échangèrent un regard et dans celui de Richard Burton il y avait une interrogation muette.

Le sheikh répondit calmement :

- Absolument rien, Votre Excellence.

Le capitaine Burton allait ajouter quelque chose lorsque, soudain, l'un des deux hommes qui se tenaient près de la fenêtre s'écria :

- Manuel ! C'est Manuel, n'est-ce pas ?

Vita et le sheikh se retournèrent pour regarder les deux hommes plus attentivement. L'un d'eux était jeune, beau et très élégant, l'autre, plus âgé, avait les cheveux gris.

Pendant le bref silence qui suivit, Vita se rendit compte que l'homme avait parlé espagnol, et c'est dans cette même langue que le sheikh répondit :

- Jaime ! Que faites-vous ici ?

- Je suis à votre recherche et ça n'a pas été facile, loin de là ! Don Ricardo et moi étions presque résignés à partir jusqu'au bout du monde à votre recherche ! (Il s'avança vers le sheikh les bras tendus et lui serra la main avec effusion.) Dieu merci vous êtes là et nos pérégrinations prennent fin. Oh, Manuel, comme le suis content de vous revoir !

Le sheikh semblait frappé de stupeur. Le jeune homme poursuivit en désignant son compagnon :

- Vous vous souvenez sans doute de don Ricardo Savedra ?

- Et comment ! dit le sheikh en lui tendant la main. Aussi loin que remontent mes souvenirs, vous vous occupiez de la propriété familiale de Valdepenas.

- Et je m'en occupe encore, répondit don Ricardo. Voilà pourquoi je me réjouis tant d'avoir retrouvé Votre Grâce !

Le sheikh se raidit.

- C'est exact ! intervint alors Jaime. Votre père est mort. Voilà pourquoi nous étions à votre recherche.

- Et Alfonso ? demanda précipitamment le sheikh.

- Votre frère aîné a été tué il y a deux ans. Aussitôt nous sommes partis à votre recherche.

- Je ne peux le croire, dit le sheikh dans un souffle.

- Si je comprends bien, l'Espagnol dont vous me parliez à l'instant et dont vous aviez perdu toute trace n'est autre que le sheikh Shaalan El Hassein ? intervint alors Richard Burton.

- C'est plus exactement l'inverse, Votre Excellence, répondit don Ricardo. Le sheikh Shaalan est en fait don Manuel de Canas y Garia, duc de Valdepenas.

Vita poussa une exclamation de surprise. Aussitôt le sheikh se tourna vers elle et lui prit la main.

- Cette nouvelle ne pouvait arriver à un moment plus opportun ! dit-il, et se tournant vers le consul, il ajouta Je serais reconnaissant à Votre Excellence de tout organiser pour que j'épouse miss Vita Ashford avant mon retour en Espagne !

Il serra les doigts de Vita à lui en faire mal. Elle le regarda et eut soudain l'impression qu'un soleil lumineux inondait la pièce.

La voix du capitaine Burton lui parvint dans un brouillard.

- Souhaitez-vous épouser cet homme ?

- C'est ce que je désire le plus au monde, s'entendit-elle répondre.

Son air radieux ne laissait aucun doute sur ses sentiments.

- J'imagine que je vais m'attirer bien des ennuis en favorisant ce mariage précipité, répondit le capitaine Burton en souriant. Bah ! je ne suis plus à cela près, il est vrai !

Le sheikh inclina la tête.

- Je remercie Votre Excellence.

De la fenêtre de sa chambre, Vita contemplait la place inondée par le clair de lune. La lumière argentée donnait à la ville l'apparence irréaliste d'un mirage.

Vita avait bien du mal à se persuader qu'elle ne rêvait pas et qu'elle n'allait pas se réveiller soudain en route vers Naples où l'attendrait le courroux de lady Crowen.

L'homme qu'elle venait d'épouser avait tout organisé avec son habileté coutumière et tout s'était déroulé sans heurts, comme si la Providence elle-même s'en était mêlée.

Il avait d'abord tenu à ce qu'elle prenne du repos et aussitôt le capitaine Burton avait mis à sa disposition la suite réservée habituellement aux hôtes de marque du consulat.

Vita fut soulagée de n'avoir pas à loger chez les Burton et d'échapper ainsi aux questions sans fin de Mrs Burton.

On la conduisit dans une grande chambre, haute de plafond et où régnait une agréable fraîcheur.

C'est avec soulagement qu'elle y découvrit sa valise. Une fois de plus, le sheikh avait pensé à tout et avait envoyé un de ses hommes la récupérer dans l'oasis où elle était restée après l'attaque des Meziad.

Dès qu'elle fut seule, Vita ôta sa robe blanche brodée, et enfila une de ses délicates chemises de nuit.

Comme le sheikh le lui avait demandé, elle alla se reposer sur le grand divan qui servait de lit. Il était enveloppé de tentures en mousseline blanche et des caractères arabes étaient brodés sur le dessus-de-lit.

Elle s'endormit aussitôt et ne se réveilla qu'aux heures fraîches, après le coucher du soleil.

Tout avait été soigneusement préparé pendant son sommeil. Elle prit un bain en songeant tristement qu'elle n'aurait rien de mieux à se mettre pour son mariage que sa robe du soir. Certes, elle était blanche, car c'était une robe de débutante, mais elle était très simple et elle craignait que le sheikh - elle n'arrivait pas encore à l'appeler autrement - ne la trouve guère à son goût.

Aussi fut-elle agréablement surprise lorsque Isobel Burton arriva, tout excitée à l'idée de ce mariage, apportant avec elle son voile de mariée en dentelle de Bruxelles.

La saison étant trop avancée pour les fleurs d'oranger, les femmes arabes durent se contenter de roses blanches pour lui tresser de leurs doigts habiles une couronne assortie à son bouquet de mariée.

Une fois habillée et prête, le résultat était ravissant. Vita descendit au rez-de-chaussée où l'attendaient le consul britannique, le sheikh et ses amis espagnols.

En la voyant apparaître, tous retinrent leur souffle, subjugués par sa beauté.

Le sheikh la regarda avec une telle intensité qu'elle en fut bouleversée et elle sentit qu'un lien magique les unissait.

Tous se rendirent alors à l'église catholique où le mariage allait être célébré. Isobel Burton était au comble de la joie. Étant elle-même catholique, rien ne pouvait lui faire plus plaisir que de voir Vita épouser un homme de cette religion.

La cérémonie fut brève, mais très belle : le sheikh avait veillé à ce que l'église soit pleine de fleurs.

Vita avait peine à le reconnaître depuis qu'il avait abandonné son costume de bédouin pour revêtir les habits d'un gentilhomme espagnol. Sans doute les avait-il empruntés à son parent, don Jaime. Ainsi habillé, il était encore plus beau et plus séduisant qu'auparavant.

Ce nouveau personnage intimidait Vita, car il faisait soudain partie de son monde, celui qu'elle avait quitté en pénétrant dans le désert.

À présent, ils étaient sur un pied d'égalité, tous deux Européens, tous deux avec une longue lignée d'ancêtres derrière eux. Pendant la cérémonie, Vita pria afin de réussir à rendre heureux l'homme qu'elle épousait. Elle devrait l'aider à reprendre son ancienne vie et surtout lui faire oublier l'amertume et la haine qui l'avaient habité pendant de nombreuses années. Et s'ils rencontraient des obstacles sur leur chemin, leur amour en aurait aisément raison, car il était un don de Dieu.

« Nos religions ont beau être différentes, notre Dieu est le même, et d'ailleurs je suis prête à devenir catholique s'il le désire », se dit Vita. Tous les hommes cherchent Dieu, tous cherchent cet amour qui les élève au-dessus de leur condition humaine et les relie à la divinité. Qu'importe donc, si à leur mort, ils rejoignent le paradis des chrétiens, celui des musulmans ou le nirvana des bouddhistes.

Je vous aime ! Je vous aime ! faillit s'écrier Vita lorsque don Manuel lui glissa l'anneau nuptial au doigt.

« Que Dieu rende notre amour parfait ! » pria-t-elle, tandis que le prêtre leur donnait sa bénédiction.

Après la cérémonie, ils retournèrent au consulat où un somptueux dîner les attendait.

Incapable de prêter attention aux mets et à une conversation très brillante, ma foi, Vita n'avait conscience que de l'homme assis à côté d'elle et auquel elle appartenait à présent. Tout le reste lui parvenait à travers une brume.

Dès que le capitaine et Mrs Burton eurent pris congé, Vita put enfin monter dans sa chambre. Le moment tant attendu était arrivé.

Une femme de chambre l'aida à se préparer et elle enfila un léger déshabillé par-dessus sa chemise de nuit. Puis elle alla à la fenêtre. La pièce était plongée dans l'obscurité; la seule lueur était celle du clair de lune, dont la beauté était en parfaite harmonie avec ses sentiments.

Lorsque la porte s'ouvrit, elle resta immobile et attendit. Son époux

traversa la pièce et la rejoignit.

- Est-ce bien vous ? Je ne rêve pas ? demanda-t-il de cette voix vibrante qui émouvait tant Vita.

Elle tourna les yeux vers lui

- Je suis... votre femme!

- Je n'arrive pas à le croire. Parfois, je crains de revivre cet affreux cauchemar que j'ai enduré, lorsque j'ai failli vous perdre pour toujours. À présent, mon cœur déborde de joie et de reconnaissance est-il possible qu'un être aussi exquis et aussi parfait m'appartienne pour toujours ? (Comme Vita ne répondait rien, il reprit :) Pour toujours, oui pour toujours ! Je ne vous laisserai jamais partir, ma chérie ! L'idée de vous perdre m'est intolérable ! Et s'il vous prend jamais envie de faire comme votre cousine Jane, je jure que je vous tuerai !

Sa violence n'effraya pas Vita :

- Tout ceci est arrivé à cousine Jane parce qu'elle était à la recherche de l'amour. Si elle avait épousé l'homme qu'elle aimait quand elle avait mon âge, elle aurait été aussi heureuse que moi. Chacune d'entre nous a besoin d'appartenir à un homme pour toujours.

- Laissons votre cousine. M'aimez-vous ?

- Vous le savez bien...

- Dites-le-moi, répétez-le, je veux être sûr qu'il n'y aura jamais un autre homme dans votre vie.

- Je vous aime. Vous êtes pour moi... le seul homme au monde.

- Si jamais vous regardez un autre homme, je vous traiterai comme une bédouine et je vous battrai pour vous apprendre la soumission.

Vita sourit, émue par sa jalousie.

- Il n'y aura jamais personne d'autre que vous.

- Je serai d'une jalousie féroce, autoritaire, impatient, intolérant, il m'arrivera même d'être cruel.

- Même ainsi, je vous aimerai.

- En êtes-vous sûre ?

- Je vous appartiens depuis le moment où vous m'avez embrassée. J'ai su alors que j'étais devenue une partie de vous-même.

Sans s'approcher, il la regarda :

- Vous êtes belle ! Incroyablement belle ! Chez les bédouins, la femme dépend entièrement de son mari. Elle ne pense ni n'existe en dehors de lui.

- Je serai... comme vous le désirez... et selon l'expression des bédouins... je serai à vos pieds !

- Si vous dites vrai, je n'ai pas à craindre que votre beauté fasse des ravages. Mais je ne veux pas que vous soyez à mes pieds, mon précieux amour. Vous êtes dans mon cœur et je vous y adorerai jusqu'à l'éternité. Mais aussi, je vous veux et vous désire en tant que femme !

Sa voix devint rauque et Vita faillit se jeter dans ses bras. Elle se retint, sentant qu'il n'avait pas fini de parler et qu'il ne s'approcherait pas avant de lui avoir tout dit.

Comme s'il devinait ses pensées, il poursuivit avec hâte :

- J'ai pris des dispositions pour que nous partions demain. Nous ferons escale à Naples où vous récupérerez vos bagages et ferez la paix avec votre chaperon. Dès que nous serons en Espagne, j'aurai différentes choses à vous donner comme gages de mon amour, mais dès maintenant j'ai pour vous un présent de mariage. J'espère qu'il vous fera plaisir.

- On ! Dites-moi vite ce que c'est !

- Lorsque j'ai rencontré Nokta dans l'oasis après l'escarmouche, je lui ai remis une lettre pour Hedjaz. Dans cette lettre, je lui expliquais que l'affrontement entre Medjuel et El Hassein n'avait plus de raison d'être.

- Comme je suis heureuse ! s'écria Vita.

- Je lui ai également demandé de m'apporter au plus vite trois chevaux à Damas. (Il ajouta dans un sourire :) Deux pour votre père, en gage de paix. Le troisième, Sherifa, nous rejoindra en Espagne. Il est pour vous.

Vita poussa une exclamation de joie :

- Rien ne pouvait me faire plus plaisir ! Merci ! mon chéri, mon

merveilleux mari, merci !

Elle s'élança vers lui et il referma ses bras sur elle. Sa longue chevelure blonde se déroula sur son épaule. Il la contempla à la clarté de la lune.

- Je vous adore ! dit-il passionnément. Je vous vénère, vous et le sol que vous foulez. Et je vous désire comme aucun homme n'a jamais désiré une femme ! Je veux faire naître en vous le feu qui brûle en moi, un feu si sauvage et primitif que je redoute de vous effrayer.

Vita n'avait encore jamais entendu sa voix vibrer d'une telle ferveur.

- Vous ne m'effrayerez jamais, murmura-t-elle. Apprenez-moi à vous aimer... comme vous le souhaitez.

Elle leva la tête vers lui et il se pencha pour l'embrasser. Elle perçut le feu qui le dévorait et se sentit y répondre. Il avait raison. C'était un feu sauvage et primitif, le feu de l'amour, d'un amour fort et impétueux, une flamme dévorante qui les emportait loin du monde jusqu'à la voûte étoilée.

Étroitement serrée entre ses bras, Vita sentit qu'elle ne faisait plus qu'un avec lui.

Il resserra son étreinte jusqu'à ce que leurs cœurs battent à l'unisson et, toute pensée abolie, Vita ne fut plus consciente que de son amour brûlant et de son désir pour lui.

Il redressa la tête :

- Tel est notre destin, mon adorée. Inch'Allah, dit-il encore, avant de reprendre possession de ses lèvres.

Elle lui passa les bras autour du cou et se laissa emporter dans l'ombre.